

revue
Phaéton



2022

Parrainages

Giuseppe Annese, artiste peintre - **Gérard Boulanger†**, avocat et historien - **Nicolas Bourgeois**, Directeur-adjoint du Pic du Midi de Bigorre - **Concha Castillo**, chorégraphe - **Jacques Demorgon**, sociologue - **Cédric Giraud**, Historien - **Olivier Giron**, conseiller de coopération et d'action culturelle - **Gérard Hirigoyen**, ancien président de l'université Montesquieu de Bordeaux (finances et gestion) - **Camille Izard**, théologien - **Joël July**, professeur de lettres modernes - **Pierre Léglise-Costa**, linguiste et historien d'art - **Jean-Marc Leysale**, chimiste, chercheur CNRS - **Henri Martin†**, libraire - **Claire Mestre**, anthropologue et psychanalyste - **Marc Minkowski**, chef d'orchestre - directeur artistique des Musiciens du Louvre - **Emmanuel Mouret**, cinéaste - **Bertrand Nivelles**, architecte - **Marie-Luce Ribot**, journaliste - **Patrick Rödel**, philosophe - **Libor Sir†**, photographe - **Jean Tignol†**, professeur de médecine, psychiatre - **Patrick Troude-Chastenet**, professeur en sciences politiques - **Jean-Rodolphe Vignes**, professeur de médecine, neurochirurgien.

Correspondants

Arménie : **Anahid Samikyan**

Belgique :

Jean-Pierre Pichard-Stamford

Brésil : **Ana Rossi**

Chili : **Carles Diaz**

Côte d'Ivoire : **Henri-Michel Yéré**

Espagne : **Juan Pedro de Basterrechea**

États Unis d'Amérique : **Faith Beasley**

Grèce : **Michèle Valley**

Haïti : **Charles Watson**

Ile Maurice : **Gillian Geneviève**

Israël : **Marlena Braester**

Liban : **Michèle M. Gharios**

Madagascar : **Jean-Michel Perdigon**

Mexique : **Jorge Vargas**

Mongolie : **Undral Baatar**

Pérou : **Carlos Arancibia**

Russie : **Sofya Brand**

Suède : **Kerstin Munck**

Tunisie : **Salma Ben-Sedrine**

Sommaire - Septembre 2022

Comité de rédaction	05
Parrainages	07
Sommaire	08
Définitions de Phaéton	10
Prix Ludovic Traricieux 2021	24
Éditorial	27

I	Michel Wiedemann	
	<i>Les formes de la lettre</i>	35
	Marc Petit	
	<i>Sous le masque d'Ausone – Une correspondance imaginaire</i>	51
	Michel Braud	
	<i>« Ces nostalgies sempiternelles » : les Lettres à soi-même de Paul-Jean Toulet</i>	61
	Michel Bergouignan	
	<i>Louis-Ferdinand Céline – Contradictoire et passionné</i>	71

Cahier de Poésie : *Belles Lettres* **88**

Merles blancs **159**

Florilège de 24 poèmes édités par la revue *Atelier Poésie de Cognac*

II	Matthieu Montalban	
	<i>Le transhumanisme - Discours du dépassement progressiste du clivage gauche/droite ou/et du dépassement capitaliste de toute limite ?</i>	199
	Nathalie Corade et Marie Lemarié-Boutry	
	<i>L'agriculture de proximité : quand l'agriculture (re) devient un levier pour le développement territorial</i>	207
	Adeline Alonso-Ugaglia, Marie Lemarié-Boutry	
	<i>Du biocontrôle dans les vignobles</i>	215
	Bruno Bonnabry-Duval	
	<i>L'atelier du Livre d'art et de l'Estampe de l'Imprimerie nationale</i>	225

Sommaire - Septembre 2022

Marges	231
Textes inédits de Frank Merger, Timothée Oudar, Moulay Amine Hachimy, Kenneth White : <i>Prose pour le col de Marie-Blanche</i>	235
Roseline Giusti, <i>Sauvé de la casse !</i>	247
Roseline Giusti, <i>L'oiseau-rebut</i>	251
Roseline Giusti, <i>Dominique Etna Corbal, plasticien</i>	257
Roseline Giusti, <i>Les pieds sur la chaise n° 10</i>	258
Note sur le livre d'Elisa Valero Ramos, architecte : <i>La théorie du diamant et le projet d'architecture</i>	261
Jean-Christophe Cabut, <i>Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence</i>	264
Madeleine Lenoble, <i>Le rêve chrysalide</i>	269
Questionnaire de Proust : Boris Cyrulnik	272
Biographies des membres du Comité de parrainage	277
Biographies des membres du Comité de rédaction	283
Biographies des correspondants	285
Sommaire des illustrations	289

Définitions de Phaéton

Nom propre masculin (*fa-é-ton*) dont l'étymologie est grecque.

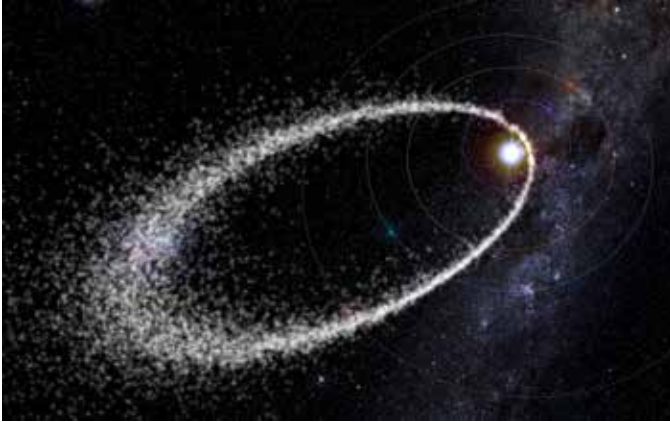
Dans la version archaïque du mythe grec, Phaéton est fils d'Éos (l'Aurore) et de Céphale (l'Esprit). L'enfant, d'une grande beauté, fut volé par Aphrodite. Elle le plaça dans le ciel, l'éleva, puis il devint le gardien de ce qui fut considéré comme le bien le plus précieux : le savoir, symbolisé par les bijoux d'or d'Aphrodite... Phaéton, devenu adulte, eut d'Aphrodite un fils, Astynooos (*asty*, la cité, *noos*, au fig. le guide), la plénitude qui guide l'esprit dans la nuit du monde. Le surnom de Phaéton est Phaon, l'étoile du soir (Hespéros) et du matin (Phosphoros). Quand le soleil se couche, Hespéros brille et lorsqu'il se lève, Phosphoros dit Eosphoros, l'étoile solitaire, disparaît. Phaéton est la permanence de la lumière dans la nuit des hommes, celui qui permet la transmission des savoirs, seul gage d'immortalité pour l'Homme.

Dans la mythologie grecque, Phaéton est aussi :

- Atymnios, un héros solaire milésien qui était un frère d'Europe
- Adymnos, pour les Crétois A-dyomenos (celui qui est toujours en éveil, celui qui ne se couche pas) était l'étoile du soir et du matin
- Protogenos Phaéton (le premier à naître et à briller), un surnom du dieu Éros (Phanès ou Ericapaios), dans sa version archaïque un taureau blanc argenté (appartenant à Augias, fils d'Hélios) qui défendait les troupeaux contre les bêtes sauvages et qui prit Héraclès pour un lion. Le héros maîtrisa Phaéton à qui il vola la force par le contact magique des cornes (rituel de couronnement et de victoire de l'esprit sur la bestialité)
- le fils d'Hélios (le Soleil) et de Clymène (le Pouvoir). Il s'agit d'une légende très répandue selon laquelle un matin, Hélios céda à son fils, qui le harcelait pour obtenir la permission de conduire, le char du Soleil. Phaéton voulait impressionner ses sœurs les Héliades. Sa mère encouragea Phaéton, mais il n'était pas assez expérimenté pour diriger les chevaux blancs de son père (on notera que l'un des chevaux du Soleil se nommait aussi Phaéton). Il les mena d'abord si haut que le givre envahit la Terre puis si près d'elle que tout devint cendre. Zeus, en colère, le foudroya pour éviter une conflagration universelle. Alors ses sœurs pleurèrent des larmes d'ambre...

Phaéton est encore :

- une tragédie d'Euripide (484-406 av. J.-C.) dont il ne reste que des fragments
- un personnage (Phaon) de l'*Heroïde* XV d'Ovide (43 av. J.-C.-18), *Lettre de Sappho à Phaon*
- le Titre I du Livre Second des *Métamorphoses* d'Ovide
- un opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) sur un livret de Philippe Quinault (1635-1688)
- un poème symphonique de Camille Saint-Saëns (1835-1921)
- une pièce pour hautbois (inspirée des *Métamorphoses* d'Ovide) de Benjamin Britten (1913-1976)
- un poème de Raymond Queneau (in *L'instant fatal*, 1948)
- une histoire d'Eddy Debons écrite pour un orchestre de Brass Band
- le fichier informatique français relatif au permis de conduire européen
- un charretier ou un mauvais cocher (désuet), par plaisanterie et allusion au fils présomptueux et maladroit d'Hélios... « Le phaéton d'une voiture à foin vit son char embourbé [...] », *Le charnier embourbé*, Jean de La Fontaine
- un véhicule hippomobile léger, découvert et à quatre roues avec deux sièges (un à l'avant pour le conducteur et l'autre à l'arrière pour un ou deux passagers) datant du XVII^e siècle... « Mon phaéton est à la porte je puis mener deux dames... », *La matinée d'une jolie femme*, Étienne Vigée (1758-1820). On notera une variante avec moteur et plusieurs rangées de sièges à la fin du XIX^e siècle puis, au XXI^e siècle, Phaéton est devenu une voiture de la marque Volkswagen
- trois oiseaux de mer, au plumage blanc, dits paille-en-queue, emblèmes des Mascareignes et logo d'une compagnie aérienne (Air Mauritius) portent ce nom :
 - le grand phaéton à bec rouge
 - le phaéton à bec jaune
 - le phaéton à brins rouges ou phaéton phénicure de Gmelin
- « [...] à de grandes altitudes planaient les frégates et les phaétons qui tombaient souvent avec une rapidité vertigineuse pour arracher en l'air leur proie aux oiseaux de mers plongeurs », *À la poursuite du soleil*, Alain Gerbault, tome 1, de New York à Tahiti
- un astéroïde découvert en 1983 dit de la famille Apollon et dont la caractéristique principale est d'approcher le Soleil plus que tous les autres (il « frôlera » la Terre le 14 décembre 2093 !)
- une pièce de théâtre d'un auteur anonyme en 1625 : *Le trébuchement de Phaéton*
- une tragédie de Tristan l'Hermite (1639)
- la marque d'une huile d'olive d'exception produite en Grèce dans le Péloponnèse près de Kalamata (La vierge aux beaux yeux).



L'astéroïde *Phaëton* (découvert en 1983) est à l'origine du nuage d'étoiles filantes nommées *Géminides* proches de la Terre à la fin de l'année 2021. Les *Géminides* sont, avec les *Quadrantides* et les *Perséides*, une des pluies de météorites les plus actives. (Ci-dessus, photographies de *Phaëton* qui mesure 5 km de diamètre et des poussières célestes qui se sont probablement détachées de l'astéroïde il y a 2000 ans).

Phaéton

in *Les Métamorphoses*

Ovide

Phaéton monte au palais de son père le Soleil et lui demande, comme preuve de sa paternité, de lui permettre de conduire son char... Hélios y consent et un désastre se produit. Jupiter le foudroie pour sauver la Terre embrasée. Ovide conte le mythe tardif du fils d'Hélios et de Clymène que l'on ne confondra pas avec le fils d'Eos et de Céphale.

Le Palais du Soleil s'élevait sur de hautes colonnes, étincelant de l'éclat de l'or et du pyrope ^[alliage de cuivre et d'or, pour la fabrication de tuiles brillantes], semblable à une flamme ; l'ivoire resplendissant en couronnait la façade sur la porte à deux battants rayonnait l'argent lumineux. L'art surpassait matière ; car Mulciber ^[surnom de Vulcain] y avait ciselé les flots, qui entourent la terre d'une ceinture, et le globe et les cieux qui s'étendent au-delà. Les eaux ont leurs dieux azurés, Triton à la conque retentissante, le changeant Protée, Égéon pressant de ses milles bras les dos monstrueux des baleines, Doris et ses filles les Néréides ; on voit les unes nager, les autres, assises sur un rocher, sécher leurs verts cheveux, d'autres voguer sur des poissons ; sans avoir toutes le même visage, elles ne sont pas non plus très différentes ; elles se ressemblent comme il sied à des sœurs. La terre porte à sa surface des hommes, des villes, des forêts, des bêtes sauvages, des fleuves, des nymphes et d'autres divinités champêtres de toutes sortes. Au-dessus de ces tableaux sont figurés le ciel resplendissant et les signes du zodiaque, six sur le battant de droite, six sur celui de gauche.

Dès que le fils de Clymène a gravi la voie qui monte à ce palais et qu'il est entré dans la demeure de celui qu'il hésite à nommer son Père, il se dirige à pas pressés vers le visage du dieu ; mais il s'arrête à quelque distance, car il n'en pouvait supporter l'éclat de plus près ; vêtu d'un manteau de pourpre, Phébus était assis sur un trône tout brillant du feu des émeraudes. À droite et à gauche se tenaient debout les Jours, les Mois, l'Année, les Siècles, les Heures, placées à des intervalles égaux, puis le Renouveau, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, l'Été nu, portant des guirlandes d'épis, l'Automne, souillé des raisins qu'il a foulés, et le glacial Hiver, hérissé de cheveux blancs. Au milieu d'eux, tandis que le jeune homme reste saisi de crainte devant ce spectacle merveilleux, le Soleil qui voit tout, l'a aperçu :

– Quel est, lui dit-il, le motif de ton voyage ? Qu'es-tu venu chercher sur ces hauteurs, Phaéton, mon fils, toi qui ne saurais être renié ?

Voici sa réponse :

– Ô ! Commun flambeau du monde immense, Phébus, ô mon père, si tu me permets de me servir de ce nom, si Clymène ne cache pas sa faute ^[sa mère d'avoir trompé son époux pour se donner à un dieu : le Soleil] sous une invention mensongère, donne-

moi, auteur de mes jours, des gages qui attestent que je suis vraiment issu de toi et chasse le doute de mon âme.

Son père déposa la couronne de rayons étincelants qui ceignait sa tête, lui ordonna d'approcher et, après l'avoir embrassé, dit :

Non, il ne serait pas juste que je te renie mon fils et Clymène t'a révélé ta véritable origine ; pour dissiper tes doutes, demande-moi la faveur que tu voudras ; je suis prêt à te l'accorder ; je prends à témoin de ma promesse le marais par lequel jurent les dieux et que mes yeux n'ont jamais vu.

À peine avait-il achevé que Phaéton demanda le char de son père et le droit de conduire pendant un jour ses chevaux aux pieds ailés.

Le père, en niant son serment et secouant trois ou quatre fois sa tête lumineuse, dit :

– Tes paroles ont rendu les miennes téméraires ! Que ne puis-je manquer à ma promesse. Je l'avoue, c'est la seule chose, ô mon fils, que je te refuserais. Je puis au moins te dissuader car ton désir n'est pas sans danger ; la tâche que tu demandes, Phaéton, est immense ; elle ne convient ni à tes forces ni à ton jeune âge. Ton destin est celui d'un mortel et ton ambition, celle d'un immortel ! Et encore il n'est pas permis aux dieux d'obtenir un tel honneur. Avec ton inconscience, tu dépasses leurs prétentions ; que chacun d'eux soit fier de sa puissance, j'y consens ; mais aucun ne peut se tenir sur le char qui porte la flamme, excepté moi ; même le souverain du vaste Olympe, dont la main terrible lance la foudre sauvage, ne conduira jamais mon char ; et qu'avons-nous de plus grand que Jupiter ? La première partie de la route est escarpée et, le matin, mes chevaux, tout frais encore, ne la gravissent qu'avec peine ; au milieu du ciel, elle est à une telle hauteur que moi-même, bien souvent, je ne vois pas sans crainte la mer et la terre et que mon cœur ému palpite d'effroi ; la dernière partie est en pente, elle exige la direction d'une main sûre ; même alors, Téthys, qui me reçoit au-dessous dans ses ondes, a toujours peur que je n'y sois précipité. Ajoute que le ciel, agité par une éternelle révolution, entraîne les astres de l'empyrée et les fait tourner avec une grande vitesse. Mes efforts ont un but opposé ; je n'obéis pas, comme tous les autres, à ce mouvement impétueux et j'accomplis ma course dans un sens contraire à leur rapide circuit. Suppose que je te confie mon char ; que feras-tu ? Pourras-tu lutter contre la rotation des pôles ^[Ovide sait que la terre ronde tourne autour du soleil] et empêcher que l'axe des cieux ne t'emporte dans son élan ? Peut-être t'imagines-tu trouver là-haut des bois sacrés, des villes habitées par des dieux, des sanctuaires pleins de riches offrandes ; il faut avancer parmi des pièges et des figures de bêtes sauvages. Quand même tu garderais ta direction sans te laisser détourner une fois de ta route, il te faudra passer entre les cornes du Taureau, dressées en face de toi, l'arc du centaure Hémonien ^[le Sagittaire], la gueule du féroce Lion, le Scorpion qui courbe ses bras terribles autour d'un long espace, et le Cancer qui courbe ses bras dans un autre sens. Enfin mes chevaux, excités par le feu qu'ils portent dans leur poitrine, qu'ils exhalent par leur bouche et leurs naseaux, ne sont pas faciles à conduire ; c'est à peine s'ils souffrent ma main, quand leur ardeur s'est allumée ; alors leur tête résiste à

mes rênes. À toi maintenant, mon fils, de prendre garde que je ne t'accorde une funeste faveur ; pendant qu'il en est encore temps, modère tes vœux. Ainsi pour pouvoir te croire issu de mon sang tu demandes un gage certain ? Je te donne un gage certain par ma crainte ; mes alarmes paternelles prouvent assez que je suis ton père. Tiens, vois mon visage ; et que ne peux-tu plonger tes regards dans mon cœur et y surprendre mes angoisses paternelles ! Enfin, considère toutes les richesses que renferme le monde ; entre tous les biens du ciel, de la terre et de la mer demande-moi celui que tu voudras ; je ne te repousserai pas. Je ne te refuse qu'une chose, qui, à vrai dire, est un châtement et non pas un honneur ; car c'est un châtement, Phaéton, que tu implores au lieu d'une grâce. Pourquoi, insensé, enfermes-tu mon cou entre tes bras caressants ? N'en doute pas ; je te donnerai (je l'ai juré par les eaux du Styx) tout ce que tu auras souhaité ; mais maintenant, énonce un vœu plus sage.

Là s'arrêtèrent les avis du dieu ; cependant, rebelle à ce discours, le jeune homme persiste dans son projet et brûle du désir de monter sur le char. Alors, son père, après avoir tardé autant qu'il le pouvait, le conduit vers le char élevé, ce cadeau de Vulcain. L'essieu était d'or ainsi que le timon et les cercles qui entouraient les roues et d'argent toute la série des rayons ; sur le joug, des chrysolithes ^[topazes / pierres dorées] et des pierreries régulièrement disposées renvoyaient à Phébus le reflet de sa lumière. Tandis que l'ambitieux Phaéton admirait tous les détails de cet ouvrage, voici que du côté de l'Orient qui s'éclaire, la vigilante Aurore ouvre sa porte empourprée et son atrium de la couleur des roses ; les étoiles fuient ; l'étoile du matin rassemble leur troupe et descend le dernier de la garde du ciel. Quand le Titan voit cet astre gagner la terre, le ciel rougir et les extrémités du croissant de la Lune s'évanouir, il ordonne aux Heures rapides d'atteler ses chevaux. Les déesses exécutent promptement ses ordres ; des crèches célestes, elles amènent les coursiers crachant du feu, repus du suc de l'ambroisie, et elles ajustent les freins sonores. Alors, le dieu répand sur le visage de son fils une essence divine qui doit lui permettre de défier la flamme dévorante ; il couronne de rayons la chevelure du jeune homme ; puis, exhalant de sa poitrine inquiète des soupirs qui présagent son deuil, il lui dit :

– Si tu peux obéir au moins à ces derniers conseils de ton père, ménage l'aiguillon, mon enfant, et use plus fortement des rênes ; mes chevaux galopent d'eux-mêmes ; la difficulté est de contenir leur ardeur. Ne choisis pas pour ta route la ligne droite qui coupe les cinq zones de la sphère céleste : il y a un sentier ^[l'écliptique] tracé obliquement qui décrit une large courbe et qui, ne dépassant pas trois zones, évite le pôle austral et la Grande-Ourse, unic aux aquilons ; c'est par là qu'il te faut prendre : tu y verras les traces apparentes de mes roues. Afin de distribuer au ciel et à la terre une chaleur égale, n'abaisse pas trop ta course et ne la pousse pas non plus par un trop grand effort vers les sommets de l'éther. Si tu t'égares trop haut, tu brûleras les célestes demeures ; trop bas, la terre ; le milieu est pour toi le chemin le plus sûr. Prends garde que tes roues trop à droite, ne te fassent dévier vers les nœuds du Serpent ^[hémisphère boréal] ou que, trop à gauche, elles ne te conduisent vers la région basse de l'Autel ^[austral] ; gouverne à égale distance de l'un et de l'autre ; j'abandonne le reste à la Fortune ; je souhaite qu'elle te vienne en aide et qu'elle veille sur toi mieux que toi-même. Tandis que

je parle, la nuit humide a touché les bornes qui se dressent sur le rivage de l'Hespérie^[l'Occident / le Sud de l'Espagne]; nous ne sommes pas libres de tarder davantage; on nous appelle; les ténèbres se sont dissipées et l'Aurore luit. Prends les rênes en main, ou, si ton cœur est capable de changer, use de mes conseils et non de mon char tandis que tu le peux et que tu es, ici, sur un terrain solide et que tu ne foules pas encore cet essieu auquel aspirent tes vœux insensés. Si tu veux que tes yeux jouissent en sûreté de la lumière, laisse-moi la dispenser à la terre.

Phaéton s'empare du char, bien léger sous ce corps juvénile; il s'y place debout, tout joyeux de toucher de ses mains les rênes qui lui sont confiées, et de là il rend grâce à son père, qui lui cède à regret. Soudain, les rapides coursiers du Soleil, Pyrois^[l'Ardent], Éoïis^[l'Oriental], Éthon^[le Brûlant] et Phlégon^[le Brillant, parfois nommé Phaéton], remplissent les airs de leurs hennissements et de leur souffle enflammé en frappant de leurs pieds les barrières. À peine Téthys, ignorant la destinée de son petit-fils^[Clymène, mère de Phaéton est la fille de Téthys et de l'Océan] les a-t-elle repoussées, à peine leur a-t-elle livré le ciel immense devant eux, qu'ils prennent leur essor; de leurs pieds agités dans les airs, ils fendent les nuages qui semblent être un obstacle et, enlevés par leurs ailes, ils dépassent l'Eurus^[vent d'Est] qui s'était levé avec eux. Mais le char était léger; les chevaux du Soleil ne pouvaient le reconnaître; le joug n'avait plus son poids ordinaire; comme des navires aux flancs recourbés vacillent, faute du lest nécessaire, et sont le jouet des flots qui les emportent, à cause de leur trop grande légèreté, ainsi le char, dépourvu de sa charge accoutumée, bondit au haut des airs; à ses profondes secousses, le char paraissait vide.

À l'instant, le quadruple attelage se précipite, abandonne la piste battue et change de direction. Phaéton lui-même s'épouvante; il ne sait de quel côté tirer les rênes confiées à ses soins; il ne sait de quel côté est son chemin et, quand bien même il le saurait, il ne pourrait commander aux coursiers. Alors, pour la première fois les étoiles glacées du Septentrion s'échauffèrent sous les rayons du soleil et tentèrent, quoique vainement, de se plonger dans la mer qui leur est interdite; placé tout près du pôle glacial, le Serpent, jusque-là engourdi par le froid et sans danger pour personne, puisa dans la chaleur qui le pénétrait une rage inconnue. Toi aussi, Bouvier, tu t'enfuis, dit-on, bouleversé, malgré ta lenteur et ton chariot qui te retenait.

Quand le malheureux Phaéton, du haut de l'éther, jeta ses regards sur la terre qui s'étendait plus bas, partout au-dessous de lui, il pâlit; une terreur subite fit trembler ses genoux et les ténèbres, au milieu d'une si grande lumière, couvrirent ses yeux; maintenant, il aimerait mieux n'avoir jamais touché aux chevaux de son père; maintenant, il regrette de connaître son origine et d'avoir vaincu par ses prières; maintenant, il voudrait bien être appelé le fils de Ménélas; il est emporté comme un vaisseau poussé par le souffle impétueux de Borée^[vent du Nord], à qui son pilote a lâché la bride impuissante, l'abandonnant aux dieux et aux prières. Que pourrait-il faire? Derrière lui, s'ouvre déjà un immense espace céleste; devant ses yeux un autre s'étend, plus vaste encore; sa pensée mesure tous les deux; tantôt il regarde au loin le couchant, que le destin lui interdit d'atteindre, tantôt il regarde en arrière du côté du levant; ne sachant à quoi se résoudre, il demeure sans volonté; il ne peut ni relâcher, ni serrer les rênes; il ne connaît même pas les noms des chevaux. Mille prodiges épars çà et là,

dans les diverses régions du ciel et des figures d'animaux monstrueux qui s'offrent à sa vue le font trembler d'effroi. Il est un lieu où le Scorpion creuse ses pinces en deux arcs ; fléchissant sa queue et ses bras arrondis de chaque côté, il couvre de ses membres l'espace de deux signes. Quand le jeune homme l'aperçut, tout dégouttant d'un noir venin, prêt à frapper de son dard recourbé, il perdit l'esprit et, glacé de crainte, il lâcha les rênes. À peine sont-elles tombées, flottantes, sur la croupe des chevaux qu'ils sortent de la carrière ; libres du frein, ils se jettent dans les airs d'une région inconnue : partout où leur fougue les pousse, ils se ruent au hasard ; ils s'élancent jusqu'aux étoiles fixées dans les hauteurs de l'éther et ils entraînent le char à travers les abîmes ; tantôt ils montent vers les sommets, tantôt par des descentes et des précipices ils tombent dans des espaces voisins de la terre. La Lune s'étonne de voir les chevaux de son frère courir plus bas que les siens ; les nuages consumés s'évaporent ; les flammes dévorent les lieux les plus élevés de la terre ; elle se fend, s'entr'ouvre et, privée de sucs, se dessèche. Les pâturages blanchissent ; les arbres brûlent avec les feuillages ; la moisson déjà sèche fournit un aliment son propre désastre. Ce sont là les moindres sujets de plaintes car de grandes Cités périssent avec leurs remparts ; des territoires entiers avec leur population sont réduits en cendre par l'incendie. Des forêts se consomment avec les montagnes ; on voit brûler l'Athos, le Taurus de Cilicie, le Tinolus, l'Éta, et ce jour-là l'Ida aride jusqu'alors arrosé par de nombreuses sources, l'Hélicon, séjour des vierges divines, l'Hémus, qui n'était pas encore la montagne du Roi (Eagre ; on voit brûler l'Etna, dont les feux, doublés de ceux du ciel, forment un brasier démesuré, le Parnasse aux deux têtes, l'Éryx, l'Othrys, le Rhodope est dépouillé de ses neiges, le Mimas, le Dindyme, le Mycale et le Cithéron, destiné au culte d'un dieu. La Scythie n'est pas défendue par ses frimas ; on voit brûler le Caucase et aussi l'Ossa avec le Pinde, l'Olympe, plus élevé que l'un et l'autre, les Alpes aux cimes aériennes et l'Apennin couronné de nuages. Et même le Cynthe de Délos.

Alors Phaéton voit l'univers tout entier en flammes : il ne peut supporter une chaleur si violente ; il respire un air un air embrasé comme par une fournaise profonde ; il sent son char s'échauffer jusqu'à blanchir ; les cendres et les étincelles lancées autour de lui deviennent intolérables et il est enveloppé de tous les côtés par une fumée ardente. Où va-t-il ? Où est-il ? Au milieu des ténèbres de poix qui obscurcissent ses regards, il n'en sait plus rien et il se laisse emporter par ses coursiers ailés. C'est alors, croit-on, que le sang des peuples d'Éthiopie ^[de l'Afrique], attiré à la surface de leur corps, a pris sa couleur noire : c'est alors que la Libye, d'où l'incendie avait retiré toute humidité, est devenue si aride : alors aussi les nymphes, les cheveux épars, pleurèrent leurs sources et leurs lacs : la Béotie chercha Dirce ; Argos, Amymone ; Éphyre, les ondes de Pirène. Les fleuves auxquels le sort a donné des rives largement séparées ne sont pas davantage à l'abri ; on vit alors fumer au milieu de leurs eaux le Tanaïs, le vieux Pénée, le Caïque de Teuthranie, l'impétueux Isménos, l'Érymanthe qui baigne Phégia, le Xanthe, que le feu devait atteindre une seconde fois, le jaune Lycormas, le Méandre, qui se joue dans ses ondes sinueuses, le Mélas de Mygdonie et l'Eurotas, voisin de Ténare. On vit brûler l'Euphrate, qui arrose Babylone, brûler l'Oronte, le Thermodon rapide, le Gange et le Phase et l'Hister. L'Alphée bouillonne et les rives

du Sperchius se sont embrasées ; l'or que le Tage charrie dans son lit coule, fondu par les flammes ; les oiseaux des fleuves, qui faisaient retentir de leurs chants les rives Méoniennes, ont péri, consumés au milieu du Caÿstre. Le Nil épouvanté s'enfuit au bout de l'univers et y cache sa source, que nous ne connaissons pas encore ; ses sept embouchures taries ne sont plus que des sables, sept vallées sans eau. La même catastrophe met à sec, au pays de l'Ismarus, l'Hèbre et le Strymon ; en Hespérie, le Rhin, le Rhône, le Pò et le fleuve à qui fut promis l'empire du monde, le Tibre.

En tous lieux le sol est sillonné de failles, par où la lumière pénètre pour la première fois dans le Tartare, remplissant même de terreur le Roi des enfers et son épouse ; la mer se resserre ; des plaines de sables arides remplacent ce qui était naguère l'océan ; couvertes jusque-là par ses eaux profondes, des montagnes surgissent et augmentent le nombre des Cyclades éparses. Les poissons descendent au fond des abîmes ; les dauphins recourbés n'osent plus, suivant leur habitudes, bondir au-dessus des vagues dans les airs ; des corps de phoques, couchés sur le dos, flottent sans vie à la surface des mers. Nérée lui-même, dit-on, ainsi que Doris et ses filles allèrent se cacher dans leurs antres déjà tièdes. Trois fois Neptune menaçant avait osé élever hors des eaux son visage et ses bras ; trois fois, il lui fut impossible de supporter l'air embrasé.

Cependant la Terre nourricière, environnée par l'océan, placée entre les eaux de la mer et les sources partout réduites et qui s'étaient dissimulées dans les profondeurs d'entrailles impénétrables, la Terre-mère devenue aride et sans autre mouvement que celui du cou, souleva seulement son visage oppressé ; elle mit sa main devant son front et avec un grand tremblement, dont tout fut ébranlé, elle s'affaissa un peu au-dessous de sa place ordinaire ; puis, de sa voix sainte, elle s'exprima ainsi :

— Si je l'ai mérité, il en est ainsi ! Mais pourquoi, ô dieu souverain, ta foudre reste-t-elle oisive ? Si je dois périr par le feu, qu'il me soit permis de périr par le tien et d'alléger mon infortune en songeant que tu en es l'auteur. C'est à peine si je puis ouvrir ma bouche pour prononcer ces paroles ; ainsi, grand dieu, vois mes cheveux ravagés par la flamme, toute cette cendre brûlante qui couvre mes yeux et mon visage ! Est-ce là ma récompense, est-ce là le prix dont tu m'honores pour ma fertilité et mes bienfaits, moi qui supporte les blessures du soc recourbé et de la herse, moi qui me laisse travailler toute l'année, moi qui fournis aux troupeaux le feuillage, au genre humain des récoltes d'où il tire une douce nourriture, et à toi-même de l'encens ? Cependant, supposons que j'aie mérité ma ruine : quel châtement ont mérité les eaux et ton frère Neptune ? Pourquoi voit-on les mers, que le sort lui a attribuées, décroître et descendre plus bas au-dessous des airs ? Si nous n'avons pas, ton frère et moi, assez de crédit auprès de toi pour te toucher, du moins aie pitié de ton ciel ; regarde les deux pôles ; ils fument déjà ; et, si le feu les gagne, les atriums ^[Palais des dieux] s'écrouleront. Regarde ! Atlas lui-même souffre et peut à peine soutenir sur ses épaules l'axe du monde incandescent. Si la mer, si la sphère, si le palais du ciel périssent, nous retombons tous dans la confusion de l'ancien chaos. Arrache aux flammes ce qui subsiste et veille au salut de l'univers.

La Terre n'en dit pas davantage ; car elle ne put supporter plus longtemps la chaleur afin de poursuivre son discours ; elle posa sa tête dans son propre sein puis dans des antres voisins des mânes.

Alors, le père tout-puissant, ayant pris à témoin les dieux du ciel, même celui qui avait prêté son char, que le monde, s'il ne venait à son secours, allait périr victime d'un cruel destin, monta au plus haut de l'empyrée d'où il a coutume d'étendre les nuages sur la vaste terre, d'où il agite le tonnerre, d'où il brandit et lance la foudre. Mais il ne trouva alors aucuns nuages à étendre sur la terre, ni de pluies à répandre du ciel. Il fit retentir le tonnerre et, balançant la foudre du côté de son oreille droite comme un soldat lance un javelot, il l'envoya sur l'aurige ; ainsi, il lui enleva à la fois la vie et le char et arrêta net la progression des incendies par un feu plus terrible. Les chevaux épouvantés firent alors des bonds en sens contraire ; ils retirèrent leur cou du joug, brisèrent leurs harnais pour se dérober. Les rênes furent jetées au sol et l'essieu arraché du timon ; ailleurs, étaient éparpillés sur un large espace les rayons des roues brisées et les restes du char mis en pièces.

Phaéton, la chevelure rutilante ravagée par la flamme, roula précipitamment à travers les airs, où il laissa en passant une longue traînée, semblable à celle que produit parfois une étoile au milieu d'un ciel serein, lorsque sans tomber elle en donne en effet l'illusion. Bien loin de sa patrie, dans l'hémisphère opposé, il fut reçu par le grand Éridan, qui baigne son visage fumant. Les Naiades de l'Hespérie déposèrent dans un tombeau son corps brûlant, consumé par la flamme aux trois dards, puis martelèrent la pierre : *Ci-gît Phaéton, conducteur du char de son père ; s'il ne réussit pas à le gouverner, du moins il est tombé victime d'une noble audace.* Le malheureux père, accablé de douleur, cacha alors son visage sous un voile de deuil. S'il faut en croire la tradition, un jour s'écoula sans soleil et seul un incendie éclaira le monde, qui trouva ainsi quelque utilité dans ce désastre.



Augustin Plata

(Œuvrier d'art, Augustin Plata, né en 1967 à Málaga (Espagne), est un peintre, designer, illustrateur, traducteur, français. « En lien avec Maria del Dulcenombre de Jesús Plata Garcia et Esperanza Huertas Sorria ». Il se destine à créer une Fondation au Portugal. <https://augustinplata.weebly.com>.



Prix Ludovic Trarieux 2021

Ludovic Trarieux (1840-1904)

Avocat (Bordeaux, Paris), député puis sénateur de la Gironde, ministre de la justice de la République française. Fondateur, en 1898, de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.

* * *

Créé par l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux, le Prix Ludovic Trarieux est la plus ancienne et prestigieuse des récompenses accordées à un avocat qui aura illustré, par son courage, la défense du respect des Droits de l'Homme.

Lauréats du Prix Ludovic Trarieux :

Nelson MANDELA (Afrique du Sud, 1985), Augusto ZÚNIGAPAZ (Pérou, 1992), Jadranka CIGELJ (Bosnie-Herzégovine, 1994), Najib HOSNI et Dalila MEZIANE (Tunisie et Algérie, 1996), ZHOU Guoqiang (Chine, 1998), Esber YAGMURDERELI (Turquie, 2000), Mehrangiz KAR (Iran, 2002), Digna OCHOA et Bérbara ZAMORA (Mexique, 2003), Akhtam NAISSE (Syrie, 2004), Henri BURIN DES ROZIERES (Brésil, 2005), Parvez IMROZ (Inde, 2006), René GOMEZ MANZANO (Cuba, 2007), U AYE MYINT (Birmanie, 2008), Beatrice MTETM/A (Zimbabwe, 2009), Karinna MOSKALENKO (Russie, 2010), Fethi TERBIL (Libye, 2011), Muharrem ERBEY (Turquie, 2012), Vadim KURAMSHIN (Kazakhstan, 2013) Mahienour el-MASSRY (Égypte, 2014) Walid Abu al-KHAIR (Arabie Saoudite, 2015), WANG Yu (Chine, 2016), Mohamed al-ROKEN (Émirats Arabes Unis, 2017), Nasrin SOTOUDEH (Iran, 2018), Rommel Jonathan DURÁN CASTELLANOS (Colombie, 2019), Ebru TIMTIK à titre posthume et Barkin TIMTIK (Turquie, 2020), Freshta KARIMI (Afghanistan, 2021).

Médaille créée par le calligraphe Alexandre Darwich lors de la première remise du Prix Ludovic Trarieux à Nelson Mandela.



Freshta Karimi

Le Prix Ludovic Trarieux - Prix International des Droits de l'Homme 2021 - a été décerné à l'avocate afghane Freshta Karimi, diplômée de l'Université Payam-e-Noor de Kaboul, sa ville natale. Elle est la fondatrice de Da Qanoon Ghushtonky – DQG – une des plus importantes organisations dédiées à l'accès au droit et à la justice en Afghanistan et milite pour la promotion du droit des femmes et des enfants depuis son inscription au Barreau de Kaboul (DQG / traduction : legal aid acces - accès au droit). Freshta Karimi exerce dans un contexte particulièrement corrompu et dangereux notamment pour les femmes (il n'y avait que trois femmes avocates en Afghanistan au début du xx^e siècle alors qu'aujourd'hui les avocates représentent un quart de la profession).

« L'imagination vient des spectres »

... à Barcelone, un jour d'hiver et d'azur, je me suis promené avec un ami, au Musée National d'Art de Catalogne... La veille, nous avons visité la Sagrada Família, où quelques années auparavant, j'avais connu concrètement les affres nauséuses du vertige en montant dans une tour inachevée. Comme l'écho d'un souvenir d'enfance au sommet de la Tour Eiffel ! Vertige. En marchant dans le Musée de Barcelone, qui est d'une beauté époustouflante, nous avons beaucoup parlé...

- *Tu sais... hier, dans la nef de la Sagrada de Gaudí, j'ai pensé que... un jour, l'art contemporain ne le sera plus ! dans quelques années, la Sagrada ne sera qu'un ancien bâtiment avec ses flèches, la modernité d'une époque révolue, la signature d'un art d'autrefois... Mais quand même Gaudí ! c'est fascinant !*
- *La Sagrada c'est comme la Tour Eiffel, un seuil franchi et pas d'équivalent ! C'est la même époque, Eiffel et Gaudí ! Le fer et le béton !*
- *Deux vertiges qui resteront des vertiges !*

Au Musée, nous avons distraitement commencé notre déambulation par le premier étage ! Et quel étage ! Les bohèmes, les dandy... le modernisme, le romantisme, le réalisme... l'orientalisme, le misérabilisme, que sais-je encore ?... l'avant-guerre, l'arrière garde, la guerre civile, l'avant-garde d'après-guerre... sans oublier quelques créations de Gaudí et la réaction du noucentisme...

- *Il y a tant d'artistes fantastiques en Catalogne : Dalí, Tapies...*
- *... Miró... tellement... tant d'œuvres... et, de Gaudí, La Pedrera, les Maisons Batlló, Calvet, Vicens...*
- *... la Torre Figueres, le Palau et le Parc Güell...*
- *Quand on pense qu'il s'est fait écraser par un tramway en 26 ! et que ses plans de la Sagrada ont brûlé !*

En flânant, nous avons rejoint, au rez-de-chaussée, la « section gothique, renaissance et baroque ». Dehors, l'après-midi d'un hiver solaire battait. Le parc était splendide. Il faisait beau. Vraiment.

- *... en fait, ceux qui estiment faibles les créations d'art contemporain les jugent ainsi par un attachement excessif aux œuvres du passé. Cela en dit plus sur eux-mêmes finalement que sur les réalisations artistiques qu'ils dénigrent. Beaucoup pensent, pour en dire du bien ou du mal, que l'art contemporain est en rupture avec le passé... le critère, c'est toujours la rupture !*

- *Il faut connaître le degré de la rupture, le niveau du préjugé...*
- *Il y a tellement de préjugés et puis, il y a surtout l'argent, l'argent qui...*
- *... et dans tous les domaines. Sans parler de l'édition... Le ver est dans la pomme ! Mais, en réalité, ce qui est important c'est écrire..., créer, peindre, sculpter, danser... !*
- *Je ne sais pas si le scandale paye autant qu'autrefois !*
- *... il y a le procès quand même ! Enfin, c'est toujours un bon moyen pour accéder à l'Histoire ! On ne salue jamais assez les prouesses intellectuelles de la mauvaise foi ! Un artiste sans procès : ça existe ?!*
- *La violence faite aux artistes est incommensurable...*
- *... c'est la même chose pour les scientifiques...*
- *... ils doivent se rebeller parce la violence des rebelles est toujours plus légitime que celle des oppresseurs.*

Les salles du Musée se succédaient dans un tourbillon de couleurs très « Renaissance italienne » et puis sont venus à nous... les noirs profonds de Zurbarán, les mystères de Velásquez.... avant que nos pas nous mènent aux Collections Cambó et Thyssen avec leurs Greco, les Titien, Tintoret, Goya, les Véronèse, les Fra Angelico, les Rubens...

- *Et les génies de demain ? Pouvons-nous les connaître aujourd'hui ? Souviens-toi de toutes les fins-de non-recevoir adressées à Matisse, Picasso, Manet, Van-Gogh, Mondrian... et Gaudi ! Et Gustave Eiffel ! Sans parler des poètes !*
- *... Baudelaire, Lorca...*
- *Gaudi... son chantier est aussi long que son « procès » en béatification ! Au fil de ce « procès » coule l'argent de la communauté des gens de « bonne foi » !*
- *La démarche artistique ! L'œuvre est-elle secondaire par rapport à la démarche ? L'œuvre, n'est-elle qu'un indice de la démarche ? Une ponctuation ? L'art contemporain ne l'est plus !*
- *Oui, l'art contemporain est derrière nous !*
- *... chaque chef-d'œuvre, a toujours été précédé par quelque chose ? Rien ne naît de rien.*
- *Les artistes doivent dépasser les seuils, franchir les rives, les limites...*
- *Le travail des artistes, finalement c'est... la métamorphose.*
- *Moi, je trouve que la Sagrada ressemble à une grande termitière du désert et je ne sais pas si les termitières sont des œuvres d'art !*
- *C'est difficile de savoir quelle est la « démarche » artistique des termites !*

- ... et elles ne savent rien de Gaudí !
- Les termites sont des technocrates très soucieuses de la tradition mais doivent, elles aussi, accomplir quelques manœuvres frauduleuses de rupture puisqu'elles transforment un matériau brut !
- ... elles élaborent la démesure par la métamorphose !
- La Sagrada est peut-être la réponse de Gaudí à la confusion du monde ? Est-elle une volonté spectaculaire de rompre avec le passé ?
- Peut-être...
- Mais... Gaudí, pour cette architecture, n'a probablement pas été influencé par les termites ! Mais par quoi ? Par qui alors ?
- Par la nature ? L'arbre ?
- Peut-être.

À cet instant de notre conversation « à bâtons rompus », nous sommes entrés dans l'une des salles de la « section romane » du Musée occupée par de splendides retables d'églises de Catalogne... situées dans un petit terroir des Pyrénées, non loin des sources espagnoles de la Garonne... Après quelque pas et autant de regards lancés sur les trésors de cette Espagne de montagne méconnue, un souvenir vint à moi : celui des recherches que j'avais effectuées, au sujet des monastères de Saint Michel de Cuxa et de Saint Martin du Canigou, autres vertiges de la Catalogne « française »...

- Gaudí... par quoi a-t-il été influencé ? eh bien... il suffit de regarder, la réponse est sous nos yeux...
- Ah, bon !
- Regarde, c'est stupéfiant !

Il y en avait tant sous nos yeux ! Fresques, reconstitutions d'absides romanes, de voûtes, de chapelles, représentations de l'Apocalypse, de la Mère de Dieu, de Joseph, du Christ-enfant, du Christ-roi, du Christ-martyr, du Christ-pantocrator... du Jugement dernier, bénitiers, chemins de croix, sculptures, chapiteaux historiés, marbres muets et parlant. Tant !

- Regarde ! juste devant toi !
- Quoi ?

Le hasard nous avait menés là et nous avons stoppé librement notre marche devant un retable de l'Église du village de Gerb... sur lequel nous posions nos yeux.

- La voilà, la Familia, la Sagrada !



Retable de la Vierge, Mère de Dieu et (San Antonio Abad) Saint Étienne Abbé (1378-1390) -
Église de San Salvador de Gerb (Vallée de la Noguera),
Province de Lérida (Catalogne)
Musée National d'Art de Catalogne - Barcelone



Sagrada Família, façade de la Nativité



Détail du retable

C'était vrai : la réponse était là, sous nos yeux, insoupçonnée mais immédiatement repérable sans qu'il soit finalement utile de chercher l'évidence ailleurs. Après un long moment de silence passé à observer...

- Pour moi, c'est comme si le corps de l'œuvre, du retable, enfin de la Familia s'était imprimé *en roulant sur le ciel de la Catalogne. Tu sais comme ces artistes qui s'imprègnent de peinture, et impriment au sol des parties de leur corporalité déformée... sans cette corporalité en mouvement, la métamorphose serait impossible. Comme si l'œuvre, vivante, avait voulu évoluer, croître.*
- *Ce qui est important finalement, c'est elle, l'œuvre... Mais, l'art vaut-il plus par la référence à l'artiste ?*
- *Aujourd'hui, l'artiste qui a réalisé le retable est anonyme. Pas Gaudí. Mais cet anonyme, de qui s'est-il inspiré ? De quoi s'est-il nourri ?*
- *De l'arbre dont le bois sert de support à son œuvre ?*
- *Et de l'art toscan sans doute. Les artistes espagnols de l'époque étaient « italianistes » c'est noté sur le « cartel » dédié au retable..., au XIII^e siècle, les peintres Ferrer Bassa et son fils Arnau...*
- *... leur atelier a aussi illustré « Le guide des perplexes » de Maïmonide !*
- *Quel dommage que le retable de Gerb ne soit pas signé !*
- *C'est le corps de l'œuvre anonyme qui a roulé, s'est transformé en conservant, malgré sa métamorphose, son identité reconnaissable entre toutes. Voilà la démarche ! Le vertige !*
- *La Sagrada Familia est une illusion d'optique, elle sème le trouble et en même temps elle est à sa place parce qu'elle est une écriture dont la forme perfore l'inconscient collectif. La Familia est là où elle doit être... sur le retable et dans le ciel de Barcelone. Dans les deux cas en verticalité et en vertige.*
- *Les effets d'une œuvre sont dans l'œuvre comme leurs causes.*
- *Et si la Sagrada était un autoportrait de l'œuvre elle-même finalement ?*
- *Quel héritage !*
- *... ça me fait penser, au chaos de « Las Meninas » que Picasso a reproduit dans « Guernica ».*
- *Comment avec nos yeux, voir plus qu'ils ne voient ? Si on porte notre attention à la Sagrada sans connaître le retable...*
- *C'est ce que font des millions de gens !*
- *Ce que nous avons fait hier en pensant que... mais là, l'image est si forte.*
- *Pourquoi cette forme, ce langage s'impose avec tant de puissance ?*

- *Et la Tour Eiffel, de quoi cette démesure est-elle la métamorphose ?*
- *Quel sentiment étrange en songeant au travail accompli pour bâtir la Basilique. Un travail patient ponctué de doute et de satisfactions... des années et des années pour arriver à cette mise en œuvre avec la contribution de tant de métiers, de tant de savoir-faire...*
- *Il y a des siècles entre le retable et la Basilique... mais l'expérience de bâtir concrètement un rêve vaut toujours le coup, non ?*
- *La Sagrada, est-ce le rêve du retable ou le retable le cauchemar de la Sagrada ?*
- *« Guernica »... est-ce le rêve de « Las Meninas » ? Les Ménines... le cauchemar de...*
- *Les deux !... enfin, la Sagrada, nous aide-t-elle à voir le retable comme une œuvre d'art ou le retable la Sagrada. Que percevons-nous vraiment ? Quelle œuvre favorise le plus la prise de conscience du souffle... ?*
- *Comment savoir quelle œuvre offre à l'esprit un meilleur cadre de compréhension de ce qui est autour de nous ? Tout ce qui est à voir, est-ce qu'on le voit ? et ne voit-on ce qu'on voit ?*
- *L'artiste du retable, revenant d'un monde autre a-t-il voulu prolonger son idée, prendre à nouveau possession de la beauté par un dépassement architectural ?*
- *Peut-être si l'on croit ce que Gaudí a lui-même écrit : « l'imagination vient des spectres¹ », alors...*
- *Des spectres ?*

Ce jour-là, au Musée de Barcelone, notre promenade avait débuté par les rayons d'un Levant lumineux qui s'étaient glissés le long des murs en égratignant, à l'aléa de quelques nuages, les œuvres des artistes de la Catalogne... L'esprit de cette conversation libre tient toujours.

Ce que l'on observe : est-ce voir ? Ce que l'on voit : une réalité ? Une illusion ? Voyons-nous seulement ce que nous savons voir... dire, écrire, dessiner, sculpter, bâtir, peindre.... ?

Le souvenir de cette journée est comme un funambule sur le fil d'un mystère que Gaudí résume avec sa formule énigmatique qui éclaire sur la démarche et les raisons de la métamorphose d'une œuvre : *l'imagination vient des spectres*.

1 Propos rapporté par Joan Bassegoda in *El Gran Gaudí*, (éd. AUSA. Barcelona, 1989, p. 26) – Bassegoda est un architecte catalan, spécialiste de Gaudí.

Les formes de la lettre

Michel Wiedemann

Michel Wiedemann est maître de conférences honoraire à l'Université de Bordeaux-Montaigne. Auteur d'une exposition sur les cartes de vœux dans cette université et d'un article sur les cartes postales paru dans *Phaéton* 2018, p. 205, il s'attelle à faire l'histoire des formes qu'ont prises les lettres, l'une des plus anciennes traces de l'humanité. Pour un CV plus développé, voir p. 284.

La lettre est un moyen de porter au loin la parole, elle dépend dans sa forme des supports employés, argile, bois, papyrus, parchemin, papier. Elle se dématérialise depuis le XIX^e siècle grâce à l'électricité et sous forme de télégramme, de télex, de minitel, de mail, devient plus rapide mais plus fragile et sujette à des immixtions qui violent le secret de la correspondance.

La lettre, c'est de la parole qui se solidifie et qui traverse l'espace et le temps autant que dure son support. Ses propriétés physiques permettent à la parole de durer : d'où un grand changement dans les mœurs.

L'invention de l'écriture en Mésopotamie

En Mésopotamie¹, on se sert pour écrire de tablettes d'argile fraîche – support peu coûteux – où l'on dessinait des objets à la pointe, ce qui fut nommé écriture pictographique, puis les formes se raidissent par l'emploi d'un roseau taillé en forme de coin, d'où le nom de cunéiforme. Les signes perdent de ce fait leur similarité avec les objets représentés, et deviennent arbitraires. Les tablettes sont d'un format ordinaire de 6 x 8 cm pour tenir dans la main. La plus petite connue fait 1,6 x 1,6 cm, la plus grande 36 x 33 cm. Elles sont séchées au soleil. Pour les documents importants, on cuit la tablette pour la durcir. Les tablettes sont inscrites sur les deux faces. Le sens de lecture allait d'abord de haut en bas par colonnes divisées en cases, puis il a basculé

1 Nous tenons ces renseignements d'une communication personnelle de Mme Danielle Labatut, membre de la Société archéologique de Bordeaux.

de 90° dans le sens anti-horaire, les signes tournant aussi de 90° sur des lignes horizontales. On a certes des inscriptions cunéiformes sur pierre et sur métal, mais ce ne sont pas des lettres. Ce système inventé par les Sumériens vers 3400 avant J.C. a été adopté vers 2400 par les Akkadiens et a servi à des langues sémitiques, indo-européennes (hitite, louwite, pala) et autres jusqu'au premier siècle après J.C. Écriture dont les signes sont en partie idéographiques, en partie syllabiques, en partie déterminatifs, ce qui nécessite la mémorisation de milliers de signes et réserve l'écriture à des scribes professionnels, ou des proches du roi. « La communication épistolaire entre souverains semblait aux scribes paléo-babyloniens la justification première de l'écriture. Les lettres les plus anciennes qui nous soient parvenues datent environ de 2350 avant J.C., soit plus de huit siècles après l'apparition de l'écriture² ». Elles ne sont pas datées, elles transcrivent des discours tenus originellement à l'oral. On a trouvé à Amarna et gardé à Berlin une lettre en langue hourrite d'un roi mitannien Tûsratta (mort en 1340 avant J.C.) adressée au pharaon Aménhotep III en écriture akkadienne. L'akkadien, langue sémitique de l'Est, était la langue de culture. Le souverain, qui parle une autre langue, dicte l'essentiel du message à son secrétaire qui en est le rédacteur effectif en akkadien. La lettre écrite, le scribe la relit devant l'expéditeur qui la fait éventuellement corriger et la scelle en marquant son enveloppe avec le « sceau des lettres » du roi qui n'existe qu'en un seul exemplaire. Les textes importants, les contrats, les lettres des rois sont entourés d'une enveloppe en argile qui porte le nom du destinataire de la lettre, le sceau de l'expéditeur et pour les contrats, celui des témoins et quelquefois un résumé du contenu. En ce temps-là on établissait les contrats en deux exemplaires, l'un était scellé fermé pour que personne ne puisse le modifier, l'autre était laissé ouvert pour qu'on puisse le lire. On a un récit de l'opération dans le livre du prophète Jérémie, XXXII, v. 9-14 :

« J'achetai donc ce champ à Hanaméel, fils de mon oncle – le champ qui se trouvait à Anatoth – et je lui pesai l'argent : dix-sept sicles d'argent. Je rédigeai un contrat sur lequel je mis mon sceau, en présence des témoins que j'avais convoqués, et je pesai l'argent sur une balance. Je pris le contrat de vente, l'exemplaire scellé – les prescriptions et les règlements – et l'exemplaire ouvert, et je remis le contrat de vente à Baruch, fils de Neriya, fils de Mahseya, en présence de Hanaméel, fils de mon oncle, en présence des témoins qui avaient signé le contrat de vente et en présence de tous les Judéens qui étaient là dans la cour de garde. En leur présence, je donnai cet ordre à Baruch : « Ainsi parle le Seigneur, le tout-puissant, le Dieu d'Israël : Prends ces documents, le contrat de vente scellé que voici et le document ouvert que voilà, et place-les dans un récipient de terre cuite pour qu'ils se conservent longtemps. »

Mais les scribes ne conservaient normalement pas de double des lettres qu'ils avaient écrites³. On a retrouvé à Mari des brouillons et des lettres qui n'ont pas été envoyées. Les lettres étaient confiées à des messagers qui recevaient une gratifica-

2 Dominique Charpin, *Lire et écrire à Babylone*, Paris, PUF, 2008, p. 161 et 192.

3 Dominique Charpin, *Lire et écrire à Babylone*, Paris, PUF, 2008, p.171.

tion du destinataire ou à des marchands. Mais elles pouvaient être saisies. Pour parer ce danger, les messagers apprenaient par cœur le message à transmettre s'il devait rester secret. Les lettres étaient lues par le secrétaire du roi, personnage influent. Il arrivait fréquemment que les expéditeurs joignent à leur lettre destinée au roi une seconde lettre destinée à son secrétaire, laquelle résumait ou recopiait la première⁴.

L'Égypte

En Égypte, les systèmes d'écriture sont multiples, mais sont principalement idéographiques. À côté de l'écriture hiéroglyphique qui est gravée dans la pierre, ou peinte sur les sarcophages et les rouleaux de papyrus des morts, employée jusqu'au III^e siècle après J.C., il y a une écriture plus courante, que Clément d'Alexandrie nommait épistolographique, c'est-à-dire écriture servant à la rédaction des missives⁵ et que depuis Hérodote on appelle écriture démotique. Elle apparaît au VII^e siècle avant J.C. C'est une cursive tracée avec un calame trempé dans l'encre sur un support souple, cuir, étoffe ou papyrus. Les signes sont une simplification de l'écriture hiéroglyphique, qui est elle-même une simplification des hiéroglyphes. « Le dernier document en démotique que nous possédons est daté de l'an 476. La langue égyptienne n'a pas disparu avec son écriture, mais elle a été notée dans un alphabet spécial, dérivé de l'alphabet grec auquel on avait ajouté quelques caractères empruntés au démotique, c'est l'alphabet copte⁶. »

Israël

L'alphabet est une invention phénicienne au départ, il apparaît vers 1300 avant J.C. et se répand par le commerce et les migrations dans les régions voisines. Adapté aux langues sémitiques, il note les consonnes. Les voyelles sont indiquées par des points souscrits ou suscrits.

La Bible raconte une ruse épistolaire fameuse : le roi David a vu par hasard une femme prenant son bain, Bethsabée, femme d'Urie le Hittite, lequel est à son service comme soldat au siège de Rabba (actuellement Amman, capitale de la Jordanie). Il se la fait amener et couche avec elle, qui devient enceinte. Le roi fait venir Urie et veut le faire coucher avec Bethsabée pour que la grossesse soit imputée au mari, mais Urie refuse et ne descend pas chez lui.

« Le lendemain matin, David écrivit une lettre à Joab et l'envoya par l'entremise d'Urie. Il avait écrit dans cette lettre : « Mettez Urie en première ligne, au plus fort

4 *Ibid.*, p. 181.

5 Clément d'Alexandrie, *Stromates*, 5,4, cité par James Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1984, p. 120.

6 James Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1984, p. 133.

de la bataille. Puis vous reculerez derrière lui. Il sera atteint et mourra.⁷ » Tout se passe comme David le voulait, Urie est tué et David prend Bethsabée pour femme. On remarquera que le roi David, ancien berger, a écrit lui-même la lettre confidentielle adressée au commandant de son armée. L'hébreu se note au moyen d'un alphabet dit paléo-hébraïque, ce qui en simplifie l'apprentissage et en permet une large diffusion. Urie lui-même a porté cette lettre qui le condamnait. Ainsi firent aussi le héros grec Bellérophon porteur de la lettre de Proétos qui le condamnait et le spartiate Lysandre, dupé par le satrape Pharnabase, comme nous le verrons plus loin.

La Grèce et Rome

Chez les Grecs, *grapho* signifie à la fois peindre et écrire. Cette polyvalence du mot remonte-t-elle au temps lointain où les Grecs usaient de signes pictographiques ? Le peintre est nommé en grec *zographos*, peintre de vivants. Mais dès le VI^e siècle, le mot *gramma* désigne une lettre de l'alphabet. Hérodote (*Histoire*, V, 58) savait qu'ils avaient emprunté aux Phéniciens leur alphabet consonantique et l'avaient modifié. Il l'attribuait à l'arrivée de Cadmos et de ses compagnons phéniciens, fondateurs de Thèbes. Les lettres grecques conservent un nom proche du phénicien : alpha < aleph, bêta < beth, gamma < gimmel ... Seulement les Grecs n'ont pas employé les tablettes d'argile pour écrire, mais des supports périssables dont nous avons peu d'exemples.

« Les anciens se servaient pour écrire de tablettes de bois enduites de cire où l'on traçait des lettres. Les Grecs en usaient depuis Homère. La *tabella cerata* est une planchette de bois commun, de forme rectangulaire où l'on creusait un rectangle plus petit dans lequel on coulait une légère couche de cire mélangée d'une couleur noire. Pour écrire on entamait avec la pointe du style la surface de la cire. Pour effacer, il était souvent nécessaire de gratter jusqu'au bois. À côté des tablettes communes, faites de sapin ou d'érable, il existait des tablettes de luxe, en bois de citronnier ou en ivoire. Le plus souvent les tablettes sont groupées deux par deux par des anneaux formant charnière : l'assemblage est appelé diptyque. La dimension réduite des tablettes ne permet d'y tracer que des textes assez courts. Elles servent surtout aux écoliers. En dehors de l'étude, on les utilise comme bloc-notes ou pour la correspondance. Pour les actes publics, on fabrique des tablettes de très grandes dimensions dont la réunion forme un *codex* ou registre. On s'en sert pour la comptabilité, pour les actes notariés, etc... Les tablettes réunies pouvaient former un paquet fermé par des ficelles scellées par un cachet de cire. S'il s'agissait d'un testament, pour éviter des retouches de faussaire, Néron avait pris des précautions spéciales : les fils devaient passer trois fois avant le scellement dans des trous pratiqués dans le bois : ce sont les *tabellæ pertusæ* ou *perforatæ*. »

7 II^e livre de Samuel, chapitre 11, v. 14-15.

8 Lavedan (Pierre), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, s.v. tablette. Paris, Hachette, 1931.

Homère mentionne la tablette à écrire, *pinax*, dans l'épisode où le lycien Glaucos fait connaître à Diomède, fils de Tydée, sa généalogie : Éole, Sisyphé, Glaucos, Bellérophon, Hippolochos, et détaille les aventures de Bellérophon, hôte de Proetos, roi d'Argos⁹. « Proetos ne put se résoudre à tuer le héros : son cœur en eut scrupule, mais il le fit partir pour le pays lycien, non sans lui confier un funeste message, une tablette aux plis fermés, où se lisaient maints signes meurtriers ; Proetos lui commandait, pour qu'il pérît, de la montrer à son beau-père. »

Mais qui savait lire et écrire en Grèce ? Les Mycéniens usaient du linéaire B, une écriture idéographique limitée au palais du roi. Vers 750 apparaît l'écriture alphabétique, largement répandue dans les classes de la société. Vers 650, les législateurs choisissent de mettre les lois par écrit et de les afficher sur des plaques de bronze ou de bois. Le législateur « tend à s'effacer derrière les lois, derrière l'écrit monumentalisé¹⁰. » Cela n'empêchait pas de chanter les lois fixées en vers de Solon, de Sparte ou de Rome, comme le faisaient les anciens Scandinaves. On a voulu établir un lien entre l'écriture qui met la loi à la connaissance de n'importe qui et la démocratie. Des régimes monarchiques, tels Sparte et Chypre, ont en effet peu écrit leurs décisions et leurs règles.

Les Spartiates, généralement peu portés à l'écriture, emploient pour des messages secrets un procédé de cryptage simple, la scytale, dont la description est donnée par Plutarque, *Vie de Lysandre*, XXXVI.

« Alors les éphores courroucés contre lui [Lysandre] lui envoyèrent incontinent ce qu'ils appellent la scytale (comme qui dirait la courroie), par laquelle ils lui mandèrent qu'il eût à s'en retourner aussitôt comme il l'aurait reçue. Cette scytale est une telle chose : quand les éphores envoient à la guerre un général, ou un amiral, ils font accourter deux petits bâtons ronds, et les font entièrement égaux en grandeur et en grosseur, desquels deux bâtons ils en retiennent l'un par devers eux, et donnent l'autre à celui qu'ils envoient. Ils appellent ces deux petits bâtons scytales, et quand ils veulent faire secrètement entendre quelque chose de conséquence à leurs capitaines, ils prennent un bandeau de parchemin long et étroit comme une courroie qu'ils entortillent à l'entour de leur bâton rond, sans laisser rien d'espace vide entre les bords du bandeau ; puis quand ils sont ainsi bien joints, alors ils écrivent sur le parchemin ainsi roulé ce qu'ils veulent ; et quand ils ont achevé d'écrire, ils développent le parchemin et l'envoient à leur capitaine, lequel n'y saurait autrement rien lire ni connaître, parce que les lettres n'ont point de suite ni de liaison continuée, mais sont écartées l'une çà, l'autre là jusques à ce que prenant le petit rouleau de bois qu'on lui a baillé à son partement, il étend la courroie de parchemin qu'il a reçue tout à l'entour, tellement que, le tour et le pli du parchemin venant à se retrouver

9 Homère, *Iliade*, VI, v.193 et suivants.

10 Marcel Detienne (dir.), *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Presse universitaires de Lille, 1988, p. 13.

en la même couche qu'il avait été plié premièrement, les lettres aussi viennent à se rencontrer en la suite continuée qu'elles doivent être¹¹. »

On retrouve dans l'histoire réelle les ruses de la légende de Bellérophon qui amènent la déconfiture ou la mort du porteur de la lettre :

« Pharnabase lui ayant promis qu'il ferait tout ce de quoi il le requérait, écrivit bien en public à découvert une missive de telle substance que Lysandre la demandait ; mais en derrière il en avait une autre de substance toute contraire, laquelle était si semblable au demeurant par le dehors, que l'on n'eût su distinguer l'une de l'autre à les voir par le dessus ; et quand ce vint à la cacheter et y apposer son sceau, il supposa dextrement celle qu'il avait écrite en derrière, et la lui bailla. Ainsi Lysandre, arrivé qu'il fut à Sparte, s'en alla droit selon la coutume au palais où se tenait le sénat, et bailla ses lettres aux éphores, cuidant bien par icelles être justifié des principales et plus dangereuses charges que l'on lui pourrait mettre sus. ... Les éphores ayant lu cette missive, la lui montrèrent et lors il connut évidemment, comme l'on dit en commun langage, que Ulysse n'avait pas seul été cauteleux. »

Si nous examinons les termes que les Latins employaient pour désigner les supports de l'écriture et les lettres, nous y retrouverons le cheminement de l'écriture passée des Grecs aux Romains.

Tabella, nom féminin, signifie planchette, tablette ; au pluriel, *tabellæ* signifie tablettes à écrire, déjà dans Plaute, mais aussi tablette votive, tablette à voter. Le notaire est appelé tabellion, car il écrit sur des tablettes.

Codex, nom masculin, signifie d'abord tronc d'arbre (son dérivé *caudica* signifiant « barque creusée dans un tronc d'arbre » a donné en français *coche*), puis tablettes à écrire et par extension livre. Varron apud Nonnium : *antiqui plures tabulas conjunctas codices dicebant* les Anciens appelaient codex plusieurs tablettes jointes ensemble. Le diminutif *codicillus* signifie « tablette à écrire », d'où « lettre, mémoire, petit livre » et spécialement « rescrit du prince », puis écrit qui complète un testament, codicille¹².

Les Romains empruntent aux Grecs l'alphabet et le nom de la lettre *litteræ*. **Littera**, avec un i bref, désigne un caractère de l'alphabet. En ordre alphabétique se dit : *litterarum ordine*. *Littera* correspond au grec *gramma* dont il a pris tous les sens. Le collectif *litteræ* comme *grammata* désigne une lettre (= épistole, qui a donné *epistula* « envoi »), puis toute sorte d'ouvrage écrit et par suite « la littérature, les belles-lettres » et d'une manière générale « la culture, l'instruction ». *Literatura*, la science qui concerne les lettres, l'art d'écrire et de lire, a été fait d'après le grec *grammatikè*. Le mot est ancien, usuel, pan-roman sauf en roumain. Il est passé en celtique, cf irlandais *litr*, gallois *lythyr*. Étant

11 Plutarque, *Les vies des hommes illustres*, traduction de Jacques Amyot. Texte établi et annoté par Gérard Walter, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 1000-1001.

12 D'après Ernout & Meillet, *op.cit.*, p. 130.

donné que les sens de *littera*, *littere* sont calqués sur un mot grec et que l'alphabet latin est emprunté au grec (par un intermédiaire étrusque), il n'est pas invraisemblable que *littera* lui-même soit directement ou indirectement d'origine grecque. Bréal cite une glose d'Hesychius qui mentionne une forme chypriote *diphtherai* parente de *littere* signifiant tablettes¹³.

Epistula, nom féminin en latin, signifie proprement envoi, puis envoi de lettre, puis lettre. Emprunté au grec *epistolê*, mais latinisé, comme le montre le traitement u du o intérieur. Fréquent dans la liturgie romaine, le mot a donné épître en français, *epistulans* en gotique, *epistil* en irlandais¹⁴.

L'écriture est souvent la charge d'un esclave, *litteratus*. Si l'aspect de l'écriture n'est pas dû à l'auteur intellectuel de la lettre, reste à authentifier le message qui se trouve écrit sur la tablette de cire.

« À Rome, on prit de bonne heure l'habitude de porter un anneau gravé en creux ; chacun a son sceau personnel, dont il se sert dans toutes les circonstances importantes : contrats, testaments, lettres, etc, ou même pour garantir la sécurité d'une serrure. L'apposition du sceau remplace la signature pour tous les actes que nous appellerions notariés. Pour les actes officiels, les magistrats ont un cachet en or qui leur est fourni par l'État. L'empereur eut aussi son sceau. Nous possédons de nombreux exemples de sceaux romains en pierres précieuses, or, argent, bronze, verre, bois, etc.¹⁵... »

Mais le sceau peut tomber en d'autres mains. Plutarque rapporte dans la vie de Marcellus qu'après la mort de ce consul romain dans une reconnaissance à cheval, Hannibal « s'ébahissant comment il était venu là mourir ainsi étrangement, lui ôta du doigt son anneau, dont il cachetait ses lettres, et faisant ensevelir son corps ainsi qu'il lui appartenait, le fit brûler honorablement, puis en fit mettre les os et les cendres dans une urne d'argent, sur laquelle il posa lui-même une couronne d'or, et l'envoya à son fils¹⁶. » C'est qu'Hannibal voulait écrire des lettres sous le nom de Marcellus et scellées de son cachet.

Hannibal s'était emparé de l'anneau de Marcellus en même temps que de son corps ; craignant qu'avec ce sceau trompeur, Hannibal n'ourdit quelque ruse, Crispinus avait envoyé dire alentour dans les cités les plus proches, que son collègue avait été tué, que l'ennemi s'était emparé de son anneau : on ne devait se fier à aucune lettre écrite au nom de Marcellus. (5) Ce message du consul venait d'arriver à Salapia, quand Hannibal y fit porter une lettre, écrite au nom

13 Ernout (A.) & Meillet (A.), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1967, 4^e édition, p. 363.

14 D'après Ernout & Meillet, *op. cit.*, p. 199.

15 P. Lavedan, *op. cit.*, p. 363, s.v. Sceau.

16 Plutarque, *op. cit.* p. 702, Vie de Marcellus, chap. L.

de Marcellus : la nuit suivante, il viendrait à Salapia ; les soldats de la garnison devaient être prêts, pour le cas où il aurait quelque besoin de leurs services. (6) Les gens de Salapia s'aperçurent du stratagème¹⁷...

Le service de la poste *vehiculatio* est dû à l'empereur Auguste. Hadrien institua le *cursus fiscalis*, service postal aux frais du fisc, afin que les magistrats des villes traversées ne supportent plus cette charge¹⁸. Les courriers à cheval, *speculatores*, appartiennent à l'escorte de l'empereur ou à la garde prétorienne ou aux légions. Ils trouvaient des chevaux de rechange dans des relais nommés *mutationes* et leur gîte dans des *mansiones*. Mais le service était réservé aux fonctionnaires et magistrats. Les particuliers recourent à des courriers privés, les *tabellarii*, porteurs de tablettes ; les gens très riches font porter leurs lettres par leurs propres esclaves ou affranchis. Fantaisie personnelle d'Aelius Verus, successeur désigné d'Hadrien :

« il attachait souvent des ailes à ses messagers pour imiter des Cupidons, leur donnait volontiers des noms de vents, appelant l'un Borée, un autre Notus, voire Aquilon, Circius, et toutes sortes d'autres noms, et les utilisait comme coursiers sans repos et sans pitié¹⁹. »

On peut rattacher aux usages antiques les lettres des apôtres et de leurs successeurs. Les Actes des apôtres contiennent au chapitre XV, v. 23-29 une lettre qui est adressée à toute la communauté chrétienne d'Antioche, de Syrie et de Cilicie. L'épître de Paul aux Romains est dictée à un secrétaire nommé Tertius qui se glisse dans le texte de l'apôtre : « Je vous salue moi Tertius, qui ai écrit cette lettre, dans le Seigneur. » Les lettres encycliques des papes sont destinées aussi à circuler dans toute l'Église, signées d'un monogramme pontifical dessiné d'une taille fort supérieure au reste du texte et de la signature du notaire qui l'écrit de facto et qui se nomme à la fin du texte.

Moyen Âge

Dans le *Tristan* de Béroul, datant des années 1180, le héros las de ses errances demande conseil à un ermite qu'il trouve lisant. Celui-ci conseille d'envoyer une lettre au roi Marc.

- | | | |
|---------|--|--|
| v. 2355 | en parchemin prendrai un brief :
saluz avra el premier chief. | Je prendrai une lettre en parchemin :
Elle commencera par le salut. |
| v. 2423 | Maistre, mon brief set seelé !
En la queue escriroiz <i>Vale</i> !
A ceste foiz je n'i sai plus. »
Ogrins l'ermite lieve sus, | Maître, que ma lettre soit scellée
A la fin, vous écrirez : Vale !
Cette fois, je ne sais rien de plus. »
L'ermite Ogrin se leva. |

17 Tite-Live, XXVII, ch. 28, §4-6

18 *Histoire Auguste, Vie d'Hadrien*, VII, 5.

19 *Histoire Auguste, Vie d'Aelius*, IV, 10.

- | | | |
|---------|-------------------------------------|--|
| | Pene et enque et parchemin prist | Il prit plume, encre et parchemin, |
| | Totes ces paroles i mist | Il y mit toutes ces paroles. |
| | Qant il out fait, prist un anel : | Quand il eut fini, il prit un anneau : |
| | La pierre passot el seel. | La pierre était saillante, formant un sceau. |
| | Seelé est, Tristan le tent. | La lettre est scellée, il la tend à Tristan. |
| v. 2510 | Li rois esvelle son barnage. | Le roi éveille ses barons. |
| | Primes manda le chapelain, | En premier il manda le chapelain, |
| | Le brief li tent qu'a en la main. | Il lui tend la lettre qu'il a en la main. |
| | Cil fraint la cire et lut le brief. | Celui-ci brise la cire et lit la lettre. |
| v. 2549 | Levez s'en est li chapelains, | Le chapelain s'est levé, |
| | Le brief deslie o ses II mains : | il délie la lettre avec ses deux mains. |

On peut retenir de ces passages du *Tristan* de Bérout²⁰ que la lettre médiévale s'écrit à la plume, avec de l'encre sur du parchemin, que le bas du parchemin comporte une queue sur laquelle on peut écrire une formule de salutation, avant de couler dessus le sceau de cire qu'il faut briser pour lire la lettre. On doit tenir la lettre des deux mains, car c'est un parchemin roulé et entouré d'un lien. Celle-ci se lit à haute voix devant tout le monde. On taxait de ruse celui qui lisait une lettre en silence. Le scribe ou le lecteur est un professionnel, un ecclésiastique. Le neveu du roi et le roi lui-même ne savent ni lire ni écrire, le roi se fait lire la lettre par son chapelain.

Les Allemands ont emprunté au latin le nom de la lettre, *Brief*, issu du latin *brevis* au IX^e siècle. Le mot français *billet* au sens de « petite lettre close » passe en allemand en 1719 ainsi que *billet-doux*, lettre d'amour. Le mot français masculin *billet* est apparu en 1459, créé à partir du féminin *billette*, attesté en 1389 avec le sens de sauf-conduit, altération phonétique sur le modèle de *bille*, de *bullette*, diminutif de *bulle*, qui signifiait sceau depuis le XIII^e siècle²¹.

Époque moderne

La lettre change de forme quand le papier se substitue au parchemin. Le papier est une invention chinoise, qui passe aux Arabes au VIII^e siècle. Élaboré avec des restes de tissu récoltés par les chiffonniers, il est une matière six fois moins chère que le parchemin et moins raide. On écrit la lettre sur une face de la feuille de papier, on signe au bas du texte, puis on plie le papier en zones horizontales, au moins trois, on rabat les deux côtés de cette zone sur le centre, en sorte qu'on ne puisse lire le

20 *Le roman de Tristan, poème du XII^e siècle* par Bérout et un anonyme, publié par Ernest Muret, Paris, 1903, collection des anciens textes français, LXXX-255 p. Lu sur Gallica à l'adresse : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k51007/fr79.item.zoom# le 17 janvier 2022>.

Nous devons à notre collègue Anne-Marie Cadot-Colin, la connaissance de cet épisode.

21 Paul Imbs, *Trésor de la langue française*, tome IV, Éditions du CNRS, 1975, s.v. bulletin.

contenu, et on scelle à la cire à cacheter. On peut, par des sceaux bien imités, produire des faux, non sans péril, comme le rapporte le journal de L'Estoile à la date de juillet 1584 :

« Le 11^e de juillet, à Paris, devant l'hôtel de Bourbon, furent pendus un nommé Larondelle et un autre sien complice et compagnon, chacun d'eux âgé de soixante ans et plus, atteints et convaincus d'avoir l'un gravé les sceaux de la chancellerie du roi, et l'autre, scellé plusieurs lettres d'importance, avec lesdits faux et contrefaits sceaux, desquels ils usaient avec telle dextérité que même le chancelier et les secrétaires d'État et autres, desquels ils contrefaisaient les seings et sceaux, y étaient abusés, de mode que voyant lesdits sceaux et seings contrefaits, ils osaient assurer que c'étaient leurs seings et sceaux propres²². »

L'enveloppe

La lettre est protégée par une enveloppe depuis le XVII^e siècle. Des enveloppes datées de 1615 sont conservées à Genève²³. Littré cite un tarif postal du 11 avril 1676 :

« Sera payé cinq sols de la simple lettre, six sols pour la lettre avec enveloppe, sept sols pour la double lettre, et quinze sols pour l'once des paquets. » La lettre protégée par une seconde feuille blanche pliée, sur laquelle était inscrite l'adresse du destinataire, est appelée « lettre double » par opposition à la « lettre simple » dépourvue de protection. À cette époque l'enveloppe était confectionnée à la main par l'expéditeur. En 1820 le papetier S. K. Brewer de Brighton vend pour la première fois des enveloppes standardisées, découpées avec un patron de tôle. En 1835, vu l'augmentation de la demande, il charge la firme londonienne Dobbs & Cie de fabriquer industriellement les enveloppes. En 1841, deux frères, Hector et Charles Maquet, entreprennent la fabrication mécanisée d'enveloppes toutes faites dont ils revendiquent l'invention. En 1844 apparaît à Londres la machine à fabriquer des enveloppes, inventée par E. Hill et W. De La Rue. Les machines modernes produisent 1 600 enveloppes à la minute. En 1873 apparaissent les premières enveloppes gommées.

L'enveloppe sert à préserver le secret de la correspondance. Mais il est des enveloppes qui parlent avant qu'on ne les ouvre : les enveloppes portant le nom et l'adresse de l'entreprise expéditrice, les enveloppes à fenêtre²⁴ destinées au courrier commercial et administratif, les enveloppes à bordure noire annonçant un décès, les enveloppes à bordure rouge et bleue destinée au courrier aérien, les enveloppes de la poste militaire. En dehors de l'usage postal, l'enveloppe sert aussi à préserver le secret du vote dans les élections.

22 *Journal de L'Estoile pour le règne de Henri III (1574-1589) Texte intégral présenté et annoté par Louis Raymond Lefèvre*. NRF, Gallimard, 4^e édition, 1943, p. 359.

23 Selon le *Chasseur français*, no 646, décembre 1950, p. 761, in Wikipédia, s.v. enveloppe, consulté le 21-02-2022.

24 Invention en 1902 d'Americus F. Callahan, introduite en France en 1913, *ibidem*



Lettre reçue le 12 mai 1673 et adressée aux magistrats et au Conseil de la ville de Strasbourg par le Conseil de Bâle à propos du docteur Charles Patin
Archives de Strasbourg

Le secret de la correspondance est inscrit dans l'article 8 de la Convention européenne des droits de l'homme, du 4 novembre 1950, dans l'article 29 du titre II de la Constitution belge. C'est l'une des protections contre l'arbitraire du pouvoir, contre les pratiques secrètes du cabinet noir : chauffer le cachet, le ramollir et ouvrir la lettre, en copier le contenu pour les autorités intéressées, recacheter la lettre et la remettre en circulation. Sachant que les courriers sont sujets à être interceptés, les diplomates et les militaires emploient des codes plus ou moins complexes ou de l'encre sympathique. Les courriers à destination de l'étranger sont particulièrement surveillés, mais même Mme de Sévigné écrivant à sa fille le 18 mars 1671 se plaint que ses lettres soient détournées et s'adresse aux censeurs dans la lettre même :

« Mais je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point. J'en suis au désespoir. Croyez-vous qu'on les ouvre ? croyez-vous qu'on les garde ? Hélas ! Je conjure ceux qui prennent cette peine de considérer le peu de plaisir qu'ils ont à cette lecture, et le chagrin qu'ils nous donnent. Messieurs, du moins, ayez soin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard²⁵. »

L'affranchissement

Le timbre-poste est une petite feuille de papier portant un symbole gravé, destinée à être collée sur un envoi postal comme preuve du paiement du port. Avant 1840, le port était payé par le destinataire du pli, qui pouvait le refuser. Pour éviter ce cas, la poste anglaise inverse la charge du port, qui incombe désormais à l'expéditeur. Le premier timbre-poste est émis en Angleterre le 6 mai 1840 à l'effigie de la reine Victoria. Le principe du port payé est institué en France par un vote de l'Assemblée nationale le 24 août 1848. Le premier timbre français est émis le 1^{er} janvier 1849 à l'effigie de Cérès. C'est le début de la longue histoire de la philatélie. Le timbre qui s'est collé à divers endroits est fixé actuellement dans une case préimprimée en haut à droite.

La carte postale

La carte postale est proposée en novembre 1865 par le maître des postes allemandes Stephan sous le nom de *Postblatt*, et instituée à Vienne par le professeur Hermann le 1^{er} octobre 1869 sous le nom de *Postkarte*, sorte de télégramme selon lui, adopté en 1870 dans le domaine allemand. L'Autriche préfère alors le terme de *Correspondenzkarte*²⁶. En France les premières cartes postales émises par l'administration des postes sont lancées le 15 janvier 1873. Une face porte l'adresse, l'autre

25 Lettre 146, p. 120 de *Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis. Tome 2 / recueillies et annotées par M. Monmerqué...* consultée sur Gallica <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63073197/f130.item>. Référence que nous devons à M. Pierre Colin.

26 Friedrich Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1975, s.v. Postkarte, p. 560.

le texte, sans image. Les principales objections à sa création tenaient au caractère ouvert du message transmis, après tant de discussions pour obtenir le secret des correspondances.

Le colombogramme

Le pigeon voyageur, en allemand *Brieftaube* « pigeon à lettre », est une variété de pigeon biset élevée spécialement pour le transport de messages. Un pigeon voyageur sait retourner à son pigeonnier, si éloigné soit-il. Cette faculté mystérieuse est exploitée au moins depuis le XVI^e siècle à des fins militaires ou depuis le XIX^e à des fins boursières et journalistiques. Les communications de Paris assiégé à partir du 18 septembre 1870 furent assurées par 64 ballons-poste transportant à Tours 365 pigeons voyageurs destinés à revenir dans la ville encerclée. Le photographe Dagron utilisait un appareil photographique qui réduisait le format des dépêches à des dimensions microscopiques sur des pellicules très fines de collodion. « Un seul pigeon emportait ainsi 50.000 dépêches pesant ensemble moins d'un demi-gramme²⁷ ». Les pellicules de 3 x 5 cm étaient roulées dans un étui fixé à une plume sur la queue du pigeon. Livrées après l'arrivée au colombier à l'administration des télégrammes, les pellicules étaient déroulées, placées entre deux plaques de verre, projetées agrandies sur un écran et transcrites par des copistes. L'armée française utilisa 30 000 pigeons voyageurs en 1914-1918. Pendant la bataille de Verdun, le commandant Raynal du fort de Vaux envoya son dernier pigeon, le Vaillant, qui traversa les gaz et les fumées et livra exténué son message. Les Belges ont élevé en 1931 une statue de bronze au pigeon-soldat à Bruxelles (architecte Georges Hano - sculpteur Victor Voets). Les résistants de 1940-1944 ont aussi utilisé pour leurs messages à Londres des pigeons voyageurs.

Les formes immatérielles de la lettre :

Le télégramme

Le télégraphe optique de Claude Chappe, expérimenté en 1791, exploité dès 1792, donne au gouvernement « un moyen certain d'établir une correspondance telle que le corps législatif puisse faire parvenir ses ordres à nos frontières et en recevoir la réponse pendant la durée d'une même séance. » Mais les signaux, qui consistent en positions d'une planche de 4 m et de deux planches de 2 m, sont transmis de tours en clochers, observés à la jumelle et reproduits par les deux stationnaires qui se relaient sous le mécanisme. Il y faut la lumière du jour et des circonstances météorologiques favorables. Les communications sont réservées au gouvernement. Elles seront accessibles aux particuliers plus tard à partir de 1851. En 1838 apparaît le premier télégraphe électrique, développé d'abord avec des câbles souterrains le long de voies

²⁷ Dagron, in *La Poste par pigeons voyageurs, souvenir du siège de Paris, ...* par Dagron, Tours-Bordeaux, 1870-1871. Reproduit par Raymond Lécuyer, *Histoire de la photographie*, Paris, Baschet & Cie, 1945, p. 121-123.

ferrées en Grande Bretagne par Cooke et Wheatstone. L'Américain Samuel Morse dépose en 1840 un brevet de télégraphe électrique qui emploie un code inventé par son assistant Alfred Vail, le code Morse, transcrivant les lettres de l'alphabet, les chiffres et la ponctuation en une suite de points et de traits inscrits à la machine sur des bandes de papier. Le mot *télégramme* « message transmis par le télégraphe ou le téléphone et transcrit sur une feuille de papier remise au destinataire » apparaît en 1859. En 1851 est posé le premier câble sous-marin entre la France et l'Angleterre, suivi par d'autres câbles transatlantiques. La lettre n'est plus un objet transporté d'un lieu à l'autre, c'est le texte seul qui voyage. Mais il n'est plus secret, enfermé dans une enveloppe, il passe entre les mains de toute une chaîne d'opérateurs.

Le minitel

Ce « médium interactif par numérisation d'information téléphonique », système français imité d'une initiative japonaise, a été exploité de 1980 à 2012. Exploitant le réseau Transpac de liaisons téléphoniques, il transmettait des messages écrits au moyen d'un clavier alphabétique (azertyuiop) et numérique qui s'affichait en lettres blanches sur un écran gris. Par là passaient sans support matériel de papier les renseignements téléphoniques de l'annuaire, des messages entre particuliers abonnés au téléphone, des services divers d'entreprises (réservations SNCF, vente par correspondance, annonces, météo, actualités), des conversations payées à la minute avec des dames ou des correspondants se présentant sous ce masque, ce qu'on appelait le minitel rose.

Le SMS

Le SMS, abréviation de Short Message Service, ou texto, est un message par téléphone mobile suivant la norme GSM (Global System for Mobile communication) établie en 1982. Il transite par des ondes de fréquence 900 Hz à l'origine émises par un réseau d'antennes relais. La qualité de la transmission dépend de l'existence et de la distance de ces antennes, qui manquent dans les zones faiblement peuplées, les hautes montagnes, les grottes et tunnels. Bien que codés, les messages peuvent être interceptés et déchiffrés.

Le mail, l'e-mail, le courriel

Le mail ou courriel (terme français officialisé en 2003) est un message envoyé entre deux ordinateurs, système inventé par le MIT en 1965 et développé par la suite. Il envoie un texte écrit en caractères alphabétiques tirés d'une police standardisée par des câbles reliant entre eux des ordinateurs. Conçu pour des raisons militaires, ce réseau est devenu le principal vecteur de la correspondance et cause le déclin du courrier postal. Mais il faut aussi tenir compte des limites que la technique impose aux messages : le SMS, le mail ont un nombre limité de caractères ou d'octets, on doit raccourcir de toutes les façons, en simplifiant la langue et son orthographe. Le style épistolaire, les formules initiales et finales changent, voire disparaissent.

Conclusion

La lettre est donc un témoignage des plus anciens sur les rapports entre les hommes. Elle a suivi les évolutions techniques des supports, des instruments d'écriture et des moyens de transmission. Du plus lourd, la tablette d'argile, jusqu'au mail immatériel, la trace de la parole s'allège et devient de plus en plus fragile. Passant du texte manuscrit à la suite de lettres imprimées sur des bandes de papier dans le télégramme et le télex, elle perd son caractère d'indice, de trace de la main garantissant l'identité du scripteur. De ce fait, elle devient de plus en plus sujette à des falsifications.

Elle a servi aux affairistes traitant à distance, aux politiques, aux stratèges envoyant leurs ordres, aux amoureux éloignés l'un de l'autre, aux soldats envoyant de leurs nouvelles, aux philosophes exposant leur doctrine, aux apôtres exhortant leurs disciples, aux pontifes expédiant leurs anathèmes. La lettre n'est pas seulement adressée à un seul destinataire : la lettre ouverte imprimée dans la presse, l'encyclique pontificale, la pétition adressée au public visent le plus large public.

Quel avenir se laisse entrevoir ? Le billet intime attendu au passage du facteur, à l'arrivée du pigeon voyageur, est remplacé par le spam expédié à des centaines d'ordinateurs et jeté à la poubelle de façon aussi automatique. Le courrier manuscrit ou tapuscrit devient de plus en plus rare et donc de plus en plus cher. Les mails sont en apparence gratuits, mais ils demandent de l'électricité, des ordinateurs et des serveurs qui ne pourront pas stocker à l'infini dans un monde fini. Des pannes, des incendies, des destructions d'archives par des virus informatiques ou des bombardements réels sont déjà survenus et se multiplieront. Ainsi se règlera par l'effacement programmé ou accidentel le problème de l'inflation des traces de notre temps. Alors naîtront des générations amnésiques dans un monde débarrassé du fardeau de l'écrit, de la mémoire du passé lointain qu'on appelle la culture et qui jusqu'ici nous distingue des animaux : ce sera un nouvel âge barbare.



CODE QR (en anglais, *Quick Response Code*) est un code-barre à deux dimensions constitué de modules disposés dans un carré à fond clair qui définissent une information illisible à l'œil mais visualisable et déchiffrable sur un écran par l'intermédiaire d'une « machine » uniquement.

Le QRC est donc « une écriture » programmée et déshumanisée.

Sous le masque d'Ausone

Une correspondance imaginaire

Marc Petit

Qu'est-ce qu'une correspondance fictive ? Quelle relation cet exercice littéraire entretient-il avec la vérité historique, avec l'imaginaire de l'auteur, le contexte de l'époque considérée et celui du temps de l'écriture ? Marc Petit, auteur du *Testament d'Ausone*, livre quelques réflexions sur l'expérience singulière qui l'a amené à écrire dix lettres imaginaires sous le masque d'un poète latin du IV^e siècle.

Marc Petit est né à Paris en 1947. Normalien, germaniste, maître de conférences à l'Université de Tours, il a traduit en français les œuvres de Georg Trakl, quelques poésies de Rilke dans la Bibliothèque de la Pléiade et les poètes baroques allemands. Écrivain et peintre, membre fondateur du courant littéraire de la « Nouvelle Fiction », il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, poésie, nouvelles, essais, romans, écrits sur l'art, dont *Ouroboros*, *Architecte des glaces*, *Le Troisième Faust*, *Le Nain Géant*, *Histoires à n'en plus finir*, *La Compagnie des Indes*, *L'équation de Kolmogoroff*, *Séraphin ou l'amour des ombres* et *Le testament d'Ausone*. Grand prix du livre d'art de la SGDL pour *À masque découvert, regards sur l'art primitif de l'Himalaya* (1996), grand prix de la Critique littéraire pour *Éloge de la Fiction* (2001) et prix ARDUA Yolande Legrand pour l'ensemble de son œuvre (2019).

Écrivain et collectionneur de masques, je me suis souvent demandé quelle relation existait entre l'un et l'autre. Montrer, cacher, les deux vont de pair, c'est à cela que servent les personnages et aussi les masques. Par l'étroite ouverture de leurs yeux, intérieur et extérieur s'échangent, le propre et l'étranger se déguisant l'un en l'autre à la manière de ces étranges objets appelés « bouteilles de Klein », qui se vidant quand on les remplit, n'ont de réalité que dans un espace irréel à quatre dimensions. Le livre qu'on lit n'est-il pas un tel objet ? Et la lettre qu'on envoie, au risque que les mots soient bus par les fantômes en cours de route, comme l'écrivit un jour Kafka dans une lettre à Milena ?

Écrire sur un autre en usurpant son identité (de sorte que cet autre, subrepticement, donne à voir, sous son masque, quelque chose que le véritable auteur tenait caché, puisque, comme l'écrivait Auguste Comte dans sa lettre à Valat du 24 septembre 1819, « on ne peut se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la

rue »), tel est, pour l'auteur de fictions, un moyen des plus commodes de parler de soi sans risquer de se défenestrer. « Chacun est seul à savoir ce qu'il sait, et cela, il faut le garder secret », écrit Goethe dans *Les années de voyage de Wilhelm Meister*. En préservant ce point aveugle, ce vide central, le personnage a le pouvoir de donner corps à son auteur qui (n') est personne.

Oui, mais pourquoi choisir de faire d'un autre auteur son alter ego – non d'une figure imaginaire, d'un être de fiction, mais d'un écrivain ayant vécu pour de vrai, il y a dix-sept siècles ? Le jeu littéraire repose sur une balance entre le même et l'autre, la ressemblance qui rapproche et l'exotisme de la différence, les formes du présent et celles d'un passé lointain. L'écriture aussi doit se défier de deux facilités contradictoires, le pastiche et la modernisation, l'historicisme et l'anachronisme. Le plaisir d'inventer une diction originale, équidistante de l'ancien et de l'actuel, ne fait qu'un avec celui qu'on ressent à avancer masqué – non pour dissimuler un secret, mais pour le diffracter.

Ausone ? Bien avant que j'apprenne qu'il avait soufflé à Ronsard l'idée de la rose, c'est Régine Pernoud qui m'avait mis la puce à l'oreille en affirmant, à la fin de son livre sur les Gaulois, qu'Ausone le Gallo-Romain était, autant et plus qu'un des derniers Latins, en quelque sorte le premier poète français, chantre d'un pays à naître. Je lus ailleurs l'histoire de Bissula, la jeune captive dont le haut fonctionnaire impérial vieillissant fit sa fille adoptive et beaucoup plus sans doute : inventeur avant Heine, le Juif républicain, du mythe de la jeune Germaine aux cheveux de lin et aux yeux bleus – la Lorelei, en somme. Ausone, poète franco-allemand de la Moselle, qui bien que Bordelais et parrain à titre posthume d'un cru fameux du terroir de Saint-Émilion, avait le premier vanté le charme des paysages et du vin blanc des coteaux rhénans... Ausone, encore, chrétien syncrétiste et humaniste, défenseur de l'héritage païen gréco-romain face à l'intolérance des sectateurs d'un monothéisme exclusif... Je n'étais pas au bout de mes surprises, découvrant au fil de mes lectures à quel point l'époque à laquelle le poète vécut était en résonance avec la nôtre. Je percevais aussi que l'intérêt que j'éprouvais pour cette figure quelque peu oubliée, si ce n'est à Burdigala, du moins dans ma cité natale de Lutèce, tenait beaucoup à des associations d'ordre personnel, des plus évidentes (ma profession de germaniste) à d'autres plus intimes, tel le secret de famille touchant le marranisme druidique d'Arborius, le grand-père éduen d'Ausone, et la découverte que je fis, vers mes huit ans, que mes propres bisaïeux ne parlaient pas allemand, comme on me l'avait dit un jour à mi-voix, mais bien yiddish...

L'idée d'écrire sur Ausone, comme je l'avais fait sur Goethe dans ma sortie biographique-méphistophélique du *Troisième Faust*, me tenaillait, jusqu'au jour où, devenu à moitié aquitain, et sans prendre parti dans la controverse érudite opposant, quand il s'agit de situer la villa du poète, les partisans de Bourg-sur-Gironde à ceux de Condat ou de Saint-Georges de Montagne, les paysages de l'estuaire et des contrées avoisin-

1 Marc Petit, *Le Troisième Faust*, Stock, 1994 et Folio, 2001.

nantes eurent proposé à l'imagination du romancier assez d'effets de réel pour qu'il pût se décider enfin à passer à l'acte.

Pourquoi avoir choisi la forme épistolaire et plus précisément, celle d'une correspondance fictive, plutôt que celle du roman historique ou encore, d'un dialogue imaginaire dans l'esprit de la collection *L'Un et l'autre* de J.-B. Pontalis ?

À vrai dire, je ne l'ai pas choisie, elle s'est imposée à moi comme quelque chose qui allait de soi naturellement. En y resongeant, je pense que l'idée même de correspondance, dans les deux sens du mot, donnait pleinement sens au projet que j'avais conçu. Quant à savoir qui de nous deux, Ausone et moi, tiendrait le calame, la réponse était claire : mon goût du masque m'interdisait d'écrire en mon nom, dans un dialogue fictif.

Il faut savoir qu'Ausone, de tous les auteurs anciens, est un de ceux sur lesquels nous possédons le plus d'éléments permettant de retracer le parcours d'une vie et de saisir les traits d'une personnalité. Mais les conventions sociales, le non-dit qui en découle, le langage souvent ampoulé des discours protocolaires rendent peu fiables bien des proclamations, éloges, excuses, remerciements, assauts de fausse modestie dont les marges des œuvres complètes d'Ausone sont parsemées. Il importe de trier, de savoir lire entre les lignes pour décrypter, faire la part de ce qui est surjoué, voire insincère, à côté de passages touchants d'authenticité, ou qui permettent de deviner les vrais sentiments du poète : telles la déploration sur la mort de son épouse Sabina ou les lettres adressées à son meilleur disciple, Paulinus – le futur saint Paulin de Nole – ralié à un christianisme intransigeant. Les autres lettres d'Ausone qui nous sont parvenues ne manquent pas d'intérêt, mais elles nous laissent sur notre faim ; les plus souvent citées, celles au dénommé Théon, dont on peut penser qu'elles s'adressent à un personnage imaginaire, sont une suite de morceaux de bravoure joyeusement épicuriens, riches en clin d'œil pour lettrés à qui on ne la fait pas, allusions érudites et burlesques, taquineries bordelaises ciblant déjà (au IV^e siècle !) les rustiques voisins du nord, Médules et Santons, comme de nos jours encore ceux du pays gabaye. L'auteur ne nous dit rien de profond sur lui. Quant à la spontanéité affichée par Ausone comme par tous les épistoliers grecs et latins, ce n'est paradoxalement qu'un *topos* parmi d'autres, un lieu commun de la rhétorique antique : tout dans l'épistolaire romain, de la *praescriptio* à la conclusion, obéit à un formulaire contraignant que nul ne cherche à subvertir².

Il me fallait inventer les *vraies* lettres d'Ausone, celles que de son vivant, le poète n'avait pas écrites : l'imaginer plus libre, plus franc qu'il ne pouvait l'être, débarrassé de son côté professoral, clubman pratiquant l'entre-soi avec ses pairs. Plus goethéen, plus romantique, plus virgilien si je puis dire, et d'ailleurs, pour écrire ces lettres fictives, m'imprégner de l'atmosphère et ressentir le rythme qui devait animer ces pages, ce n'est pas leur auteur putatif que je lisais, mais bien Virgile, le poète des

2 Voir Régis Burnet, « Le genre épistolaire dans l'Antiquité », document Internet (*Folia Electronica Classica*, Louvain-la-Neuve, n° 5, 2003).

Bucoliques et des *Géorgiques*... Étais-je en train de tomber moi-même dans le piège de l'anachronisme, prêtant à un homme et poète gallo-romain du IV^e siècle des sentiments et des pensées invraisemblables ? C'est moi, plutôt, que je rendais anachronique, revêtant la toge qui me permettrait de passer inaperçu à Lucania.

Si j'étais à la place d'Ausone, si j'étais lui, à qui écrirais-je ? Et d'abord, quand ? Toutes les plages de temps étaient prises, du jour de sa naissance (309, 310 ?) jusqu'à 394, ou 395, selon les auteurs. Or, cette dernière date, supposée être celle de sa mort, signale seulement la dernière trace connue de son existence. Son père Julius est mort en 377, à 90 ans, son grand-père Arborius à peu près au même âge. Il est donc tout à fait plausible qu'en vertu du *french paradox* conférant aux buveurs de bordeaux et mangeurs de confit de canard une longévité exceptionnelle, notre poète ait dépassé les 84 ou 85 ans qu'on lui accorde communément. Il aura simplement cessé de se manifester, parce qu'il avait mieux à faire qu'écrire à ce problématique Théon : rédiger, sous la forme de dix lettres adressées à autant de correspondants plus intéressants et plus importants pour lui que l'obscur poète du pays des Médules, son testament³, resté inconnu jusqu'au jour où l'auteur de ces lignes allait le produire dans des circonstances sur lesquelles il ne juge pas utile de s'étendre davantage.

De ces dix lettres, huit ont pour destinataires des personnes ayant réellement existé : son grand-père Arborius l'Éduen, sa tante Hilaria et sa défunte jeune épouse Sabina ; l'empereur Gratien, dont il fut le précepteur, mort assassiné à 24 ans ; Symmaque, un ami cher, chef du parti sénatorial ; Virgile, mort depuis trois siècles, mais plus vivant qu'aucun autre dans son cœur ; Bissula, la jeune captive aux yeux de myosotis ; Paulinus, son ancien et brillant élève, maintenant éloigné de lui, à qui il pense n'avoir pas tout dit dans ses épîtres. Ces huit lettres sont encadrées par deux autres, d'un ton différent, la première invoquant le Soleil invaincu, la dernière, en écho, s'adressant au pays à naître, par-delà le sentiment de la fin d'un monde. J'ai tenu à ce que le livre s'ouvre et se referme sur une manière de poème en prose, enjambant pour ainsi dire l'Histoire : pour qui ne reconnaît à celle-ci ni sens, ni finalité, « la beauté est un miracle en suspens⁴ » qui la transcende.

À **Arborius**. Il ne s'agit pas de l'oncle Æmilius, le rhéteur de Toulouse, mais du grand-père d'Ausone, Éduen de naissance réfugié du côté de Dax, au pays des Tarbelles, après la mise à sac d'Autun par l'usurpateur Victorinus. Versé dans les sciences de la nature et sans doute la médecine, la tradition familiale raconte qu'il pratiquait aussi l'astrologie et qu'il avait dressé en secret l'horoscope du futur poète, confirmé plus tard dans ses moindres détails, jusqu'à son accession au consulat. Une sorte d'omerta, qu'il m'a plu de lever, pesait sur l'inscription d'Arborius dans la tradition druidique, mal vue (ou interdite pour de bon ? *Grammatici certant*) depuis

3 Marc Petit, *Le testament d'Ausone*, Éditions Le Festin, collection « Les Merveilles », Bordeaux, 2018.

4 *Le testament d'Ausone*, p.144.

les premiers temps de l'empire, mais toujours vivante, en palimpseste, dans le culte de Belenos assimilé à Apollon. J'ai fait de l'aïeul l'initiateur du jeune Ausone à cette spiritualité clandestine, revisitant avec plaisir le Morvan de mon enfance, à l'origine de mon goût pour les mystères celtiques et de mon intérêt pour la numismatique gauloise.

À Hilaria. La tante du poète est une figure singulière, une femme libre, impertinente, qui voulut vivre sa vie sans dépendre de personne en devenant médecin « comme un homme ». Vie difficile, en butte à beaucoup de calomnies, rendue possible à l'époque, dans les familles chrétiennes, seulement si la jeune fille se vouait à une virginité perpétuelle. Il m'a semblé que cette modeste et fière féministe avant la lettre méritait bien qu'Ausone lui rendît hommage plutôt qu'à son père, *homo novus* devenu le médecin personnel de l'empereur Valentinien, figure des plus estimables, mais déjà bien connue (surtout à Bazas).

À Sabina. Une missive en forme de poème élégiaque, l'exemple même d'un texte qu'aucun poète latin n'aurait songé à écrire. Le lyrisme personnel n'apparaît en tant que tel que vers la fin du XVIII^e siècle, même si l'on en trouve les prémices çà et là, chez Ovide ou Ronsard. Il n'était pas d'usage, dans la lyrique amoureuse de l'Antiquité, de célébrer la figure d'une épouse ; dans la société patriarcale, le grand amour n'a pas sa place à l'intérieur du couple légitime. Pourtant, la déploration par Ausone, dans ses *Parentalia*, de la mort de sa jeune épouse, rend un son si étrangement personnel, au-delà des conventions rhétoriques, que je me suis permis d'imaginer cette élégie, libérée des contraintes inhérentes à l'éloge funèbre.

À Gratien. Précepteur, puis conseiller du jeune empereur Gratien, le poète n'a jamais pu exprimer la peine qu'il dut ressentir à se voir évincé, étant nommé consul, par le héraut du parti chrétien, le futur saint Ambroise. Éternel jeu de dupes entre le conseiller philosophe et le prince, Platon et Denys de Syracuse, Voltaire et Frédéric II... L'assassinat de Gratien à Lyon, peu de temps après le retour du poète sur ses terres, éclaire d'un jour tragique l'ambition du poète de jouer un rôle politique à la cour impériale de Trèves, et la déception que je lui prête de n'avoir pu œuvrer en faveur d'une paix durable entre Rome et les tribus germaniques.

À Symmaque. À quoi bon vouloir restaurer ce qui n'est plus, quand les formes de la religion romaine sont devenues lettre morte ? Ausone réplique amicalement au chef du parti sénatorial, dont il apprécie l'esprit de tolérance sans partager son conservatisme.

À Virgile. Autant de temps sépare l'âge d'or de Virgile et des autres grands poètes latins, Lucrèce, Horace, Ovide, de notre Ausone, qu'il s'est écoulé de siècles entre Montaigne, Molière, Racine et l'époque présente. La distance est immense entre l'élan vital de la poésie virgilienne, encore si proche des Grecs, et la queue de comète des poètes du IV^e siècle, épigones jonglant avec trop de références pour égaler les maîtres du passé. Il y a quelque chose d'oulipien, une virtuosité dérisoire

dans le *Centon nuptial* d'Ausone, qui raboute des fragments de Virgile pour fabriquer un pot-pourri d'un goût douteux. Eh quoi ? Faisons-nous autre chose, nous les Modernes, enfants de Marcel Duchamp, quand nous vantons les mérites de la Joconde à la moustache ?

À **Bissula**. Je sais que la plupart des commentateurs font de la jeune Suève, prise de guerre offerte par l'empereur Valentinien à son ami, la maîtresse du poète ; mais ce n'est pas cette histoire que j'ai voulu raconter. Ce qui nous reste du livre de Bissula, juste quelques pages, n'est presque rien, laissant libre cours à la fantaisie du lecteur. Je me suis plu à imaginer que l'amour liant le poète à son *alumna* était pour ainsi dire de l'ordre du pur désir, voué volontairement à rester inassouvi et accédant ainsi, sensuel et sublimé, à une intensité quasi mystique, une grâce nervalienne.

À **Paulinus**. Principalement écrites en vers, les neuf lettres échangées entre Ausone et Paulinus (sept pour le poète, deux pour son ancien disciple) tranchent sur toutes les autres par la richesse de leur contenu et leur charge émotionnelle. La rhétorique poétique pratiquée par les deux correspondants, s'ajoutant aux conventions du genre épistolaire, atténue la rudesse de l'affrontement entre les deux amis. J'ai choisi d'en découdre en prose avec le futur évêque de Nole pour mieux faire ressortir, en élaguant l'habillage érudit qui alourdit les vers d'Ausone, les raisons philosophiques qui poussaient le vieil humaniste à récuser l'engouement du nouveau converti :

« Un seul Livre ! Un seul Dieu ! Une seule Vérité !⁵ [...] Tu aimes l'Un, Paulinus ; mais moi, j'aime le divers, le multiple, l'infinie variété des formes et des couleurs⁶. Le vrai n'est pas ailleurs, ni dans un autre monde, ni dans la mort, mais ici-bas – dans ce que vous appelez ainsi par dérision, n'en voyant pas la beauté, ni le mystère lové au cœur de l'évidence, notre secret à tous. Voilà ce que savent les poètes, ce qu'ils ne savent pas. Comment déjà s'appelaient-il, cet homme qui parlait des oiseaux du ciel et des lis des champs⁷ ? »

*

L'auteur d'une correspondance imaginaire doit-il se justifier d'avoir pris quelques libertés avec la vérité historique ? Difficile, hors d'atteinte même dans les sciences humaines, l'objectivité ne peut être requise de l'écrivain qui choisit de mettre en scène un auteur du temps passé sur un autre mode que celui du récit biographique. La lecture qu'il a faite de l'œuvre influe nécessairement sur l'image qu'il souhaitera donner de son auteur. Toute lecture est interprétation, par définition subjective. La connaissance que nous avons d'une œuvre et de son auteur ne repose pas seulement sur des recherches historiques, elle s'enrichit aussi de la somme illimitée de toutes les interprétations qu'elle aura suscitées. Parce qu'il existe une nature humaine, aux

5 *Ibid.*, p.135.

6 *Ibid.*, p.133.

7 *Ibid.*, p.138.

expressions infiniment variées, mais partageables, au-delà des déterminations historiques, chacun de nous peut avoir accès aux œuvres du temps passé qui nous parlent à la fois dans leur langue et dans la nôtre. Lire un livre, c'est rêver, plonger dans un monde autre ; on lit pour s'évader aussi loin que possible, que ce soit dans le temps, l'espace ou les deux à la fois. Mais au bout du compte, au bout du monde, une fois bouclé le cercle du méridien, on se retrouve chez soi, plus riche de s'être reconnu dans l'inconnu.

L'hymne au soleil sur lequel s'ouvre *Le testament d'Ausone* n'aurait de toute évidence jamais pu être écrit par le poète. Je sais pourtant que ces paroles sont vraies ; je ne sais plus quel jour Ausone et moi les avons prononcées avant de les transcrire, ni dans quel lieu se trouve Lucaniac, mais *j'y étais*.

« Mélancolie de la plénitude ! [...] Devant tant de beauté, qu'attendre du jour qui vient de plus que ce jour lui-même ? Quand tout est accompli, l'instant ensoleillé est crépuscule, chaque heure qui passe un insensible glissement vers le néant. [...] Beau soleil qui mûris toute chose, ne pars pas si vite, ne te hâte pas de vendanger, accorde-moi encore un jour, je t'en prie, et un jour encore, que je puisse chanter ta louange sous le ciel sans tache⁸ ! »

« **Au pays à naître** », le texte sur lequel s'achève le Testament, reprend sur un mode plus sombre les thèmes de la première lettre. « Ce n'est pas la pensée de la mort qui me trouble », écrit Ausone. « Le mal que je redoute me dépasse. Il nous concerne tous [...] Que pèsent les mots d'un poète, les pensées d'un philosophe face à toutes les forces des ténèbres coalisées pour éteindre ce qui reste de lumière dans le monde⁹ ? »

Il est difficile de ne pas penser à notre époque quand on lit ces mots. Rien d'étonnant, puisque c'est moi qui les ai écrits, sous le masque d'Ausone ! Mais les aurais-je écrits si je n'avais été frappé par l'analogie existant entre l'empire romain occidental du IV^e siècle et le monde qui est le nôtre, *hic et nunc* ?

« La destruction et le crime sont les maîtres de l'histoire¹⁰ », dit mon Ausone, mais « du fumier de Rome surgira peut-être une vie seconde, un monde nouveau¹¹ [...] Pays béni, tu n'as pas à craindre les temps qui viennent, si durs soient-ils : au terme de l'hiver, un autre printemps fera fleurir les aubépines et les bourgeons, au bout des branches, éclateront en mille flammes d'or¹²... » Et le poète conclut :

« La nuit est maintenant tombée sur la campagne. Les oiseaux se taisent, seul le cri de la chouette se fait entendre de loin en loin. Beau soleil qui jamais ne

8 *Ibid.*, p.13-14.

9 *Ibid.*, p.144-145.

10 *Ibid.*, p.145.

11 *Ibid.*, p.146.

12 *Ibid.*, p. 150.

fais défaut à ceux qui t'aiment, écoute-moi, reviens vite briller de ce côté-ci du monde ! Accorde-moi, si ce n'est une année de plus, un jour encore et si ce n'est un jour entier, quand l'aube fraîchit, le simple plaisir de marcher dans l'herbe que mouille la rosée du matin¹³ ! »

Ayant lu le livre, un de mes amis me dit, d'un air entendu : « Ce n'est pas *Le testament d'Ausone* que tu as écrit, c'est *ton* testament ! »

¹³ *Ibid.*, p.151.



Buste d'Ausone

Sculpture de Bertrand Picchaud
(Cours Alsace-Lorraine à Bordeaux)

« Ces nostalgies sempiternelles » : les *Lettres à soi-même* de Paul-Jean Toulet

Michel Braud

Michel Braud est professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Ses travaux portent sur le journal personnel et l'autobiographie, et plus largement sur les genres littéraires aux XIX^e et XX^e siècles. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage sur le journal intime, *La Forme des jours : pour une poétique du journal personnel* (Seuil, coll. « Poétique », 2006) et d'une anthologie, *Journaux intimes : de Madame de Staël à Pierre Loti*, (Gallimard, coll. « Folio classique », 2012). Il a dirigé différentes études sur les formes génériques et a participé à la rédaction du *Dictionnaire de l'autobiographie : Écritures de soi de langue française* (Champion, 2017).

Paul-Jean Toulet est aujourd'hui un écrivain un peu oublié : ses romans à l'humour discret – *Mon amie Nane* ou *La Jeune Fille verte* – se lisent moins, et l'élé-gance nostalgique, ironique ou désinvolte des *Contretemps* est rarement étudiée alors même que nombre d'écrivains continuent à voir en leur auteur l'un des plus grands poètes du tournant des XIX^e et XX^e siècles¹.

L'un de ses textes posthumes les plus étonnants est sans doute celui des *Lettres à soi-même* qui, de façon assez surprenante, ont peu intéressé les chercheurs. Il ne s'agit pas d'une correspondance fictive, d'un roman sous forme de lettres, mais bien d'une correspondance véritable que l'auteur a paradoxalement entretenue avec lui-même – et plus exactement d'une série de 63 lettres ou cartes postales qu'il s'est envoyées à lui-même d'août 1899 à octobre 1910 à l'occasion, ou non, de déplacements en France ou à l'étranger.

Si l'existence de cette correspondance est bien attestée, le texte n'est toutefois connu que par l'édition qu'Henri Martineau en a donnée en 1927 au Divan, sept ans

1 Voir notamment Sandrine Bédouret, Isabelle Chol et Jérôme Hennebert (dir.), *Paul-Jean Toulet au prisme de l'écriture*, Pau, PUPPA, 2021.

après la mort de l'écrivain, les manuscrits ayant, semble-t-il, été ensuite dispersés². L'éditeur ne donne que peu d'informations sur la matérialité des lettres et cartes : « Paul-Jean Toulet conservait dans une assez grande boîte de laque rouge toute une collection de cartes postales, et parmi elles, quelques lettres, qu'au cours de quinze années il s'était adressées à lui-même » indique-t-il en avant-propos. L'observation est assez approximative puisque le volume présente ensuite 23 cartes postales et 40 lettres – les cartes postales étant à chaque fois identifiées – sur une période de onze années. Martineau ajoute : « Un jour que je feuilletais ces cartons devant lui et que je manifestais le désir d'en publier des extraits, il me répondit simplement : «Oui, cela pourra faire un petit illustré, amusant, plus tard.» » Le projet éditorial semble à la fois très flottant quant à une possible réalisation, mais assez précis quant à sa forme et à son enjeu littéraire : l'auteur envisage un volume « illustré », le texte devant probablement être accompagné de la reproduction des cartes et peut-être des enveloppes ; il le voit aussi comme « amusant », le dispositif de la lettre à soi-même apparaissant comme une forme de jeu avec le genre épistolaire, et le ton du texte se présentant comme mi-plaisant et mi-sérieux.

Le poète n'a jamais réalisé ce projet, pour autant qu'il ait vraiment eu l'intention de le mener à bien de son vivant. On trouve toutefois dans le texte même quelques indices d'une possible publication, plus rêvée que véritablement envisagée. Dans la lettre du 23 mai 1903 « En vue de Sicile et à bord du Tonkin », il écrit :

Vous trouverez cela singulier, mon cher Paul, ridicule peut-être, que moi-même je vous écrive. Mais j'ai envie de vous faire profiter un peu de ce délicieux papier à lettre que me donna Rouget à Hanoï, outre que me cette correspondance, comme on dit, n'est pas destinée à la publicité... à moins que la postérité... Pensez-vous que la postérité ne s'occupera jamais de vous ou de moi ? Si on le croyait, ça vaudrait bien de prendre des attitudes. Comment aimeriez-vous qu'elle vous vit ? Moi mordant et raffiné comme un outil de dentiste, cachant un grand fond de tendresse (8 mètres au moins, ce qui est plus qu'à Quantchéou) sous les algues de l'ironie, aimé des femmes, craint des hommes et finissant dans un four d'ivoire une vie de passions mondaines et mystérieuses à étonner M. Marcel Prévost³. (23 mai 1903 ; OC p. 998).

La dénégation burlesque d'une lecture posthume ne peut faire oublier que l'idée est bien apparue sous la plume de l'épistolier : la lettre à soi-même – comme le journal intime que pratique aussi Toulet – est par nature un texte *potentiellement* littéraire qui pose la question de la représentation littéraire de soi.

2 Jean Barnaud (*Paul-Jean Toulet, manuscrits et éditions originales*, autoédité, 2019) en a retrouvé seulement trois.

3 Je cite les *Lettres à soi-même* à partir des *Œuvres complètes*, édition présentée et annotée par Bernard Delvaile, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, p. 993-1017 (désormais abrégé en « OC » suivi de la page, après la citation). Je respecte les particularités orthographiques ou typographiques de Toulet. Marcel Prévost (1862-1941) était, autour de 1900, un romancier de la psychologie féminine bourgeoise.

Un « mode de correspondance »

On ne sait pas si les cartes postales envoyées par Toulet étaient sous enveloppe ou non, même si on peut le supposer en au moins un cas puisque la missive du 3 mars 1903 est rédigée sur deux cartes de Manille qui ont probablement été envoyées ensemble. On ne connaît pas non plus les autres supports d'écriture sauf lorsque l'auteur y fait référence comme dans la citation ci-dessus. L'épistolier évoque en revanche souvent l'illustration de la carte postale, souvent de façon plaisante lorsqu'il conte, par exemple, « les malheurs du pagodon » qu'il aurait passé à l'indigo avec son compagnon de voyage Maurice Sailland-Curnonsky (2 avril 1903), ou lorsque la carte présente un port, Aden, où il ne fait pas escale :

Voilà, mon cher ami, ce que je pourrais voir si nous faisons échelle à Aden. Il n'en est rien heureusement. La dernière fois que j'y fus, il y faisait chaud, et je vis que les moutons y brouaient des petits cailloux, ce qui devait en rendre la viande fort coriace. (nov.1902, OC p. 994)

De fait, les illustrations sont régulièrement en décalage avec le lieu d'écriture : un peu plus tard, Toulet écrit d'Avignon sur une carte de l'Hôtel Kandy de Ceylan (27 mai 1903) ou de Pau sur une carte de Calcutta (29 sept. 1903).

Le lieu et la date sont la plupart du temps précisés : on peut ainsi reconstituer certains des itinéraires de l'auteur ; on peut aussi rapprocher les lettres des entrées du journal que l'auteur tient de façon plus ou moins régulière. On constate d'ailleurs que les deux pratiques d'écriture s'excluent : Toulet se livre exclusivement à l'une ou à l'autre comme si elles étaient redondantes. C'est sans doute l'une des raisons qui ont conduit Martineau à intégrer les lettres au journal, en 1955, après les avoir publiées en volume, malgré les différences de ton très marquées entre les deux ensembles.

C'est avec le voyage que Toulet prend le rythme de l'écriture des *Lettres à soi-même* : après une carte (de Paris) en 1899 et deux lettres (de Bruges et de Pau) en 1901, les premiers envois un peu réguliers datent de novembre 1902 alors qu'il vient de partir pour un voyage de six mois en Asie. Une quinzaine de lettres et cartes se succèdent au long des escales. A son retour, en mai 1903, il n'abandonne pas la pratique et s'écrit de façon assez régulière 13 courriers, successivement de Paris, Pau, Baigts-en-Chalosse, Bordeaux puis à nouveau Paris, jusqu'en mai 1904. Après cette date, les séries sont moins suivies, souvent entrecoupées de quelques mois de silence que le journal comble très irrégulièrement. Toulet reprend la plume en octobre 1904 à Saint-Loubès et alterne entre le Bordelais et Paris jusqu'en 1906, année pendant laquelle il effectue un voyage en Belgique. La pratique évolue aussi un peu avec le temps : les envois qui suivent son retour, à partir d'août 1906, ne sont pas systématiquement localisés et parfois moins précisément datés – sauf lorsque l'épistolier fait un voyage, comme en novembre 1909 au Mont Saint-Michel. Après une série de lettres parisiennes, au long de l'année 1910, Toulet suspend définitivement l'écriture de cette correspondance.

La formule d'adresse est très changeante d'une lettre à l'autre – familière (« Mon cher Paul »), amicale (« Mon cher ami », « Mon ami », « Mon cher Toulet »), cérémo-

nieuse (« Cher Maître »), distanciée (« Cher Monsieur Toulet ») – sans qu’une règle ou qu’une tonalité particulière soit attachée à l’une plutôt qu’à une autre. Plus qu’un régime d’échange ni un état d’esprit particulier de l’épistolier, la variété des adresses traduit un jeu avec les formes de communication. Le mode de relation est surjoué et l’esprit est celui de l’humour, de l’excès, du décalage :

Combien vous eûtes raison, contre moi, mon cher ami, de ne point aller au Japon. Votre esprit systématique, dont la profondeur n’est égalée, si j’ose écrire ainsi, que par l’étendue même qu’il présente, se serait émoussé en quelque sorte contre la mouvante frivolité de ce peuple à fleur de peau [...]. (mars 1903, OC p. 995)

Dans la même veine, l’épistolier consacre l’une de ses lettres à reprocher à son correspondant de ne pas lui répondre :

Cher ami (et encore), pensez-vous que ce mode de correspondance puisse durer un long temps, que je vous écrirai toujours sans que jamais vous pensiez à répondre. Le reste de ma famille m’aurait dû habituer, il est vrai, à ce traitement, mais de votre part, il m’est singulièrement cruel. Songez que tout petit je vous chérissais déjà, et si vous m’avez valu dans la suite bien des déceptions, il n’en est aucune que je ne vous aie pardonnée aussitôt que vous l’avez daigné vouloir. Parmi ces climats intempérés, ces cités vieilles de douze heures et toute cette civilisation de paravent, une lettre de vous qui sentirait la France me serait précieuse, – qui sentirait comme la racine des chênes en automne, riches de pluie et de soleil. (27 mars 1903, OC p. 996).

L’incongruité du reproche se combine à l’apparence faussement sérieuse du courrier, à l’expression mélancolique et aux images poétiques qui font écho aux *Contrerimes*. C’est que les lettres sont un jeu avec ce que l’on peut dire de soi sous l’inspiration de l’instant, dans la distance à soi et la retenue de l’aveu impossible.

Les formules finales sont à la mesure des formules d’adresse : souvent absentes, parfois excessivement révérencieuses (« À vous, avec déférence. »), plus souvent familières (« Adieu », « Vale », « Yours »...). La signature, souvent absente aussi, se limite régulièrement à une initiale (« P.-J. » ou « T. »). En une occasion, Toulet signe d’un pseudonyme « Pradier » un billet qu’on pourrait croire écrit sur une carte mais que l’éditeur ne signale pas comme tel :

Cher et grand poète,

Voici mes trois Grâces que je vous envoie. Ne leur en avez-vous pas ajouté une quatrième, comme disait M. Dujardin-Beaumetz à propos des Muses ? Plût au ciel que ce ne fut pas celle du silence et que j’eusse parfois de vos nouvelles. Mais peut-être ne savez-vous (selon les fortes paroles d’une dame) que boire et l’amour mâchent.

Adieu.

PRADIER. (12 nov. 1908, OC p. 1014)

L’esprit vif de Toulet virevolte dans un divertissement ironique et auto-ironique dans lequel l’épistolier semble insaisissable mais où progressivement s’avoue sa conscience mélancolique de lui-même.

La théâtralité et l'aveu mélancolique

L'équilibre de la forme inventée par Toulet semble bien résider dans cette tension entre la théâtralité de la figuration et la trace pudique de l'aveu personnel. Pourtant, on pourrait penser ici ou là que les lettres à soi-même constituent une autre forme de journal intime destinée à enregistrer les petits événements du quotidien. L'épistolier raconte sa journée d'oisif : « Je passai hier, mon cher ami, une journée amusante, phénomène qui sort assez du commun pour que je vous en donne le détail. [...] » (20 fév. 1904). Ou bien il rapporte une scène à un dîner entre amis (26 août 1906) ; ou encore évoque une figure d'homme rencontré dans un bar :

Il s'assit avec défiance à côté de moi, au bar. C'était une espèce de nihiliste à pelisse russe et rousse. Avec cela, l'air d'un lièvre de décembre au cœur palpitant. Il demanda de la pâtisserie et puis qu'on lui changeât une guinée.

Mais le bizarre, c'est que cet homme sentait bon ; d'une odeur romanesque, et telle qu'on l'imagine d'une femme aux soyceuses fourrures, qui de son trineau en forme de cygne, parcourt et la glace, et le prisme, d'un espace hyperboréen. (20 mai 1910, OC p. 1015)

La rencontre banale devient soudain une scène, se charge « d'une odeur romanesque » qui lance la rêverie. De façon comparable, les péripéties que connaît l'auteur en voyage se métamorphosent en histoire mythologique :

Nous allâmes l'autre jour, mon cher ami, au Mont-Saint-Michel, sur un clou comme vous n'en ficheriez jamais ; et le retour ne fut que pannes. De temps en temps, le chouan qui nous servait de chauffeur, n'ayant pas de trompe, tirait de sa poche je ne sais quel objet d'où il arrachait des sons rauques. Et on avait le sentiment d'être mené par un Triton : telle Amphitrite au corps d'argent. (29 nov. 1909, OC p. 1015)

Les péripéties du quotidien sont racontées comme autant de signes d'une aventure dans un monde enchanté :

Le monde était autour de moi comme de la musique, et j'admirais cette noble avenue du Bois, où le soleil à son déclin embellissait et séchait les pleurs d'une journée capricieuse. Plus loin, je me retournai pour voir cette éclatante poussière qu'il jette le soir, à travers l'Arc-de-Triomphe. Une femme en deuil, élégante, avec des pieds minces, et d'un port sinueux, passait dans cette gloire. Un instant elle s'arrêta au bord d'un refuge, tandis que ses grandes manches et son voile flottaient encore, et l'on aurait dit alors une libellule aux ailes de crêpe, posée et frissonnante sur le tranchant d'un aquatique feuillage. (27 juil. 1903, OC 1002)

La vie est un plateau sur lequel évoluent des personnages aux comportements étonnants, merveilleux ou poétiques. L'instant est arrêté et vu comme un tableau – non sans une référence implicite au poème de Baudelaire « À une passante ». Ou, dans les deux précédentes citations, le temps de la rencontre ou celui du voyage sont condensés en une scène. À chaque fois, le regard de l'épistolier fait basculer la description du réel en un spectacle imaginé (« et telle qu'on l'imagine d'une femme »),

en un sentiment (« on avait le sentiment... »), en une impression (« on aurait dit »). L'attention de l'écrivain à un détail anodin ou fugitif suscite la révélation d'un univers fabuleux.

Même si la lettre à soi-même comporte régulièrement des réflexions ou évocations triviales, prosaïques, voire ici ou là sévères ou douloureuses, il est rare qu'elle ne bascule pas à un moment vers la poésie ou la féerie. Le 19 juillet 1903, Toulet débute par :

Que pensez-vous des amis, mon cher ami ? Sans doute comme moi, qu'ils sont oublieux et perfides, ingrats de leurs propres bienfaits ; qu'ils ne sauraient nous pardonner ni la pauvreté ni l'intelligence, car ils ont peur de la tape, et ils ne veulent pas être devinés. Et d'ailleurs ils sont vaniteux et faibles, faciles à ramener avec un peu de douceur et d'énergie, pourvu surtout qu'on ne s'aigrisse pas à leur égard, ni ne leur laisse voir qu'on a souffert à cause d'eux. Car vous deviendriez comme un chien blessé au milieu d'autres chiens. Ils ont commencé par sympathie en léchant sa blessure ; le goût du sang leur vient : ils l'entretiennent.

Si les passages sur l'amitié sont peu amènes dans le recueil, Toulet se montre ici particulièrement cinglant – à la mesure sans doute de la blessure que l'ami (non nommé) n'a pu contribuer à cicatriser ou à approfondir. Il conclut cette réflexion par une phrase énigmatique sur l'amitié féminine qu'il ne développe pas : « Mais direz-vous : l'amitié des femmes ? Ah ! parlons-en. » Et sans transition, il rapporte un souvenir de voyage, sur l'île de Ceylan parcourue quelques mois plus tôt, au printemps 1903 – et d'où il ne s'était envoyé aucune lettre :

En redescendant de Candy, nous passâmes près d'un petit lac bordé aux trois-quarts d'arbres argentés, et qui ouvrait vers la voie un miroir tacheté de lotus roses. Aussitôt aperçu qu'évanoui, il laissait l'impression d'une chose précieuse et charmante. J'imagine que j'aurais pu me tenir longtemps sur la rive, guetter la tige élastique qui darde à travers l'eau vénéneuse ; le bouton qui affleure, boit la lumière et fleurit. Et j'eusse été alors le roi éphémère de quelque fleur fade et magnifique, fanée avant d'avoir répandu en parfum une âme que peut-être elle ne possédait pas.

Vale.

PAUL-JEAN. (OC p. 1001)

L'instant épiphanique lance le rêve d'un autre temps, la contemplation suspendue de l'éclosion d'une fleur de lotus qui remplit intérieurement le poète d'une *royauté*, d'une plénitude lucide et mélancolique, aussi vite déçue que pressentie. À l'intérieur de la rêverie, l'émerveillement se développe dans l'attente jusqu'à l'instant fugace de l'éclosion – et se dissipe dans l'état qui le suit. Dans le voyage réel, le ravissement avait brillé dans l'instant du passage près du lac et de la songerie. Dans le souvenir que le poète se remémore à son retour à Paris, cet éblouissement se déploie dans le temps de l'écriture, dans ses deux dimensions – réelle et imaginaire – comme fragment de prose poétique. C'est dans ces trois strates que se révèle l'enchantement : dans l'écriture de ce qui n'a pas été transcrit sur l'instant mais revient soudain, sans raison, à la

mémoire ; dans ce souvenir d'un spectacle trop vite disparu ; et surtout dans la scène rêvée que cet instant recèle.

Les images se font écho d'un poème à l'autre. Le motif de la jeune femme en contre-jour surgit ainsi au détour d'une carte postale de Calcutta, envoyée de Pau le 29 septembre 1903 :

Mon bon ami, qu'il faisait chaud le jour que nous déjeunâmes là, Sailland et moi, 58 centigrades environ. En traversant le marché, j'aperçus des letchi, les premiers et les seuls de tout ce voyage. J'en fis goûter à Sailland ; mais qu'ils furent loin de valoir ceux de Bourbon et de Maurice, ceux de ma jeunesse, comme on en vendait dans cette éblouissante gare de Rose-hill. Et je songeai aussi, en faisant glisser sur la pulpe l'écorce écailleuse, aux beaux yeux des filles de la Savane, que je ne reverrai pas, et à la dame exquise et pâle qui passait sans bruit à travers l'ombre légère des filaos. (OC p. 1004)

La carte postale appelle l'évocation du souvenir de voyage dont un détail, les litchis (Toulet utilise l'orthographe ancienne *letchi*), en suscite un autre plus lointain, de sa jeunesse sur l'Île Maurice avec ses lieux progressivement plus précis et concrets, les sensations associées, les occupations amoureuses qui étaient les siennes à cette époque-là et l'image d'une femme sur un cadre d'ombre et de lumière. L'épistolier replonge, par le retour mémoriel de la sensation, dans le monde qui a été perdu avec le passage à l'âge adulte.

Car le cœur de l'évocation des *Lettres*, ce vers quoi elles tendent de façon plus ou moins sourde, c'est cette nostalgie d'un temps perdu : celui de la jeunesse oisive et surtout au-delà celui de l'enfance billéroise dans la famille de son oncle qui s'était substituée à celle de ses parents.

Sur mes six ans, mon cher ami, je demeurais dans une petite villa de Bilhères, et de là, chaque matin à la belle saison, je gagnais Pau et l'école des Dominicaines, où me conduisait mon oncle, en se rendant lui-même au Quartier. Il ne faisait encore que petit jour ; du brouillard pendait entre nous et les montagnes. Sur les giroflées qui habitent le creux des murs, sur les fleurs sanglantes, au bord des allées de gazon, la rosée avait laissé de belles larmes ; et mon oncle cueillait pour moi, parmi les larges feuilles, une grappe de raisin glacé. Alors, parfois un chant de clairon montait des casernes vers nous. Sensuel déjà, déjà nostalgique, avec des grains froids dans la bouche, et tout autour de moi cette enivrante voix de cuivre qui parlait de choses lointaines, et l'herbe mouillée où je passais les mains, comme je fais aujourd'hui sur une fourrure ; et la pourpre incomparable des pivoinés, – étais-je heureux ? Je ne sais. Mais c'était vivre, déjà. Quel orgue, une âme d'enfant, jusqu'à la première femme qui en joue et le fausse. Mais rappelez-vous le bleu léger des Pyrénées, et le matin qui baisait vos joues pâles.

Adieu.

L'univers de l'enfant semble protégé : le départ de la « petite villa » familiale – en réalité une imposante demeure sur les hauteurs de Bilhères – se fait sous la protection de l'oncle officier qui rejoint son quartier militaire, substitut de la mère morte à sa naissance et du père reparti à Maurice. L'espace ouvre ses dimensions et se compose

en couleurs : de la maison au quartier et à l'école, l'oncle et l'enfant longent la brume matinale qui s'étale au pied de la colline et le panorama bleuté des Pyrénées. L'enfant ouvre ses yeux sur la lumière et les couleurs du monde, où le jaune des giroflées et surtout le rouge des « fleurs sanglantes » et des pivoines tranche sur le blanc et sur la transparence de la rosée. Le toucher n'est pas absent de cette découverte du monde, avec l'herbe mouillée que l'enfant effleure, ni l'ouïe sollicitée par le clairon matinal, ni même le goût avec les raisins froids cueillis par l'oncle, médiateur de la saveur de l'automne. Pourtant, cette nostalgie n'est pas sans révéler en même temps une douleur sans fond ni remède. Le sang appelle les larmes et l'oncle ne peut donner qu'un aliment glacé. Le froid semble annoncer l'éloignement des choses dans le chant d'une *voix enivrante* mais sans visage. La question du bonheur posée au détour d'une phrase ne trouve pas de réponse, alors même que l'incertitude qu'elle ouvre manifeste la mélancolie attachée à cette époque, à cette situation. « C'était vivre, déjà » : la vie déploie la richesse des perceptions et des images – l'apaisement et l'ivresse qu'elles peuvent procurer, aussi – mais elle paraît néanmoins bien fragile, comme construite sur un décor de mort, d'absence ou d'éloignement. Mais le visage de cette absence ne peut pas être affronté ; le geste d'affection maternelle qui accompagne l'enfant chétiif qui part à l'école est celui du *matin*. Le paysage s'est substitué à la présence aimée.

Le tableau mélancolique se recompose régulièrement dans les *Lettres*, toujours précisément situé. À Pau le 2 novembre 1903 :

Que je vous ai aimée, heure trouble où les Pyrénées semblent d'hyacinthe sous le ciel enflammé et se rapprochent étrangement entre les arbres, beaux crépuscules de la Basse-Plante, où de loin apparaît clair comme une fleur, dans le soir qui tombe, le corsage de la petite amie. (OC p. 1005)

Où à Carresse, en Béarn, dans la maison que lui a léguée sa mère, où il a passé ses vacances enfant puis résidé de 1889 à 1898, et qu'il a donc quittée depuis plus de dix ans lorsqu'il écrit le 5 février 1910 :

Qu'un hasard de sensation, – le chant des coqs, un fruit qui sent bon, le chant furtif d'une fontaine, – évoque sur les bords de mon âme, Carresse aux arbres balancés; tout de suite je revois le pays, les roses thé qui pendent, les grappes de Malaga ou bien c'est à travers un jour d'orage jaune et noir, le Gave que j'écoute bruissier continûment, – oui, c'est Carresse, ô Prahly, tendre Prahly, et vous dont je ne dirai pas le nom, après l'Histoire ; c'est Carresse, où longtemps avant que n'aient battu vos cœurs futiles, je promenais tout enfant, sous les platanes frais, cette mélancolie qui embrassait le monde.

TOULET. (OC p. 1015)

Les couleurs des éléments et le rouge des fleurs, le goût et l'odeur des fruits, le chant des coqs et d'une fontaine, le bruissement de la rivière : l'univers mémoriel est composé des mêmes sensations vives et mélancoliques. Comme la femme qui se révèle sur un fond de lumière, dans le soir qui tombe, image d'ombre dans le soleil qui va disparaître, le paysage révèle sa tendresse – jusque dans le nom du village – et manifeste l'absence de celle qui l'a habité, qui l'habite encore.

Dans l'une des dernières *Lettres*, Toulet s'apostrophe lui-même : « Oui, vous allez me reprocher encore de radoter, et ces nostalgies sempiternelles. Mais quoi ? Nous suivons notre pente : nous ne sommes que de l'eau. » (Août 1910, OC p. 1016). Le dialogue instauré avec soi-même dans les *Lettres* est l'espace dans lequel le poète *suit sa pente* et se regarde *suivre sa pente*, se met en scène ou regarde le théâtre de la vie avec tendresse et ironie, dans le désordre et le décousu des notations irrégulières. Le recueil de poèmes en prose n'est jamais très loin, mais le chant est plus intime, plus précisément situé, le poète-épistolier est plus présent – et la voix mélancolique plus monocorde sous les sourires et les grimaces du quotidien.

Louis-Ferdinand Céline

Contradictoire et passionné

Michel Bergouignan

Dans le contexte d'une séparation annoncée de la neurologie et de la psychiatrie, Michel Bergouignan (1907-1970), professeur de neuropsychiatrie à l'Université de Bordeaux, aura été le dernier de la lignée des grands neuropsychiatres bordelais. Ouvert aux méthodes inspirées de la phénoménologie, voire de la psychanalyse dont il notait néanmoins le « totalitarisme excessif », il pratiquait les approches psychothérapeutiques. Le Docteur Bergouignan, c'était une voix, certains se souvenant des décennies plus tard de son cours de psychologie médicale, où Bergson, Merleau-Ponty ou Husserl, qu'il pouvait lire dans le texte, étaient convoqués.

Présidant en 1969 le Congrès de psychiatrie et neurologie de Langue Française de Bruxelles¹, Michel Bergouignan, choisit de se pencher en humaniste sur le « cas » Céline, se démarquant du regard médicalisant dont l'écrivain avait été l'objet, qu'il s'agisse de paranoïa, de mythomanie ou d'hypocondrie... En phénoménologue interrogeant les vécus de la conscience, il invite ses collègues à entendre comment, dans *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à Crédit*, l'écrivain et l'idéologue sont liés par une même dynamique psychique, Céline négociant avec la folie à des fins de « stratégie créative »². Ultérieurement, la psychanalyse tente de rendre compte de « ce lieu psychique ... où l'être parlant tout à la fois perd et construit son identité ». J. Kristeva³ analyse notamment, la construction du discours antisémite de Céline en termes de *rage contre le Symbolique*, représenté par les institutions religieuses et « culminant dans ce qu'il hallucine et sait être leur fondement et ancêtre : le monothéisme juif ».

Phaéton remercie les descendants de l'auteur d'avoir permis la réédition de ce texte.

1 Phaéton reproduit ici le discours dans son intégralité.

2 Selon Isabelle Blondiaux, *Céline. Portrait de l'artiste en psychiatre*, Paris, Société d'études céliniennes, 2004, p. 235.

3 Julia Kristeva, *Céline : ni comédien ni martyr*, Cycle de conférences « Psychanalyse et Littérature », 2009/2010, Centre de Recherche en Littérature Comparée (dir : Jean-Yves Masson), Paris - Sorbonne - Paris 4.

Plus que Proust, plus que Joyce, et, sans doute, plus que Kafka, un écrivain nous apparaît aujourd'hui, avec ses lumières et ses ombres, comme un témoin, exemplaire et prophétique à la fois, de notre époque et de ses contradictions : c'est Louis-Ferdinand Céline, notre confrère Louis Destouches, à qui l'année 1969, avec la parution de son dernier roman posthume *Rigodon*, vient encore de conférer, huit ans après sa mort, une actualité plus éclatante.

Céline, témoin et prophète

Personnage hors-série, dont l'œuvre reste marquée par le scandale, Céline, s'il les agrandit jusqu'à la caricature sinistre ou bouffonne, n'en incarne pas moins quelques-uns des traits les plus caractéristiques de notre génération, et, plus encore, sans doute, de celle qui monte. Et comme il est, par excellence, le personnage de son œuvre, il offre au critique, particulièrement au psychiatre, un sujet de choix pour les tentatives d'exégèse.

Comment l'homme d'aujourd'hui ne se reconnaîtrait-il pas dans la désespérance, le vide, l'horreur de ce « voyage au bout de la nuit », où il cherche désespérément ses voies ? Dans le cauchemar de cette nuit qui ne débouche sur aucune aurore et qui se déroule, chez Céline comme chez Kafka, dans une atmosphère où « le fantastique s'insère tout naturellement dans la réalité la plus concrète » (R. Nimier), dans un climat de transe, d'état second, parfois de vécu oniroïde, où l'homme contemporain « cocu d'infini », comme le proclamait Céline, cherche dans une amère dérision, à étancher sa soif d'un « au-delà des choses ».

Homme de révolte, Céline a, plus que personne, ressenti jusqu'à l'angoisse et stigmatisé avec rage la « vacherie universelle, la saloperie bourgeoise, l'ignominie quotidienne ». Auteur scandaleux, il est « l'accusateur monstre » de notre Société, celui qui a dénoncé – et avec, quelle fureur ! – le pharisaïsme des bien-pensants et des nantis ! Homme de passion, lucide et naïf à la fois, il reste prisonnier d'une fièvre qu'il cultive lui-même, et il profère des anathèmes, comme d'autres tracent des graffiti, contre la société abhorrée.

Sa révolte d'écrivain, elle a bouleversé, pour le meilleur et pour le pire, le style du roman contemporain et introduit une nouvelle « musique » dont nous percevons les échos en Amérique comme en Europe. S'insurgeant contre « les circoncis de la grammaire, les châtrés de l'académisme », Céline a retrouvé la verve drue de Rabelais dans « une langue, nous dit Léon Daudet, farcie d'argot..., acide, juteuse, ici ordurière, là baroque, toujours acérée, toujours gouailleuse... », quand ce n'est pas dans « un hurlement de colère, répercuté par les échos d'une syntaxe parlée, musclée, gaillarde et nue comme une fille du grand Courbet ». Il invente un langage disloqué, « sa petite musique », dont il abusera d'ailleurs parfois jusqu'au procédé et au tic ; mais dans les meilleurs ouvrages, sa phrase épouse exactement l'émotion, « sa colère se fait langage », dans des « phrases hachées de points de suspension », qui sont, comme l'écrit J.-L. Bory, « le halètement rauque, la suffocation de l'indigné, l'asthme de la fureur ». Et ceci, quoi qu'on en ait dit, marque la grandeur de cet artiste novateur : c'est que les Français, depuis Céline, n'écrivent plus comme on écrivait avant lui, et que Le Clézio a pu même s'écrier : « Comment peut-on écrire autrement ? »

Pour qu'il fût tout à fait exemplaire, il fallait encore que Céline apparût comme un hors-la-loi : criminel qui refuse de reconnaître son crime et qui maudit la méchanceté des hommes qu'il avait défiés ou promis au « massacre » ; paria rejeté par les bien-pensants (ils ne furent pas les mêmes en 1932 et en 1945), et paria qui, depuis ses prisons, singularisait encore sa physionomie, « sa carcasse de grand Celte », en l'affublant d'oripeaux dérisoires de clochard. Tout ceci dans les élans rageurs d'une sincérité qui, aussi contradictoire qu'elle fût, n'en était pas moins authentique et passionnée. Comment s'étonner dès lors que les jeunes d'aujourd'hui le revendiquent, non comme un maître à penser - il se défend lui-même d'avoir « des idées » - mais comme un précurseur qui a ouvert des brèches, un observateur lucide qui justifie leur propre révolte ?

Et pour nous, par-delà son actualité, Céline offre à l'analyste une très riche matière. S'il est vrai que « la fonction de l'artiste est tout autre que de reproduire le visible, si elle est de rendre visible ce que les autres ne voient pas » (Paul Klee), nul doute qu'avec Céline, qui fut à la fois voyeur et visionnaire, et dont l'œuvre est, pour une large part, transposition d'une vie tourmentée, nous avons un matériel psychologique dont la richesse n'est pas près d'être épuisée.

Certes, son autobiographie romancée n'est pas un inventaire minutieux et intimiste de « ce misérable petit tas de secrets » dont parle André Malraux. Elle est transmutation, « hallucination du réel » pour reprendre le mot d'André Gide... Et l'on comprend que les témoins de l'enfance soient déconcertés, qu'ils trouvent que Céline exagère, que le portrait des parents n'est pas ressemblant, que leur situation était moins précaire, leur vie moins besogneuse, que le Passage Choiseul n'était pas un cloaque... Ce qui nous importe, au-delà d'un vérisme pointilleux, ce sont précisément les hantises de Céline, et pourquoi ses phantasmes diffèrent du réel quotidien, et d'où vient ce hiatus...

Céline adulte, c'est Bardamu ! Cependant, comme il l'écrit à l'un de ses familiers, « Bardamu, ce n'est pas moi, c'est mon double... mais Robinson aussi ». C'est que, comme Goethe, comme André Gide, il incarnait dans des personnages différents les « âmes contradictoires » qui l'habitaient, les démons qui le hantaient, dans un dédoublement de cette ambivalence foncière, dont J. Delay montrait au Congrès de Liège, il y a quelques années, avec tant de bonheur, la signification profonde.

À cette richesse extrême du matériel psychologique, sont venus encore s'ajouter les innombrables témoignages des contemporains, les confidences écrites dans la détresse ou dans la fureur, et jusqu'aux conversations enregistrées du « grand fauve » tapi dans son antre de Meudon. Deux très gros Cahiers de l'Herne⁴, sans

4 Les Cahiers de L'Herne n° 3 (1963) et n° 5 (1965), consacrés tous deux à Céline par Dominique de Roux avec la collaboration de Michel Thélia, sont d'une très grande richesse. Nous leur avons emprunté la plupart des témoignages sur l'homme et des commentaires sur l'œuvre, dans leur diversité contradictoire.

compter les monographies⁵, les articles dont quelques-uns furent écrits par des médecins, des psychanalystes, n'ont pas fini de scruter « la difficile vérité de Céline ».

Il faut beaucoup de témérité à un neurologue, psychiatre d'occasion, pour s'engager à son tour sur ces chemins. Il va sans dire que je n'ambitionne, au mieux, que d'atteindre, comme le dit Thomas Quincey, « une forme de la vérité, non pas une vérité cohérente et centrale, mais une vérité latérale et divisée ». Témérité cependant ! Mais déjà, d'avoir accepté de votre confiance l'honneur, qui me confond, de cette présidence, je n'en suis plus à une témérité près.

Le culte passionné de la vie

En 1932, le docteur Louis Destouches qui est, à cette époque, aux abords de la quarantaine, médecin de dispensaire dans la banlieue parisienne, fait une entrée fracassante dans la littérature avec un roman *Le Voyage au bout de la Nuit*, qu'il a signé du prénom de sa mère : Céline. « Raz-de-Marée dans la République des Lettres », a-t-on dit, scandale et applaudissements, affrontements passionnés !... Les critiques les plus clairvoyants sentent que ce roman, dans son outrance, ne traduit pas le simple désir de choquer les contemporains, mais que c'est, selon l'expression de Gaëtan Picon, « un cri, l'un des plus farouches et des plus insoutenables que l'homme ait jamais poussé ».

L'homme qui l'avait poussé, le médecin qui, au cours de veillées enfiévrées, avait écrit, d'une main invalide depuis 1914, ces pages bouleversantes, y révélait un culte passionné de la vie, et c'est le premier trait que je veux souligner chez Louis-Ferdinand Céline. Cet homme avait été marqué – ce fut une marque indélébile – par l'horreur de la guerre, où il avait été brusquement jeté pour ses vingt ans, cette guerre qui sera désormais son obsession. Il aurait pu écrire, comme Drieu la Rochelle à propos de son premier roman : « J'y parlais de guerre et uniquement de guerre et, après tout, peut-être n'ai-je jamais eu qu'à parler de cela : tout le reste n'est qu'allusion détournée ou remplissage superflu ».

Déjà, dans sa thèse de 1924 sur Semmelweis, thèse qui devait connaître après coup la célébrité, Louis Destouches n'a que sarcasmes pour la folie guerrière de l'Europe révolutionnaire, « où ce fut dans la boucherie une surenchère formidable ; ... au cours de ces années monstrueuses où le sang flue, où la vie gicle et se dissout dans mille poitrines à la fois, où les reins sont moissonnés et broyés sous la guerre comme les raisins au pressoir... ». Face à la sanglante mêlée, il campe un homme qui se dresse comme une saisissante antithèse au service de la vie : c'est un médecin, Corvisart, qui, au matin d'Austerlitz, lit et traduit le *Traité de l'auscultation* d'Auenbrugger. Et voici que, la paix revenue, où les hommes peuvent de nouveau s'attendrir « sur le malheur des tourterelles », en 1818, Semmelweis va naître, qui apportera la

5 Les principales monographies consultées ici sont dans l'ordre chronologique : Hanrez (Marc) : *Céline*, Gallimard, 1961 ; Vandromme (Paul) : *L.-F. Céline*, éd. Universitaires, 1962 ; Roux (Dominique, de) : *La Mort de Céline*, Christian Bourgois, 1966.

géniale intuition des causes de l'infection puerpérale et de sa prophylaxie, mais qui, méconnu, rejeté de tous sauf de Skoda, sombre dans le délire et semble préfigurer en partie le destin de son passionné biographe !

Peut-être déjà, avant-guerre, la curiosité lui était-elle venue du mystère de la vie et de sa beauté, curiosité aiguë qui, dès l'école communale, lui aurait inspiré une vocation médicale précoce, et longtemps retardée. Mais c'est face aux charniers des Flandres, au cours de l'été 1914, que va se cristalliser sa définitive ferveur pour la beauté inépuisable, mais si menacée, de la vie.

Un jeune carabin, Bardamu, a, pour son malheur, emboîté le pas, place Clichy, au régiment qui passait « derrière le colonel et sa musique », parmi les fleurs et les encouragements des civils... Très vite, la fanfare se tait, ainsi que les applaudissements... Bardamu voudrait bien repartir, mais « ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils, on était faits comme des rats ! ». Et le voici, tout hébété, en rase campagne, face à des Allemands qui tiraillent avec application. « Moi, d'abord, la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste avec ses bourbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est pas à y tenir » ... Cela fait une drôle d'impression à Bardamu : « Fermes désertes au loin, des églises vides et ouvertes comme si les paysans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous pour une fête à l'autre bout du canton et qu'ils nous eussent laissé en confiance tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout, quoi. Pour qu'on se trouve bien tranquilles à faire ce qu'on voudrait pendant leur absence. Ça avait l'air gentil de leur part. "Tout de même, s'ils n'étaient pas ailleurs – que je me disais – s'il y avait eu encore du monde par ici, on ne se serait pas conduits de cette ignoble façon. Aussi mal ! On n'aurait pas osé devant eux". Mais il n'y avait plus personne pour nous surveiller ! Plus que nous, comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est parti. »

Et, plus loin. « Le colonel savait peut-être pourquoi ces gens-là tiraient, les Allemands aussi, peut-être qu'ils savaient, mais moi, vraiment, je ne savais pas. » Le colonel, « il n'imaginait pas son trépas. Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis, tout autant, sans doute, dans l'armée d'en face, qui savait combien ? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors, ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment ».

Or, parmi cet « essaim de balles rageuses, pointilleuses comme des guêpes », voici qu'une rafale tue net le colonel, alors qu'il toisait de son opprobre un homme désarmé qui venait de lui annoncer que Barousse, le maréchal des logis, avait été « éclaté par un obus » ; et l'agent de liaison est tué lui aussi. Quant à Bardamu, quand il revient à lui, « tout de suite après ça, j'ai pensé au maréchal des logis Barousse qui venait d'éclater comme l'autre nous l'avait appris. C'était une bonne nouvelle. Tant mieux que je pensais tout de suite ainsi : c'est une bien grande charogne en moins dans le régiment ! Il avait voulu me faire passer en conseil pour une boîte de conserves ! ».

...« J'ai quitté ces lieux sans insister... Ils sont peut-être tous morts à l'heure actuelle ? que je me demandais... Puisqu'ils ne veulent rien comprendre à rien, c'est ça qui serait avantageux et pratique qu'ils soient tous tués très vite... Comme ça on finirait tout de suite. On rentrerait chez soi. »

On juge, par ces brèves citations, affadies parce qu'il nous faut les condenser, le ton de ces cinquante premières pages de Bardamu sur la guerre.

Louis Destouches, volontaire pour une mission de reconnaissance, devait, pour sa part, être blessé à la partie supérieure du bras droit par une balle qui lésa un tronc nerveux et entraîna un déficit partiel définitif de la main droite. Ceci se passait le 25 octobre 1914 en Flandre Occidentale, à Poelcapelle, dans l'arrondissement d'Ypres. Louis Destouches souffrira en outre, désormais, de bruissements continus et obsédants de l'oreille, attribués à une commotion labyrinthique. Pas de projectile intracrânien, pas de trépanation, comme l'avait prétendu une certaine légende, qu'il entretenait lui-même volontiers en parlant de sa « pauvre tête fracassée ». Son exploit guerrier devait être consacré par une citation, puis la médaille militaire, et immortalisé sur la couverture de *l'Illustré National*. Il se soldera en 1915 par une réforme définitive avec pension de 75 %.

Bardamu est désormais prémuni contre les entraînements de la gloire militaire. Avec une gouaille féroce, il juge la farce sinistre de tous ceux qui, à l'arrière, poussent les combattants à reprendre au plus vite leur place au front, et nous ne pouvons qu'évoquer les rodomontades patriotiques de l'illustre neurologue⁶, et tant d'autres pages qui sont déjà dans les anthologies.

« Je n'avais jamais tant compris de choses à la fois », nous dit Céline. Cette vie dont il avait déjà conçu, dès l'enfance, une curiosité instinctive et passionnée, lui est désormais d'autant plus précieuse qu'il la sent plus menacée. Elle est valeur, et valeur suprême à ses yeux. Mais il ne peut l'évoquer sans que la mort aussitôt se profile. « Dans l'histoire des temps, la vie n'est qu'une ivresse, la vérité, c'est la mort ! »

Elle est, cette vie, si admirablement belle, bondissante, élastique, aérienne. Son accomplissement le plus miraculeux ? La danse ! « Dans une jambe de danseuse, le monde, les ondes, tous ses rythmes, ses folies, ses vœux sont inscrits !... Jamais écrits !... Le plus nuancé poème du monde ! Émouvant, Gutman ! Tout ! Le poème inouï, chaud et fragile, comme une jambe de danseuse en mouvant équilibre est en ligne, Gutman, mon ami, aux écoutes du plus grand secret, c'est Dieu ! C'est Dieu lui-même ! Tout simplement ! Voilà le fond de ma pensée. » Et les danseuses, depuis

6 NDE : La guerre de 1914-1918 a révélé au corps médical français une pathologie ignorée, aujourd'hui qualifiée de syndrome psycho-traumatique. Soucieux de faire la chasse aux simulateurs, de nombreux médecins aux armées mettent en œuvre des thérapeutiques dont la violence suscite une intense réprobation dans une partie du corps médical, dans le public et dans certains journaux. Ici, il est probablement fait allusion à Clovis Vincent, pionnier de la neurochirurgie, caricaturé sous le nom de « Vincent de Pôles » : usant de l'électricité, il ne se souciait que peu du soulagement de la misère morale des soldats.

Élisabeth l'Américaine jusqu'à sa deuxième femme Lucette Almanzor, sa compagne depuis 1936, ne cesseront de hanter ses rêves et de peupler son existence.

Vie élastique, souple et ferme, qui culmine dans la beauté jaillissante du corps féminin. Il est instructif de dégager à la manière de Bachelard, comme Michel Beaujour entre autres l'a tenté, dans la prose de Céline, les contrastes chargés de signification, qui opposent à tout moment « cette vigueur concertée, mais déliée en même temps, répartie en faisceaux fuyants et consentants tour à tour... sous la peau veloutée, tendue, détendue, miraculeuse », d'une jeune femme dans ses moindres mouvements, et d'autre part, « les croupissants abandons », les chairs visqueuses et molles, « l'enclos de tripes tièdes et mal pourries », avant-coureurs de décomposition et de mort, qui sont le lot de la plupart des humains ! Et la parole aussi n'est le plus souvent que la grimace d'une « corolle de chair bouffie, la bouche, qui se convulse à siffler, aspire et se démène, pousse toutes espèces de sons visqueux » ; mais elle peut parfois, même chez une vieille femme décrépite, lorsqu'elle renaît brusquement à la vie, s'animer d'une grâce miraculeuse où « la voix cassée... reprenait guillerette... et vous les faisait alors sautiller, phrases et sentences, caracoler et tout, et rebondir vivantes tout drôlement ».

La prémonition de la mort, de la pourriture en toutes choses, voilà la grande hantise qui habite Céline. Hantise qui ne serait pas, à vrai dire, très originale, si elle ne lui avait imprimé sa marque de visionnaire, dans cette langue colorée et juteuse qui lui est propre !

L'exaltation de la beauté féminine, où l'érotisme n'est jamais absent de la vision esthétique, l'exaltation des puissances de la chair et du sang, l'obscénité des propos ont fait taxer Céline de dionysiaque. Malgré la diversité des personnages contradictoires qui se débattent en lui, c'est une opinion toute autre que je garde pour ma part : j'ai rencontré un pessimiste, un poète tragique des bas-fonds de l'homme. Au surplus, parmi la légion de danseuses qui firent son émerveillement, c'est, dès la maturité, une vie d'ascèse qu'il s'impose, dans un raidissement de tout son être, comme s'il voulait opposer la dureté d'un certain métal à l'écoulement universel de ce monde visqueux, et s'assurer en même temps, dans son immense orgueil, qu'il était d'une autre trempe que les autres.

Sans vouloir anticiper sur un problème qui nous occupera tout à l'heure, relevons ici que son aveugle fureur antisémite lui a représenté les Juifs comme « ondoyants, ... visqueux, secrets, toujours prêts à faisander, forcer vers une pourriture plus grande, plus spongieuse encore, plus intime », tant fut impérieux pour lui, au fond de son âme obscure, le besoin de faire concorder malfaisance et viscosité, vie et fermeté élastique, dans un manichéisme dont il ignorait lui-même les ressorts profonds.

L'enfance humiliée : révolte et culpabilité

La vérité d'un homme, a-t-on dit, c'est d'abord ce qu'il cache. On pourrait ajouter que, plus généralement encore, c'est ce qui lui demeure à lui-même caché.

Céline s'est cru un homme libre : de cette liberté, il était furieusement jaloux, avec le souci constant de préserver une indépendance farouche.

Il était, en réalité, prisonnier de forces obscures, héritées de son enfance, forces conflictuelles dont il ne s'est jamais délivré, qu'il n'a jamais vraiment assumées, et qui font de lui, par bien des côtés, un adolescent prolongé : une énorme agressivité, accumulée au long d'une enfance humiliée, et en même temps, une culpabilité plus cachée, dont il avait parfois conscience, mais dont il se défendait comme d'une tare vile et invouable ; car s'il lui arrivait de reconnaître ses erreurs : « Je crèverai dans la honte, l'ignominie et la pauvreté, et tout ça par connerie », il ne reconnaissait jamais sa culpabilité, comme le souligne Rabi.

Or, ce sentiment de culpabilité nous paraît être une des clefs de Céline et de ses apparents retournements, qui laissèrent parfois ses amis et ses contemporains.

À sa manière, le comportement de Céline illustre avec éclat la vérité d'une proposition classique en psychiatrie, et qui ne s'applique pas uniquement à la psychose maniaco-dépressive.

A. Hesnard – qu'il nous soit permis d'évoquer ici avec tristesse et respect la mémoire de ce grand psychiatre, disparu il y a quelques mois, qui, si souvent, donna à ces Congrès le meilleur de lui-même – formulait cette proposition en ces termes : bien des sujets poursuivent, écrivait-il, au cours de leur existence, « la tentative grimaçante et ratée de trouver sous la terrible et amoindrissante contrainte (de l'angoisse de faute) un équilibre précaire et sans cesse menacé, au moyen de la création d'un pauvre univers personnel, anéthique ou suréthique selon les cas ». L'univers de Céline fut successivement, mais de façon toujours incomplète et jamais satisfaisante, un « univers anéthique » dans la mesure où il alla jusqu'au bout de la rébellion libertaire et de l'anarchie ; puis « suréthique » dans la mesure où il s'enferma ensuite dans une morale étroite et dépassée, « la morale de papa ».

Il aura fallu l'apocalypse vécue dans sa chair – de la guerre de 1914, pour que Louis Destouches accomplisse vraiment la révolte amorcée dans son adolescence, pour qu'il rejette, pendant une vingtaine d'années le carcan intolérable de son « surmoi » infantile, et qu'il puisse se livrer enfin sans remords à « ses néfastes instincts, à ses dispositions bagnardes » ; et encore cela n'alla-t-il point sans quelques retours éphémères d'enfant prodigue. Puis, sitôt que l'autobiographie rageuse de ses deux premiers romans lui permet, dans une authentique abréaction, de se délivrer de sa révolte, le voici, à partir de 1937, dans la phase « suréthique ». Ferdinand peut reprendre à son compte la morale de papa Auguste et, sans sourciller, foncer dans les mêmes fureurs antisémites dont il avait pourtant, dans les vitupérations paternelles, stigmatisé « l'infâme » sottise.

Tout ceci ne va pas, dans la nuit de son voyage, sans une vie intérieure tourmentée. Alors que « normalement » il est « gai et mutin, allègre, vermot, espiègle », ce « hérisson d'angoisse » vit en permanence le drame d'une conscience malheureuse et divisée : « Les seuls jours supportables au cours de bien des années, ce furent, nous dit-il, quelques jours d'une grippe lourdement fiévreuse ». Et il confie à l'une

de ses correspondantes en 1937, qu'il a « subi bien trop d'imbéciles et ravageuses contraintes... jouet peureux d'idiots respects, tous avachissants et creux » ; il n'a qu'une ambition : c'est de « crever bien libéré », après « avoir recraché tout semblant ».

Ces « idiots respects », ces « ravageuses contraintes », il les tenait d'une enfance dont *Mort à crédit* nous a conté – avec les déformations inhérentes à toute l'autobiographie de Céline – la triste aventure⁷, sous la férule d'un père redoutable et ridicule dans ses bouillonnements de colère, ses « fureurs de nouille ». Il nous apparaît, ce père, à l'abstinence près, comme une sorte de capitaine Haddock, jurant et sacrant à tout propos, « furieux pour des riens. Il roulait des yeux féroces quand la colère lui montait. Il se souvenait que des contrariétés. Il en avait eu des centaines ».

À la fois rebelle et retors, incapable de s'expliquer en face de ce gros homme tumultueux qui n'a pas d'autre règle pour l'éducation que d'étouffer dans l'œuf les tendances perverses de son fils et de mater ses mauvais instincts, Ferdinand vit dans la crainte, mais aussi la provocation et la récidive plus ou moins délibérée. Il aurait pu écrire la lettre de Kafka à son père : « J'étais un enfant anxieux et obstiné comme tous les enfants... Je ne puis croire qu'un mot aimable, une façon silencieuse de vous prendre par la main, qu'un bon regard n'eussent obtenu de moi tout ce que l'on eût désiré... Toi, tu ne peux guère traiter un enfant que conformément à ta propre nature, avec force, avec éclats, avec colère, et dans mon cas, cela te paraissait d'autant mieux indiqué que tu voulais former un garçon robuste et courageux ». M. Destouches, lui, cherchait davantage à former un garçon « honnête » d'une honnêteté rigoureuse, irréprochable, alors que Ferdinand lui apparaissait comme une gouape incorrigible, bonne tout au plus pour la maison de correction et plus tard pour le bagne...

Dans la réalité, M. Destouches, licencié ès lettres, fils de professeur, mais qui n'avait pas pu lui-même entrer dans l'enseignement, était employé subalterne à la Compagnie d'Assurances « Le Phénix », en butte aux brimades de ses chefs, aux mesquineries de ses collègues. Cet homme pointilleux, scrupuleux, quelque peu persécuté, avait été déçu par la vie. Il gardait la nostalgie de l'océan : « une fois sorti de son bureau, il mettait plus que des casquettes, des maritimes... Ç'avait toujours été son rêve d'être capitaine au long cours. Ça le rendait bien aigre comme rêve !... ». Petit bourgeois 1900, à la « vie picoreuse et désespérément économe », il avait épousé les préjugés de sa classe et de son milieu. Tous les malheurs de son époque, « il remettait ça aux francs-maçons. Contre Dreyfus ! Et tous les autres criminels qui s'acharnaient sur notre destin !... ». C'était toujours la faute « des Juifs, des intrigants, des arrivistes ». Il fallait bien le laisser, ce « père, l'énergumène, beugler ses sottises », mais « il me faisait un effet infâme », nous dit Ferdinand.

Cependant, il ne pouvait pas le haïr totalement. Car il y avait quelques instants rares et fugaces d'intimité, où ce père terrible était capable de prendre par la main : « oui, mon petit, oui, mon petit... Il avait du cœur. Moi aussi, j'avais du cœur. La vie,

7 Divers témoignages ont souligné que Louis-Ferdinand parut bouleversé quand il perdit son père, en 1933, puis sa mère, alors qu'il était en exil, en 1946.

c'est pas une question de cœur !... ». Dans un cauchemar de fièvre, l'image de son père lui apparaît encore sous un jour amical : « Il aimait aussi les bateaux. C'était un artiste au fond. Il n'a pas eu de chance. Il dessinait de temps en temps des bateaux sur mon ardoise. » Malgré ces contradictions, la haine l'emporte néanmoins, mais c'est une haine muette, inhibée, qui atteindra son paroxysme plus tard.

Ferdinand avait-il *quelque recours auprès de sa mère* ? Ce fut un recours bien précaire et toujours en suspens, car la pauvre femme terrorisée par son mari, craignait, par son indulgence, de favoriser les mauvais penchants de son chenapan de fils. D'ailleurs, elle admirait au fond d'elle son mari, faisait front avec lui, et partageait, quand elle n'en était pas victime, ses colères et ses vitupérations. Et puis, elle manquait de prestige. Elle était physiquement disgraciée : une mauvaise jambe atrophiée, qui « clopinait à la traîne » ; et ces « jambes à maman... la petite et la grosse » qui faisaient résonner un pas inégal sur le plancher, agacèrent longtemps l'enfant. Qui sait si ce souvenir n'a pas, par antinomie, inspiré, du moins en partie, le culte des jambes parfaites de danseuses ? « La véritable aristocratie humaine, on a beau dire, ce sont les jambes qui la donnent ». Mme Destouches, aux yeux de son garçon, manquait d'aristocratie ; elle était ridicule, elle le « faisait suer ».

Et si son instinct maternel s'interposait parfois entre le fils et les déchainements du père, Ferdinand ne lui en garde aucune gratitude. Si d'aventure, elle manifeste sa tendresse, sur le quai de la gare, au moment d'une séparation, il se demande, devant ces effusions « au fond de quelles choses dégueulasses elle allait chercher tout cela », et même remonté dans le wagon, il craint toujours qu'elle le « repousse ».

Mais, ici encore, il admirait néanmoins en secret, l'obstination artisanale de cette mère infatigable, rivée à sa tâche de dentellière : il se réclamera lui-même un jour de cette probité artisanale, car, plus tard, beaucoup plus tard, il estimera avoir hérité le caractère de sa mère.

Pour l'instant l'atmosphère est à la haine. Quand il s'interroge sur ses sentiments filiaux, il ne balance guère : « des deux, je préfère personne. Pour les gueulements et la connerie, je les trouve pareils. Elle cogne moins fort mais plus souvent. Lequel que j'aimerais mieux qu'on tue ? Je crois que c'est encore mon papa ».

Si l'on excepte la grand-mère, aussi admirable que celle de Gorki, et surtout l'oncle Édouard, providence des jours difficiles, par-delà le cercle familial étroit, le *monde des adultes* qui entoure Ferdinand est un monde atroce d'exploiteurs méchants et menteurs.

Car, au sortir de la « communale », il fait, au service de patrons successifs, le petit saute-ruisseau : c'est une adolescence humiliée et toujours soumise aux caprices, aux rebuffades des patrons, à toute l'hypocrisie, l'ignominie des adultes. Souffre-douleur, il est souvent bouc-émissaire pour toutes les catastrophes qui viennent de leur atroce veulerie. Et les parents, atterrés ou furieux, accueillent, sans examen, toutes les accusations, toutes les calomnies : « J'aurais eu beau dire, beau faire, ils n'auraient pas cru mes vieux si j'avais râlé... Seulement engueulé davantage ». Il se tait donc. Sa seule défense, c'est l'opposition têtue, le mutisme obstiné. Il l'expérimente plei-

nement pendant des mois en Angleterre : « J'ai pas dit yes... J'ai pas dit no... J'ai pas dit rien !... C'était héroïque. Je causais à personne. Je m'en trouvais joliment bien. » Parfois, au souvenir de l'oncle Édouard, « si bon fiole », il est tenté de céder, « mais au moment où je cédaï, je sentais le fiel me reprendre toute la gueule, toute la vacherie me remontait ! »

Toutes les rancœurs accumulées, il les dégorgera trente ans plus tard, en frénetiques bouillonnements, et ce sera sa manière de régler leur compte aux riches, aux bourgeois, aux exploiters. Il s'est voulu prolétaire et non fils de petits bourgeois ; son parti-pris de classe nie radicalement la possibilité d'un patron honnête ou humain : « Il fallait bien qu'il me possède ! Il aurait pas été patron ! ». On conçoit qu'il ait d'abord été salué – et presque annexé – comme un apôtre de la révolution prolétarienne. Il ne se laissa cependant jamais enrôler, et des communistes, tels que Paul Nizan, lui reprochèrent de refuser toute action positive. Il n'était en vérité que rebelle individualiste et anarchiste. Il s'estimait trop réaliste pour ne pas rejeter l'utopie des révolutionnaires, qu'il appellera bientôt des « tartuffes prolétariens », et auxquels il dira plus tard qu'à tout prendre, elles avaient une supériorité « les grandes religions chrétiennes, c'est qu'elles doraient pas la pilule ». Sa vision foncièrement pessimiste de l'humanité, renforcée encore par son expérience sordide de médecin, familier des arrières-cours sinistres, ne lui permettait aucune illusion sur l'homme qui resterait toujours « un énorme et avide asticot ». Il estimait qu'elle était dans le vrai, la Vitruve : « Elle ne croyait pas aux sentiments. Elle jugeait bas. Elle jugeait juste. »

Par un de ces paradoxes qui lui sont habituels, il avait à l'égard de l'argent, cette tare des riches, une attitude pour le moins ambiguë. Dans sa carrière intermittente et tronquée en médecine de clientèle, carrière qui se solda toujours par un échec, il souhaite de pouvoir soigner les malades gratuitement. Mais ailleurs il traite ses éditeurs avec une hargne qui ne désarme pas, une revendication agressive jamais satisfaite, il se plaint qu'on le dépouille, qu'on le vole ! Il reconnaît lui-même qu'il garde depuis l'enfance « l'angoisse de la croûte », qui était un trait caractéristique de ses parents. Et dans ses querelles incessantes, ses procès avec ses éditeurs, on peut sans doute accélérer un prolongement toujours vivace de la haine du patron considéré toujours comme l'exploiteur ? Tant ce pauvre Ferdinand gardait dans son cœur sans pouvoir jamais les liquider, les blessures du passé ! Ses quelques millions d'auteur à gros tirages, il pensait les avoir placés en lieu sûr à Copenhague, dans une banque, en prévision de la guerre qu'il pressentait : ceci nous a valu l'extraordinaire odyssée de 1945 à travers l'épouvante de l'Allemagne en flammes, pour essayer en vain de récupérer son trésor !

Homme de passion et de contradiction, Céline était bien pétri de « ravageuses contraintes ». Un épisode de *Mort à crédit* relevé par une de ses commentatrices américaines, nous semble significatif. Ferdinand adore les histoires merveilleuses. Il en sait de très belles. À son compagnon de travail et de misère, le petit André, sous les combles du magasin qui les emploie, il raconte, un jour, la légende du roi Krogold. Pendant qu'il s'abandonne à son univers féérique, le patron surgit. Et c'est l'interprétation calomnieuse, le renvoi, puis la fureur du père... Un peu plus tard, en An-

gleterre, la douce Nora, pour l'amadouer, veut feuilleter avec lui un livre de contes merveilleux. Il a aussitôt une véritable crise de nerfs : « Je me suis cramponné au gazon... J'en voulais plus, moi, des histoires... J'étais vacciné ! » On le voit, faute et châtement laissent chez Ferdinand des traces brûlantes.

Il n'est pas surprenant que dans cette adolescence brimée sous le poids de la menace, la révolte reste intérieure : pas d'éclat, pas de fugue, malgré un goût certain de la « vadrouille » ; il est vrai que l'oncle Édouard, providentiellement, ménage à Ferdinand, dans les moments les plus critiques, des évasions bien opportunes.

Un jour, néanmoins, brusquement, le drame éclate ! Le père s'acharne plus encore que d'habitude : soudain, Ferdinand riposte, il ne se contient plus, il « lui trifouille le gras du cou », il croit l'avoir étranglé... Les voisins accourent, enferment le garçon. Un moment après, alors qu'il est en plein désarroi nerveux, il entend la voix de son père : papa n'était pas mort. L'oncle Édouard vient le quérir... Ferdinand restera épuisé par ce drame, comme s'il relevait d'une longue maladie, mais chez l'oncle Édouard, il ne se sent plus traqué du tout !

Cette révolte explosive reste unique. La *mauvaise conscience, elle, est permanente* ! L'angoisse de culpabilité tenaille pendant toute son adolescence le jeune Ferdinand, que tous, d'ailleurs, sauf l'oncle Édouard, condamnaient. « Comme ma mère, nous dit-il, je n'arrivais jamais à me sentir entièrement innocent des malheurs qui arrivaient ». Et plus loin : « J'avais un passé poisseux et il me remontait comme des renvois du destin ».

Il sentait bien que s'il avait pu confesser sa culpabilité, il en serait un peu délivré. Hélas ! toute confession, tout aveu, tout repentir lui sont radicalement interdits par un orgueil insurmontable. Elle aurait pourtant aimé, sa mère, qu'il eût « pris l'air de (se) repentir... Mais j'étais pas bon du tout. J'aurais eu bel et beau faire, ça ne serait pas sorti du trognon. J'aurais jamais pu... Sûr que j'avais du chagrin... Sûr que je la trouvais bien malheureuse ! C'était, au fait, bien véritable ! Mais j'avais pas du chagrin pour aller le baver devant personne, et surtout pas devant elle ».

C'est avec l'oncle Édouard qui l'a recueilli une fois de plus, après une nouvelle frasque et un nouvel échec, que des aveux entrecoupés viennent aux lèvres : « Je sais pas rien faire mon oncle... Je suis pas sérieux... je suis pas raisonnable... C'est moi, mon oncle, qui est méchant... Tu sais pas... T'es bien bon, toi, avec moi... Je mérite pas, mon oncle... Je mérite pas ! »

Il ne veut plus rester à charge. Et dans une volonté obscure de soumission au désir de son père, et comme dans une volonté de rachat, il décide, malgré les objurgations de l'oncle, de s'engager. Louis Destouches, effectivement, s'engage en septembre 1912, à 18 ans, dans le 12^e régiment de Cuirassiers à Rambouillet.

L'enfance est décidément close. La guerre va venir. L'ignominie des hommes et du destin sera portée à son comble. Elle va légitimer cette fois la révolte totale. Mais la révolte ici s'appelle « lâcheté »... Si elle est facile pour Robinson, le double asocial, elle est plus malaisée pour Bardamu : ce n'est qu'après un débat intérieur qu'il prend

« la décision d'être lâche définitivement » ; il en éprouve enfin un grand apaisement.

Ainsi s'ouvre, pour Bardamu, le temps de la rébellion et de la liberté. Désormais, c'en est bien fini des « idiots respects ». Et ce sont, en 1915, les bas-fonds de Londres, où on l'accusera plus tard de s'être fait souteneur. C'est la fugue si longtemps réprimée, à laquelle il peut désormais se livrer dans le roman comme dans la vie... Même quand Bardamu rencontre à Détroit, pour la première fois, une tendresse sincère, celle de Molly, il ne résiste pas à l'envie de partir : « Je l'aimais bien sûrement, mais j'aimais mieux encore mon vice, cette envie de m'enfuir de partout à la recherche de je ne sais quoi, par sot orgueil sans doute, par conviction d'une espèce de supériorité. » Supériorité qui lui vient probablement de se sentir désormais au-dessus des lois !

Et dans la vie, Louis Destouches, après bien des pérégrinations et des aventures, essaie de s'assagir : étudiant en médecine après la guerre, il épouse, en 1919, Edith Follet, fille du directeur de l'École de Médecine de Rennes, il a une fille, il termine ses études, s'installe... et trois mois plus tard, s'enfuit pour une vie aventureuse qui le mène de Genève à Liverpool, puis au Cameroun, puis aux États-Unis, pour aboutir enfin à Clichy. C'est là qu'il commence, au cours des nuits d'insomnie, à griffonner fébrilement ces pages qui deviendront, au bout de quatre ans, *Le Voyage au bout de la Nuit*. Il pense que c'est pour payer son terme, car la clientèle ne rapporte guère. Il ne savait pas qu'il obéissait à des forces plus obscures et qu'elles le conduisaient à une tentative de libération, à un accomplissement explosif qui pourrait le guérir de ses tensions intérieures.

Nous n'essaierons pas d'analyser, après tant d'autres, le mécanisme de la libération par l'œuvre d'art, en particulier « la valeur libératrice de l'état second » (J. Delay), la « quête du délire » (M. Beaujour). Qu'il nous suffise de citer un passage où Céline nous montre, dans la verdeur de son style, qu'il en a, pour sa part, ressenti l'apaisement et le bienfait : « Elle a couru derrière moi, la folie, tant et plus, pendant vingt-deux ans. C'est coquet. Elle a essayé 1 500 bruits, un vacarme immense, mais j'ai déliré plus vite qu'elle, je l'ai baisée, je l'ai possédée au finish. Voilà, je déconne, je la charme, je la force à m'oublier ! ».

L'antisémitisme

Cet exutoire, Céline ne l'a-t-il pas cherché finalement dans la fureur antisémite ? Après *Voyage au Bout de la Nuit*, après *Mort à Crédit*, il a épuisé sa révolte contre tous les oppresseurs qui l'ont brimé dans sa vie, mais il a toujours besoin de sa fureur et d'une cible pour cette fureur ! Une disposition héréditaire lui permettait de se mettre en transe : il pouvait se « donner la comédie de la colère... je tenais ça de mon père ! ». Il avait aussi une autre particularité psychologique qu'il tenait de son père, c'est de toujours présumer la malveillance chez l'autre : « Moi, mon plaisir dans l'existence, le seul à vraiment parler, c'est d'être plus rapide que les singes. Je renifle le coup vache d'avance, je me gaffe à très longue distance ». Car, ajoute-t-il, « tant qu'ils cherchent encore l'endroit par où c'est le plus facile de vous faire du mal,

on a un peu de tranquillité ! ». Et ce n'est pas seulement au cours de sa mémorable croisière sur l'Amiral Bragueton que Bardamu, son double, se sent épié et menacé par ses compagnons de voyage, c'est tout au long de l'existence que Céline sera un inquiet à l'affût... jusqu'au jour où ses diatribes auront accumulé sur sa personne des persécutions réelles, qui se voudront vengeresses !

Sa ressemblance avec son père, il peut encore la compléter maintenant dans les mythes qu'il lui emprunte, après s'en être inconsciemment nourri pendant son enfance, dans les cibles qu'il choisit pour ses sarcasmes et ses colères : fierté de l'homme du Nord, qui méprise les méridionaux, les « narbonnoïdes » ; exaltation de la petite bourgeoisie et de ses vertus incomparables : « Ténacité, ressort, tête de cochon dans le malheur, fierté du devoir accompli, sens hargneux du sacrifice » ; et, plus loin, ce brevet : « c'est la petite bourgeoisie en France, qui est la classe sérieuse, pas mystique, mais consciencieuse ! ».

C'est dans le même mouvement, croyons-nous, qu'il retrouve, dans son tréfonds, l'antisémitisme sommaire de son père. Car jusqu'à la parution de *Mort à Crédit*, malgré quelques allusions ironiques, dans *L'Église*, au pouvoir des Juifs dans les coulisses de la Société des Nations, il n'y a pas trace d'antisémitisme chez Céline. Ce n'est qu'en 1937 qu'il se déchaîne brusquement dans *Bagatelles pour un Massacre*.

Bien des fois, on a tenté de scruter les causes immédiates de cette explosion, qui semblait contredire tout le passé de l'écrivain. Certes, divers incidents, à l'époque, ont pu précipiter ce furieux retournement. On en a surtout invoqué deux. Après un voyage en U.R.S.S., pour dépenser sur place les droits d'auteur que lui avait rapportés là-bas la traduction du *Voyage* en russe par Aragon et Elsa Triolet, Céline exprime à son retour, dans *Mea Culpa*, son désappointement, qui est un éreintement du régime communiste. Du coup, la municipalité de Clichy le chasse de son poste au dispensaire pour le remplacer par un médecin juif lithuanien : on devine la rancœur du Dr Destouches, qui se retourna contre le confrère usurpateur !⁸

Autre incident, qui sert de prologue à *Bagatelles* : Céline s'est vu refuser par les musiciens juifs, qui détiennent tous les talents et tous les pouvoirs, les arguments de ballet qu'il avait écrits pour l'Exposition de 1937 et qu'il destinait à ses chères danseuses : « On va voir, écrit-il alors, ce que c'est qu'un poème rentré... Ah ! tu vas voir l'antisémitisme !... Ah ! tu vas voir si l'on me tâte pour de rien ! » Mi-sérieux, mi-gouailleux, Louis-Ferdinand s'excite à l'hallali !

8 NDE : Il sera condamné, le 21 juin 1939, avec son éditeur, Robert Denoël, pour injures et diffamation publiques à l'encontre du docteur Pierre Rouquès, pour l'avoir qualifié lors de la création du dispensaire du Syndicat de métaux de la région parisienne, de « Juif » dans *L'École des cadavres* (1938, Denoël) (y étaient également ciblés comme tels les docteurs Kalmanovitch, Oppman, Lecain, Bli). Militant communiste, antifasciste, défendant les valeurs de solidarité et de qualité des soins, d'engagement en faveur de l'émancipation des femmes, le docteur Rouquès avait mis sur pied dans les années trente une douzaine de dispensaires dans des municipalités de la « banlieue rouge » afin de résister à la logique de marchandisation de la santé.

Mais ce ne sont là qu'arguments mineurs et occasionnels. Il faut chercher plus avant. La chronologie même des faits ne suggère-t-elle pas, chez notre héros, enfin libéré de sa révolte adolescente, la résurgence de polarisations infantiles enfouies, mais non liquidées, et qui trouvent désormais le champ libre ?

D'ailleurs, si la langue de Céline reste toujours drue et abonde encore en trouvailles, le pamphlet antisémite de 1937 frappe par la pauvreté des racontars, l'infantilisme des accusations, comme si la nouvelle manière n'allait pas sans une certaine régression. Emmanuel Mounier pouvait à bon droit dénoncer les sources misérables où ce médecin, pourtant féru de science, allait puiser sa prétendue documentation sur les Juifs ! « Beuglements de sottises », qui, sauf leur richesse verbale et leur outrance proprement céliniennes, n'ont rien à envier aux beuglements que Ferdinand trouvait si ridicules chez son père vers 1905 !

Une passion supplémentaire les anime cependant. Céline sent l'imminence de la guerre ; il en a le cauchemar, une angoisse qui n'a pas cessé de l'oppresser depuis 1914. Mais cette passion, si elle fait passer parfois un souffle généreux, n'inspire néanmoins, elle aussi, qu'un pacifisme naïf et borné, assez infantile ! Il accuse les Juifs d'être fauteurs de guerre ; en réalité, « c'est un fantôme que Céline poursuit » (F. Vandromme), car, dans son délire verbal, qui donc est Juif et qui n'est pas Juif ? Puisque le Vatican est un ghetto et que le nez des Bourbon trahit, chez les rois de France, des ascendances suspectes ! Dans sa lancée, il demande, en 1938, l'alliance immédiate avec Hitler !

Accordons-lui qu'il était obnubilé par l'horreur de la catastrophe qu'il pressentait toute proche, et ne nions pas, même dans ses pamphlets, la trace d'une générosité à contresens. « Ma fureur n'est que l'effervescence de ma pitié », disait superbement Léon Bloy, dont le Professeur Léon Michaux analysait l'an dernier, avec talent, la personnalité assez proche de celle de notre héros. Et de même que Léon Bloy reconnaît que sa colère se gonfle parfois « d'un peu de littérature », Céline n'est pas tout à fait dupe de ses emportements. Goguenard, il s'amuse parfois à s'apostropher lui-même : « Tu vas le faire drôlement étendre (Ferdinand), et puis t'iras même pas au ciel, parce que j'aime mieux te prévenir tout de suite, le Bon Dieu est Juif. »

Il ne savait pas, en 1937, que ses imprécations où il se prenait à son propre jeu, étaient le prélude d'une tragédie, à laquelle – on l'a plus tard reconnu – il refusa toute complicité active.

Lumières et ombres

Ai-je réussi à faire revivre quelques traits de cette physionomie si proche encore de nous ? J'ai l'impression de l'avoir appauvrie en la schématisant à l'excès, dans un souci que je n'ai pas pu éviter, malgré mes prémisses, de cohérence et de démonstration.

Il faudrait bien des nuances plus délicates pour recomposer une image vraie. Et d'abord, il convient de refuser la légende qui fait de Céline un homme méchant et bas,

légende qu'il a lui-même entretenue, en noircissant à plaisir le portrait qu'il livrait de sa personne aux journalistes venus l'interroger. Ceci par une pudeur farouche qui lui interdisait d'avouer le moindre sentiment généreux.

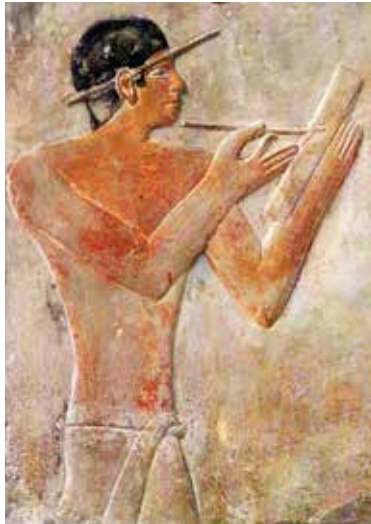
Il était bien de la famille du petit sergent de la coloniale, Alcide, qui, dans le *Voyage*, se consume au fond de l'Afrique noire pour pouvoir élever la petite nièce restée orpheline en France, et qui rougit de devoir l'avouer ! Quand le Dr Bardamu soigne Bébert, le petit garçon de la Butte, qui va mourir, il est angoissé pendant des jours et des nuits, mais il ne supporte pas qu'on y puisse déceler un mouvement de charité humaine, et, tout de suite, c'est une hargneuse mise au point pour qu'on ne s'y trompe pas : « Tant qu'il faut aimer quelque chose, on risque moins avec les enfants qu'avec les hommes, on a au moins l'excuse d'espérer qu'ils seront moins carnes que nous plus tard ! »

Les amis aussi « se heurtaient à cette âme farouche. Le regard seul trahissait parfois l'immense générosité. Il y avait aussi son sourire » (A. Brissaud). Il abhorrait l'étalage des sentiments. Il avait une trop haute conception de l'amour. Il pensait que d'en parler sonnait toujours faux (M. Hanrez).

Et, par-là, ne rejoint-il pas la cohorte de tous les grands artistes, dont le lot serait, pour chacun, d'après Laurence Durrell, d'être « un homme torturé, au-delà de ce qu'il est humainement possible de supporter, par le manque de tendresse dans le monde ? »

J'ai cru reconnaître que si Louis-Ferdinand Céline a été, plus que d'autres encore, tourmenté et déchiré, c'est parce qu'il n'avait pas pu dépasser, dans son existence, la terrible dialectique, où il s'est débattu, de la révolte et de l'identification. Mais eût-il réalisé son œuvre s'il l'avait dépassée ? Faut-il croire, avec Carlos Fuentes, que la psychanalyse aurait tué l'imaginaire ? A-t-il été un grand artiste parce que les rêves et les hantises lui sont restés inexplicables et qu'il lui a fallu l'écriture pour essayer de se délivrer ? Je pense pour ma part, qu'au-delà des psychanalyses, il restera toujours assez d'inexplicable dans le cœur de l'homme pour susciter de grands artistes.

Céline, lui, se méfiait des explications, il se méfiait des déductions rationnelles, des « idées ». Pessimiste, il ne croyait pas que l'homme pût atteindre la vérité, même une vérité infirme et chancelante, pour l'aider à ordonner sa vie. Il ne croyait qu'à la Vie, à la Beauté de la Vie. Heureux ceux qui croient qu'à certaines hauteurs, la Vérité et la Vie ne font qu'un !



L'écriture, pour les Égyptiens de l'Antiquité, avait une origine divine et n'a subi que très peu de modification graphique pendant presque cinquante siècles. Les Grecs qualifièrent les symboles de gravures sacrées – hiéroglyphikos. Cette écriture, une des premières de l'Humanité, utilisée à la suite d'une longue édification vers 3600 ans av. J.-C. a disparu avec l'ère chrétienne sans que soit conservée sa signification pendant presque deux mille ans. Il a fallu attendre l'interprétation qu'en fera Champollion pour en retrouver le sens.



Détail d'un vase grec « à figure rouge »

École de Douris (480 av. J.-C.)

Berlin, Staatliches Museum.

[Poésies]

Belles Lettres

PROÈME

Lettre à Milena

(extrait)

Prague, début avril 1922

Franz Kafka

En 1919, dans un café de Prague, Milena Jesenská (1896-1944) rencontre F. Kafka (1883-1923). Les *Lettres à Milena* (éd. Gallimard, coll. *L'Imaginaire*, p.266-267- traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte) permettent de suivre leur relation épistolaire aussi courte que passionnée. « *Écrire des lettres : un commerce avec les fantômes* » ?

Voilà déjà bien longtemps, Madame Milena, que je ne vous ai plus écrit et aujourd'hui encore, je ne le fais que par la suite d'un hasard. Je n'aurais pas au fond à excuser mon silence, vous savez comme je hais les lettres. Tout le malheur de ma vie – je ne le dis pas pour me plaindre mais pour en tirer une leçon d'intérêt général – vient, si l'on veut, des lettres ou de la possibilité d'en écrire. Je n'ai pour ainsi dire jamais été trompé par les gens, par des lettres toujours ; et cette fois ce n'est pas par celles des autres mais par les miennes. Il y a là en ce qui me concerne un désagrément personnel sur lequel je ne veux pas m'étendre, mais c'est aussi un malheur général. La grande facilité d'écrire des lettres doit avoir introduit dans le monde – du point de vue purement théorique – un terrible désordre des âmes : c'est un commerce avec des fantômes, non seulement avec celui du destinataire, mais encore avec le sien propre ; le fantôme grandit sous la main qui écrit, dans la lettre qu'elle rédige, à plus forte raison dans une suite de lettres où l'une corrobore l'autre et peut l'appeler à témoin. Comment a pu naître l'idée que des lettres donneraient aux hommes le moyen de communiquer ? On peut penser à un être lointain, on peut saisir un être proche : le reste passe la forme humaine. Écrire des lettres, c'est se mettre nu devant les fantômes ; ils attendent ce moment avidement. Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, les fantômes les boivent en route. C'est grâce à cette copieuse nourriture qu'ils se multiplient si fabuleusement. L'humanité le sent et lutte contre le péril ; elle a cherché à éliminer le plus qu'elle pouvait le fantomatique entre les hommes, elle a cherché à obtenir entre eux des relations naturelles, à restaurer la paix des âmes en inventant le chemin de fer, l'auto, l'aéroplane ; mais cela ne sert plus de rien (ces inventions ont été faites une fois la chute déclenchée) ; l'adversaire est tellement plus calme, tellement plus fort ; après la poste, il a inventé le télégraphe, le téléphone, la télégraphie sans fil. Les esprits ne mourront pas de faim, mais nous, nous périrons. [...] »

1. **Ovide, Héroïde III, *Lettre de Briséis à Achille*** 43 av.J.-C-17
2. **Julien l'Empereur, *Lettre à Alypius*** 331-363
3. **Lettres d'Héloïse à Abélard, *Lettre II (extrait)*** 1132-1133
4. **Lettres de la religieuse portugaise, *Lettre I (extrait)*** XVIII^e siècle
5. **Isabelle de Bourbon Parme, *Lettre à l'archiduchesse Marie-Christine*** 1741-1763
6. **Hölderlin, *Lettre d'Hypérion à Bellarmin*** 1770-1843
7. **Voltaire, d'Alembert, Condorcet, *Correspondance secrète*** 1694-1778 & 1717-1783 & 1743-1794
8. **John Keats, *Lettre à John Hamilton Reynolds*** 1795-1821
9. **Alexandre Pouchkine, *La lettre de Tatiana (extrait d'Eugène Onéguine)*** 1799-1837
10. **George Sand / Gustave Flaubert, *Deux lettres de décembre 1874*** (1804-1876 & 1821-1880)
11. **Emily Dickinson, *Lettres à Thomas Wentworth Higginson*** 1830-1886
12. **Selma Lagerlöf, *Lettre à Sophie Elkan -22 février 1894*** 1858-1940
13. **Rosa Luxembourg, *Les lettres de prison, 1915-1918 (extrait)*** 1871-1919
14. **Rainer Maria Rilke, *Lettre à Lou Andreas-Salomé*** 1875-1926
15. **Guillaume Apollinaire, *Lettre à Lou*** 1880-1918
16. **Virginia Woolf / Vita Sackville-West, *De Téhéran à Tavistock Square (extraits)*** 1882-1941 /1892-1962
17. **Karen Blixen, *Lettres d'Afrique, 1914-1931 (extrait)*** 1885-1962
18. **René Crevel, *Correspondance de René Crevel à Gertrude Stein*** 1900-1935
19. **Romain Gary, *Lettre à l'éléphant*** 1914-1980
20. **Boris Vian, *Le déserteur*** 1920-1959
21. **Simone Signoret, *Le télégramme*** 1921-1985
22. **Lucien Legros, *Lettre d'un fusillé*** 1924-1943
23. **Pier Paolo Pasolini, à Gennariello in *Lettres Luthériennes*** 1922-1975
24. **Anne Sylvestre, *Lettre ouverte à Elise*** 1934-2020



Papyrus dit Cadet

(Paris, BNF, Manuscrits Orientaux)

Fragment du *Livre des morts* ou *Livre pour sortir au jour* dont l'auteur serait le dieu Thot (Hermès). Avant de franchir le seuil, entre la mémoire et l'oubli, le défunt est visité par l'esprit incarné ici par une abeille portant la croix des deux terres d'Égypte... sur la barque sacrée du Soleil Rê, il atteindra peut-être le royaume d'Osiris...



Lettre de Briséis à Achille (*Héroïde III*)

Ovide

Les œuvres principales de Publius Ovidius Naso dit Ovide (43 av. J.-C. -17) sont *Les Métamorphoses* (extrait en p. 15 de ce numéro de Phaéton), *L'art d'aimer*, *Les Fastes*, *Les Tristes*, *Les Pontiques* et enfin *Les Héroïdes* qui forment un ensemble de lettres fictives écrites par des femmes ou des divinités à leur amant ou mari absent. Toutes les *Epistulae* sont des tragédies dont l'action se déroule dans l'imagination du lecteur grâce au décor théâtral du poète (Phaéton a publié, en 2018, la *Lettre de Sappho à Phaon – Héroïdes XV*). Pour la version en latin des *Héroïdes* : cf. éd. Les Belles Lettres, Coll. Budé, 2005. Dans cette *Lettre III*, Briséis a été contrainte par Agamemnon de quitter Achille qui l'avait enlevée pendant la guerre de Troie. Briséis supplie Achille de venir la chercher...

Ovide fut, sur décision de l'empereur, condamné à quitter Rome sans délai puis exilé en Mer Noire (an 8). Le motif de cette relégation était l'immoralité de ses œuvres. Ovide connut alors une vie très dure et ne revint jamais à Rome, sa terre natale. Pourquoi une telle condamnation ? De nombreux historiens ont évoqué son adhésion aux thèses pythagoriciennes ou sa participation à une cérémonie au cours de laquelle fut prédite la chute ou même la mort de l'empereur. L'histoire retient qu'Ovide fut surpris lors d'une réunion où était présent un personnage de la plus haute importance dont il ne fallait pas connaître l'identité sans affaiblir l'autorité de l'empereur (certains écrivent même qu'Ovide, convié à la séance, se trouva nez à nez avec l'empereur ?). Ovide détenait un secret et reçut alors l'ordre absolu de taire les raisons de sa relégation sous peine de mort. Il obéit sans faillir à cette injonction en écrivant seulement que sa faute tenait au fait d'avoir assisté à une scène particulière, d'avoir vu quelque chose... Quelque chose ? Ovide mourut dans une solitude absolue en emportant la vérité dans la tombe.

La lettre que tu lis est de la main de Briséis que l'on t'enleva ; une main barbare qui a pu à grand peine l'écrire en grec.

Toutes les taches que tu y verras, mes larmes les ont faites : d'ailleurs les larmes ont le même poids que la parole. S'il m'est permis de me plaindre un peu de toi, mon maître et mon époux, je me plaindrai un peu de mon époux et maître. Que j'aie été livrée sur-le-champ au Roi qui me réclamait ^[Agamemnon], ce n'est pas ta faute, bien que tu ne sois pas innocent de la promptitude avec laquelle je fus remise entre les mains d'Eurybatès et Talthybios ^[ceux qui ont pris Briséis au nom d'Agamemnon] aussitôt qu'ils m'eurent demandée. En se jetant leurs yeux au visage, l'un et l'autre se demandèrent tacitement où pouvait être notre amour.

On eût pu différer : un retard à ma peine m'eût fait plaisir. Hélas ! et, en m'éloignant, je ne te donnai aucun baiser ; mais des larmes, j'en donnai sans fin et je m'arrachai les cheveux. Infortunée, il me sembla que j'étais prisonnière une seconde fois. Souvent j'ai voulu tromper mon gardien et revenir ; mais j'étais fragile et l'ennemi était là, prêt à me saisir. Si je prenais du champ la nuit, je craignais d'être arrêtée et conduite comme esclave à quelque bru de Priam. Soit ! j'ai été livrée, parce que je devais être livrée. Absente depuis tant de nuits, tu ne me réclames pas. Tu attends et ta colère est lente. Le fils de Menoetios ^[Patrocle] lui-même, quand je fus remise, m'a dit à l'oreille : – Pourquoi pleurer ? Tu seras là-bas peu de temps.

Pourquoi ne pas me réclamer : tu t'opposes, Achille, à ce que l'on me rende ? Si cela est exact, alors va, maintenant jouir du renom d'amant passionné !

Vers toi sont venus les fils de Laerte puis les fils de Télémaque et d'Amyntor, l'un ^[Ajax, fils de Télémaque, frère de Pélée, père d'Achille], ton parent assez proche, l'autre ton compagnon ^[Phénix, fils d'Amyntor, précepteur d'Achille] pour escorter mon retour. De touchantes prières ont accru le prix de magnifiques présents, deux fois dix fauves aux bassins d'airain finement travaillés et sept trépieds où le poids et l'art s'équivalent ; en outre, deux fois cinq talents d'or, deux fois six chevaux toujours accoutumés à vaincre et, ce qui était superflu, des filles de Lesbos d'une beauté singulière et dont la captivité avait suivi la ruine de leur patrie ^[une référence probable à l'histoire de l'exil de Sappho et une de comptabilité toute « pythagoricienne »]. Puis, avec tout cela, on t'offrit même comme épouse – mais tu n'as pas besoin d'épouse – une des trois filles d'Agamemnon ^[Iphigénie, Laodice, Chrysothémis]. Telle est la rançon dont tu aurais dû me racheter au fils d'Atrée. Ce qu'il t'eût fallu donner, tu refuses de le recevoir ? Par quelle faute, Achille, ai-je mérité d'avoir pour toi si peu de prix ? Où donc l'amour volage s'est-il si vite enfui loin de nous ? Est-ce qu'une fortune cruelle harcèle sans relâche les malheureux et une heure viendra-t-elle, plus favorable à mes projets ?

J'ai vu les remparts de Lyrnesse ^[Cité natale de Briseïs] ruinés par ta fureur martiale alors que je tenais grande place dans ma patrie ^[Briseïs était l'épouse de Ménétes, Roi de cette Cité de Mysie]. J'ai vu anéantir trois destinées semblables dans la naissance et dans la mort, trois guerriers dont la mère était la mienne. J'ai vu mon époux éventré, gisant de tout son long sur la terre empourprée de son sang avec sa poitrine déchirée. Cependant, à tant de pertes, tu fus ma seule compensation : pour moi tu fus le maître et l'époux et le frère. Toi-même, jurant par la divinité de ta mère Thétis, tu disais qu'il m'était profitable d'avoir été prise. Mais je devais te voir me repousser malgré la dot que j'apportais. Pourquoi fuir en même temps que moi les richesses qui te sont offertes ?

On dit qu'un bruit court ^[Iliade, 9, 682] : demain, aussitôt que brillera l'aurore, tu livreras tes voiles de lin malgré le souffle de Notus ^[fils d'Eole, vent du Sud] porteur de nuages ^[Achille est donc bien décidé à partir]. Bien malheureuse, dès que ce projet criminel frappa mes oreilles effrayées, mon cœur s'effondra dans ma poitrine comme si la vie s'enfuyait. Partiras-tu ? Alors ! à qui donc, cruel, abandonneras-tu ma misère ? Délaissée, qui me consolera ? J'en fais la prière ! que la terre soudain s'ouvre et me dévore, ou bien que jaillisse la foudre et qu'elle me brûle de son feu rutilant, avant que, sans moi, les mers blanchissent d'écume sous tes rames vers Phthie ^[terre natale d'Achille, capitale de la Phthiotide, partie méridionale de la Thessalie] et que seule je voie s'éloigner les poupes de tes vaisseaux. Si désormais le retour et les pénates paternels t'agrément, je ne suis pas pour ta flotte un lourd fardeau. Je serai la captive qui suit le vainqueur, et non l'épouse, le mari. J'ai des mains capables de filer et d'assouplir la laine. Choisis parmi les plus belles des femmes achéennes, ton épouse entrera dans ta couche nuptiale. Qu'elle y entre, la bru est digne du beau-père, du petit-fils de Jupiter et d'Égée ^[parents d'Éaque, père de Pélée et grand-père d'Achille] et digne de la parenté du vieux Nérée ^[père de Thétis, mère d'Achille]. Moi, ton humble servante, je filerai la tâche qu'on me donnera et l'épais fuseau s'amincira quand ma main tiendra la traîne. Je demande seulement que ton épouse ne me tourmente pas, elle qui, d'une façon ou d'une autre, ne me sera pas favorable. Ne souffre pas que

l'on me coupe les cheveux^[signe d'appartenance] en ta présence et ne dis pas d'un ton léger : – « celle-là aussi fut à moi ! ». Ou plutôt souffre-le, pourvu que tu ne m'abandonnes pas avec dédain. Hélas ! malheureuse, voici la peur qui fait trembler mes membres et s'entrechoquer mes os.

Qu'attends-tu cependant ? Agamemnon se repent de son emportement ; la Grèce affligée se jette à tes genoux. Triomphe de toi même et de ta colère, toi qui triomphes de tout le reste. Pourquoi l'infatigable Hector démembré-t-il la puissance des Grecs ? Seulement après mon retour, prends tes armes, Éacide^[fils d'Éaque], et poursuis, à la faveur de Mars, les guerriers en désordre. Allumée pour moi, que pour moi s'apaise ta colère, et que je sois de ton ennui la cause et le terme. Et ne juge pas honteux pour toi de céder à mes prières. Le fils d'Oeneus^[pour Homère, Méléagre est un double d'Achille] fut converti à la guerre par la prière d'une épouse^[allusion à Méléagre, à sa mère Althaea et à son épouse Cléopâtre]. On m'a conté la chose ; elle t'est connue. Privée de ses frères, une femme maudit l'espoir et la tête de son fils. C'était la guerre. Le fils irrité déposa les armes, se retira à l'écart, et, d'une âme obstinée, refusa son secours à la patrie. Seule l'épouse fléchit le mari. Elle fut plus heureuse ! tandis que moi, mes paroles tombent sans nul poids. Pourtant, je ne m'en indigne pas, et je ne me suis pas comportée comme ton épouse, esclave bien souvent appelée au lit du maître. Une captive, je m'en souviens, m'appelait maîtresse : « – à la servitude, lui dis-je, tu ajoutes le fardeau d'un nom ! ».

Pendant par les os d'un mari que recouvre mal une sépulture improvisée, ossements pour moi toujours vénérables, par les âmes courageuses de mes trois frères, objets de mon culte, qui glorieusement tombèrent pour la patrie et avec la patrie, par ta tête et la miennne que nous avons unies, et par ton glaive, arme connue des miens, Le Mycénien^[Agamemnon] n'a jamais partagé mon lit, je le jure : si je te trompe, abandonne-moi ! et si maintenant je te dis : – « Ô très brave, jure-moi pareillement que sans moi tu n'as goûté nul plaisir », tu ne pourrais l'affirmer !

Les Grecs te croient désolé par mon absence ; cependant tu joues et écoutes la lyre ; contre son sein tiède, une tendre amie te retient et, si quelqu'un demande pourquoi tu refuses de combattre tu réponds – « que le combat est l'ennemi de la cithare, que la nuit et l'amour ont mille charmes, qu'il est plus sûr d'être étendu sur un lit après avoir étreint une femme, de faire résonner sous ses doigts la lyre du Thrace^[Orphée avait reçu sa lyre d'Hermès] que de soutenir de ses mains le bouclier et la lance à pointe aiguë ou sur sa chevelure la pression du casque ! ».

Pourtant, à la sécurité tu préférerais autrefois les actions d'éclat, et, conquise en combattant, la gloire te fut douce. Fut-ce seulement pour me prendre que tu aimais la guerre meurtrière, et ta renommée gît-elle abattue en même temps que ma patrie ? Que les dieux t'en préservent ! et, je les en prie, que, brandie par ton bras puissant, la lance que tu reçus de Pélée^[qui la tenait de Pallas, sœur d'Athéna] traverse le flanc d'Hector^[vaincu à cause de la lance, une ruse d'Athéna] !

Que les Grecs puissent m'envoyer moi en ambassade auprès de toi ; je supplierai mon maître et mêlerai à mes paroles des baisers sans nombre. Je ferai, croyez-moi, plus que Phénix, plus qu'Ulysse et sa faconde, plus qu'Ajax, le frère de Teucer. C'est

quelque chose d'entourer un cou avec ses bras et d'attirer dans les siens des yeux qui vous font face¹. Bien que tu puisses être cruel et plus féroce que les ondes marines de de ta mère ^[Thétis] quand je ne dirais rien, tu seras attendri par mes larmes.

Maintenant encore – et, dans ce cas, puisse ton père Pélée contempler le nombre de ses années ; puisse Pyrrhus ^[fils d'Achille], sous tes auspices, faire l'apprentissage des armes – tourne tes regards vers Briséis explorée, valeureux Achille, et, dur comme le fer, ne consume pas une malheureuse par une attente sans fin. Ou bien si ton amour pour moi s'est changé en dégoût, celle que tu contrains à vivre sans toi, contrains-la à mourir. Faire ce que tu fais, c'est l'y contraindre. Mon corps a perdu sa grâce, mon visage sa couleur ; ce qui me soutient, c'est dans mon âme une espérance unique : toi. Si j'en suis dépossédée, je rejoindrai mes frères et mon mari. Et ce ne sera point une gloire pour toi que d'avoir ordonné la mort d'une femme. Mais pourquoi la vouloir ? Dégaine ton épée, frappe mon corps ; j'ai du sang qui jaillira de mon sein transpercé. Qu'il me frappe, ce glaive qui devait, si la déesse ^[Pallas, sur ordre d'Héra / Junon, arrêta le bras d'Achille qui menaçait Agamemnon] l'eût permis, traverser le sein de l'Atride. Mais plutôt conserve-moi cette vie que je te dois. Ce que vainqueur tu accordas à une ennemie, c'est maintenant une amie qui le requiert. Pergame la Neptunienne ^[nom romain de Troie dont les murailles avaient été bâties par Apollon et Poséidon] t'offre à ta colère des victimes plus dignes de te satisfaire ; la défaite de tes adversaires ^[les Troyens] apaisera bien mieux ta soif de carnage. Pour moi, soit que tu prépares les rames qui pousseront tes flottes, soit que tu demeures, ordonne-moi seulement de venir, comme un Maître à sa servante.

1 Allusion au vers de Sappho cité par Athénée in *Le banquet des savants – XIII, 564 d* : – « Si tu m'aimes, debout face à moi, dévoile dans mes yeux la grâce de ton regard ».

Lettre à Alypios

Julien l'Empereur

Flavius Claudius Julianus dit *Julien* est le seul empereur romain (331-363) dont on a conservé la correspondance confidentielle (cf. *Œuvres complètes de L'empereur Julien, Lettres et Fragments*, éd. Les Belles Lettres, coll. Budé, Paris 2004). Alypios, fut l'un des plus fidèles amis de Julien devenu empereur de Rome..., à Paris (règne de 361 à 363). Alypios connaissait Julien depuis l'assassinat de sa famille par Constance II. Il avait pour le jeune prince beaucoup de respect (Phaéton recommande à ses lecteurs la biographie de Julien par Lucien Jerphagnon : *Julien dit l'apostat* – éd. Tallandier, Paris).

Julien demanda à son ami Alypios de le rejoindre en Gaule pour lui confier les Terres de Bretagne puis le chargea du projet (inachevé) de reconstruire le Temple de Jérusalem. À la mort de Julien, Alypios fut condamné et exilé par Valens. Lorsque Julien tomba malade à Paris, Alypios lui adressa quelques vers avec une carte de Bretagne. Réponse de l'empereur, cette lettre (360 ?), écrite à Paris (alors modeste Cité où Julien avait pris ses quartiers dès 357), atteste de sa grande érudition.

J'étais déjà remis de ma maladie, quand tu as expédié tes travaux géographiques, mais cela n'a pas diminué le plaisir que j'ai eu à recevoir la carte que tu m'as adressée : le dessin en est meilleur que ceux que l'on avait auparavant, et tu l'as poétisé en y ajoutant des iambes, non point de « ceux qui chantent la guerre contre Boupalos »^[vers acerbes d'Hippoxax d'Ephèse contre le sculpteur Boupalos], pour parler comme le poète de Cyrène^[Iambes de Callimaque], mais du genre de ceux que la grande [belle] Sappho veut adapter à ses hymnes^[le poème de Sappho a été perdu].

Ton présent est de nature à faire autant d'honneur à toi qui le donnes que de plaisir à moi qui le reçois^[probable citation d'Isocrate].

Quant à l'administration des affaires, l'énergie tempérée de douceur avec laquelle tu t'empresses à tout exécuter, me fait partager ta satisfaction. Joindre la douceur et la modération au courage et à la force, recourir aux unes pour les bons et aux autres à l'égard des mauvais de façon à les corriger sans ménagement, cela est, à mon avis, l'œuvre d'une nature et d'une vertu qui ne sont point ordinaires. Nous souhaitons que, l'œil tourné vers ces deux buts, tu les combines en vue d'une seule et même fin : le bien^[peut-être une formulation empruntée à Sappho]. Tel doit être l'idéal de toutes les vertus, comme l'ont cru à bon droit les plus sages des anciens^[les pythagoriciens].

Bonne santé, prospérité et longue vie, frère très aimable et très affectueux.

Lettre II (extrait)

Lettre d'Héloïse à Abélard¹

L'histoire d'Abélard et d'Héloïse est emblématique ; leur correspondance (1132-1133) est parmi la plus connue et la plus ancienne de l'amour romantique. Abélard, philosophe renommé mais envié par ses pairs, s'installe à Melun pour y faire école. Là, il entend parler d'Héloïse : jeune fille savante, jolie, connue elle aussi, nièce du chanoine Fulbert. Projetant de la séduire, il s'introduit comme professeur dans la maison de Fulbert, où vit Héloïse. Les cours de philosophie et de théologie cèdent la place à des étreintes amoureuses qui portent fruit : Héloïse accouche en Bretagne d'un fils, sitôt abandonné. Fulbert exige réparation par mariage. Mais Héloïse se trouve, juste après leur union, envoyée par Abélard au couvent d'Argenteuil, puis devenue première abbesse au Paraclet, couvent édifié par lui. Fulbert se voyant floué, se venge en faisant châtrer Abélard en 1133.

Dix-neuf ans après, alors qu'Héloïse n'a plus eu de nouvelles d'Abélard, on lui apporte une épître adressée à un ami anonyme par Abélard. Elle choisit alors de renouer par les mots avec celui qui fait silence. La Lettre II ci-dessous « est l'occasion d'entendre à nouveau à quel point un sujet peut se perdre en croyant s'être trouvé dans l'autre. »² [...] Abélard y répondra par l'évitement. Face à cette non-réponse, Héloïse ne restera pas assujettie à la passion : au fil des lettres, pas de côté salvateur, elle déplacera sa requête. Son écriture se fait émancipatrice : elle invente « un espace de jeu possible entre elle et Abélard, où il est question du corps féminin reconnu et accepté, sans qu'Abélard ne puisse se dérober. »³

Couvent du Paraclet, Champagne
*à son seigneur, ou plutôt son père ; à son époux, ou plutôt son frère ;
sa servante, ou plutôt sa fille ; son épouse, ou plutôt sa sœur,
à Abélard,*

Mon bien-aimé, le hasard vient de faire passer entre mes mains la lettre de consolation que tu écrivis à un ami. Je reconnus aussitôt, à la suscription, qu'elle était de toi. Je me jetai sur elle et la dévorai avec toute l'ardeur de ma tendresse : puisque j'avais perdu la présence corporelle de celui qui l'avait écrite, du moins les mots ranimeraient un peu pour moi son image. Je m'en souviens : cette lettre, presque à chaque ligne, m'abreuva de fiel et d'absinthe, me retraçant l'histoire lamentable de notre conversion et des croix dont tu n'as, toi mon unique, cessé d'être accablé. [...]

-
- 1 *Abélard et Héloïse, correspondance*, Bibliothèque médiévale, texte établi et présenté par Paul Zumthor, 10/18, UGE, 1979.
 - 2 Françoise Guillaumard, « Le travail de l'écriture d'Héloïse dans ses lettres à Abélard », *Érès « Analyse Freudienne Presse »*, 2005/2 n° 12, p. 153-166.
 - 3 *Ib. id.* p. 166.

En cherchant à panser ses blessures, tu as ravivé les nôtres et nous en as infligé de nouvelles. Guéris, je t'en conjure, le mal que tu nous as fait toi-même, toi qui t'attaches à soigner celui que d'autres ont causé ! [...]

Si tu doutais de la grandeur de la dette qui t'oblige envers nous, nous ne manquerions ni de preuves ni de témoignages pour t'en convaincre. Tout le monde se tairait-il, que les faits parleraient d'eux-mêmes. Le fondateur de notre établissement, c'est toi seul après Dieu, toi seul le constructeur de notre chapelle, le bâtisseur de notre congrégation. Tu n'as rien édifié sur les fondements d'autrui : tout ici est ton œuvre. [...] Elle est donc à toi, bien vraiment à toi, cette plantation nouvelle qui croît dans l'amour sacré. Elle pousse maintenant de tendres rejetons qui, pour profiter, ont besoin d'arrosage. Elle est formée de femmes ; et ce sexe est débile ; sa faiblesse ne tient pas seulement à son jeune âge. Sans cesse, elle exige une culture attentive et des soins fréquents. [...]

Tu travailles maintenant une vigne que tu n'as pas plantée, dont le fruit n'est pour toi qu'amertume ; tes admonitions y restent stériles, et vains les entretiens sacrés. Songe à ce que tu dois à la tienne, toi qui prends soin ainsi de celle d'autrui ! Tu enseignes, tu sermonnes des rebelles, et tes efforts sont infructueux. Tu répands en vain devant des porcs les perles d'une éloquence divine. Toi qui te prodigues à des obstinés, considère ce que tu nous dois, à nous qui te sommes soumises.

[...] Ni le respect de Dieu, ni notre amour, ni les exemples des Saints Pères n'ont pu te décider à soutenir, de vive voix ou par lettre, mon âme chancelante et sans cesse affligée de chagrin ! Et pourtant, tu sais quel lien nous attache et t'oblige, et que le sacrement nuptial t'unit à moi, d'une manière d'autant plus étroite que je t'ai toujours, à la face du monde, aimé d'un amour sans mesure.

[...] Toi seul, et non un autre, toi seul, qui seul es la cause de ma douleur, m'apporteras la grâce de la consolation. Toi seul, qui m'as contristée, pourras me rendre la joie, ou du moins soulager ma peine. Toi seul me le dois, car aveuglément j'ai accompli toutes tes volontés, au point que j'eus, ne pouvant me décider à t'opposer la moindre résistance, le courage de me perdre moi-même, sur ton ordre. Bien plus, mon amour, par un effet incroyable, s'est tourné en tel délire qu'il s'enleva, sans espoir de le recouvrer jamais, à lui-même l'unique objet de son désir, le jour où pour t'obéir je pris l'habit et acceptai de changer de cœur. Je te prouvai ainsi que tu règnas en seul maître sur mon âme comme sur mon corps. Dieu le sait, jamais je n'ai cherché en toi que toi-même. C'est toi seul que je désirais, non ce qui t'appartenait ou ce que tu représentes. Je n'attendais ni mariage, ni avantages matériels, ne songeais ni à mon plaisir ni à mes volontés, mais je n'ai cherché, tu le sais bien, qu'à satisfaire les tiennes. Le nom d'épouse paraît plus sacré et plus fort ; pourtant celui d'amie m'a toujours été plus doux. J'aurais aimé, permets-moi de le dire, celui de concubine et de fille de joie, tant il me semblait qu'en m'humiliant davantage j'augmentais mes titres à ta reconnaissance et nuisais moins à la gloire de ton génie

[...] Dis-moi seulement, si tu le peux, pourquoi, depuis notre conversion monastique, que tu as seul décidée, tu m'as laissée avec tant de négligence tomber en oubli ;

pourquoi tu m'as refusé la joie de tes entrevues, la consolation de tes lettres. Dis-le, si tu le peux, ou bien je dirai, moi, ce que je crois savoir, ce que tous soupçonnent ! C'est la concupiscence, plus qu'une affection véritable, qui t'a lié à moi, le goût du plaisir plutôt que l'amour. Du jour où ces voluptés te furent ravies, toutes les tendresses qu'elles t'avaient inspirées s'évanouirent.

Voilà, mon bien-aimé, la conjecture que forment, non pas moi vraiment, mais tous ceux qui nous connaissent. C'est là moins une supposition personnelle qu'une pensée générale, moins un sentiment particulier qu'un bruit répandu dans le public. Plût à Dieu qu'il me fût propre, et que ton amour trouvât contre lui des défenseurs ! Ma douleur s'apaiserait un peu. Plût à Dieu que je pusse trouver des raisons qui, en t'excusant, couvrissent d'une certaine façon la bassesse de mon cœur !

[...] Au nom de Dieu même à qui tu t'es consacré, je te conjure de me rendre ta présence, dans la mesure où cela t'est possible, en m'envoyant quelques mots de consolation. Fais-le du moins pour que, nanti de ce réconfort, je puisse vaquer avec plus de zèle au service divin ! [...]

Je termine d'un mot cette longue lettre : adieu, mon unique.

Lettres de la religieuse portugaise

(extrait de la *Lettre I*)

Mariana Alcoforado

Les cinq lettres *dites* de la religieuse portugaise ont été publiées en français pour la première fois à Paris en 1669 (éd. Claude Barbin). Entourées de mystère dès leur parution, elles furent attribuées à une franciscaine du couvent de Beja au Portugal, Mariana Alcoforado (1640-1723) s'adressant à son amant, le Marquis de Chamilly, un officier français combattant pour l'indépendance du Portugal contre les Espagnols de 1663 à 1668... Mais au ^{xx} siècle, on a identifié le bordelais Gabriel de Guilleragues (Comte G. de Lavergne, 1628-1685, Ambassadeur du Roi de France à la Cour Ottomane) comme l'auteur de ces *Lettres*. C'est désormais sous le nom de Guilleragues qu'elles sont éditées en France. Cependant le doute subsiste : en 2019, un colloque international a eu lieu dans la ville de Beja (Portugal) pour célébrer les 450 ans de leur parution, preuve qu'au Portugal ces *Lettres* sont toujours considérées, non comme une fiction, mais écrites de la main de la religieuse Mariana Alcoforado¹.

Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ! cette absence, à laquelle ma douleur, tout ingénieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces yeux, dans lesquels je voyais tant d'amour, et qui me faisaient connaître des mouvements, qui me comblaient de joie, qui me tenaient lieu de toutes choses, et qui enfin me suffisaient ? Hélas ! les miens sont privés de la seule lumière qui les animait, il ne leur reste que des larmes, et je ne les ai employés à aucun usage qu'à pleurer sans cesse, depuis que j'appris que vous étiez enfin résolu à un éloignement, qui m'est si insupportable qu'il me fera mourir en peu de temps. Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour des malheurs dont vous êtes la seule cause : je vous ai destiné ma vie aussitôt que je vous ai vu ; et je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous, ils vous cherchent en tous lieux, et ils ne me rapportent pour toute récompense de tant d'inquiétudes qu'un avertissement trop sincère, que me donne ma mauvaise fortune, qui a la cruauté de ne souffrir pas que je me flatte, et qui me dit à tous moments : « Cesse, cesse, Marianne infortunée, de

1 Mariana Alcoforado, G. de Guilleragues ? Marie G. Besse, professeure des universités (Sorbonne-Paris IV), spécialiste de littérature portugaise a confirmé (pour Phaéton) le nom de Mariana Alcoforado en recommandant la lecture de l'article de Marc Escola (<http://www.fabula.org/atelier>), professeur de littérature française à Lausanne. Quelques récentes études permettent aussi, toujours sans certitude, de considérer que ces *Lettres* pourraient être une œuvre collective des *Dames* du Salon de M^{me} de Sablé (Madeleine de Souvré, 1599-1678) que G. de Guilleragues fréquentait... Pierre Légglise-Costa, parrain de Phaéton, ajoute que « l'attribution des *Lettres* à un homme n'est pas une idée née au Portugal mais en France » !

te consumer vainement, et de chercher un amant que tu ne verras jamais, qui a passé les mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas au seul moment à tes douleurs, et qui te dispense de tous ces transports, desquels il ne te sait aucun gré ? » Mais non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous, et je suis trop intéressée à vous justifier ; je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans me tourmenter par de faux soupçons ? Et pourquoi ferais-je des efforts pour ne me plus souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour ? J'ai été si charmée de tous ces soins, que je serais bien ingrate si je ne vous aimais avec les mêmes emportements que ma passion me donnait quand je jouissais des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs de moments si agréables, soient devenus si cruels ? et faut-il que contre leur nature ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur ? Hélas ! votre dernière lettre le réduisit en un étrange état ; il eut des mouvements si sensibles qu'il fit, ce semble, des efforts pour se séparer de moi et vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens ; je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous ; je revis enfin, malgré moi, la lumière ; je me flattais de sentir que je mourais d'amour, et d'ailleurs j'étais bien aise de n'être plus exposée à voir mon cœur déchiré par la douleur de votre absence. Après ces accidents, j'ai eu beaucoup de différentes indispositions ; mais puis-je jamais être sans maux tant que je ne vous verrai pas ? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Est-ce là la récompense, que vous me donnez pour vous avoir si tendrement aimé ?

Lettre à l'archiduchesse Marie-Christine

(extrait)

Isabelle de Bourbon-Parme

La publication des lettres d'Isabelle de Bourbon-Parme à sa belle-sœur l'archiduchesse Marie-Christine est un événement important. Pas seulement parce que nous avons affaire à un écrit intime d'une « princesse philosophe », dont l'intelligence et l'ouverture d'esprit sont en soi dignes de notre intérêt. Mais parce qu'il s'agit de lettres d'amour à une femme, comme nous en avons peu d'exemples au cours du XVIII^e siècle, et même après. Il se pourrait même que nous ayons affaire au premier écrit de cette espèce.

Obligée d'épouser en 1760 le futur empereur d'Autriche Joseph II, Isabelle de Bourbon-Parme petite fille de Louis XV ne se sent pas à l'aise dans ce rôle de mère obligatoire, à qui l'on ne demande qu'une chose : mettre au monde un mâle, voire plusieurs. Hélas, ce sera une fille qui naîtra en premier, puis des fausses couches, et à l'âge de vingt-deux ans, la mort, à la suite d'une épidémie de variole. Sa seule sphère de liberté sera son « amour fou » pour sa belle-sœur Marie-Christine qu'elle rencontre en 1760 à son arrivée à la cour de Vienne. Elles ne se quitteront plus jusqu'à la mort d'Isabelle trois ans plus tard ; vivant dans le même palais, se voyant selon les usages de l'étiquette et s'écrivant presque tous les jours des mots tendres où se met en place un échange amoureux que nous ne pouvons pas toujours décoder mais qui témoigne d'une intense passion partagée. Évidemment, on pourrait prendre ces mots pour une métaphore du désir amoureux, à la mode du XVIII^e siècle. Nous sommes au siècle du libertinage et on ne voit pas pourquoi des princesses de sang seraient plus « innocentes » que des roturières ! D'autant plus qu'Isabelle vit ici la seule et unique passion de sa courte vie. La lettre ci-dessous est tirée de l'édition établie par Elisabeth Badinter (Isabelle de Bourbon-Parme, « *Je meurs d'amour pour toi* », *Lettres à l'archiduchesse Marie-Christine - 1760-1763*, 2008. Éditions Taillandier, p. 145).

Lettre 82

2^e quinzaine de mars 1762,

Si vous m'avez cru morte hier, à combien plus forte raison le croiriez-vous aujourd'hui si je m'avisais de ne pas vous écrire, ma chère sœur. Je ne suis pas encore accouchée et ne crois pas que ce soit pour aujourd'hui, ainsi je ne vous ai pas baisée hier pour la dernière fois. S'il vous est agréable de venir pour la Grand-Messe, faites-vous avertir quand ils sont partis et venez, je serai trop heureuse de voir vos appas. Ils m'ont bien fait faute au couvent. Malgré tout l'esprit de ma voisine, que j'avoue que j'aime à la rage, elle n'a pu me dédommager des douceurs qu'on perd à ne pas vous voir. J'imagine que dans ce moment vous êtes toute plongée dans la sainteté¹. Il est 7 heures, j'espère que vous vous souviendrez de moi dans vos prières. J'en ai grand besoin car vous savez que je cours le risque de devenir folle. Adieu, aimable sainte, je vous baise malgré votre sainteté de toute mon âme, afin qu'on puisse dire que mes baisers sont dévots, car ce qui part de l'âme est purement spirituel et point terrestre, quoique j'aime assez la terre à terre.

1 À l'approche des fêtes de Pâques. Le dimanche de Pâques tombe le 10 avril 1762.

Lettre d’Hypérion à Bellarmin

Johann-Christian-Friedrich Hölderlin

Johann-Christian-Friedrich Hölderlin, poète et philosophe de la période classico-romantique allemande, de nos jours reconnu, a été mal compris de son temps. Dans son *Hypérion ou l’Ermite en Grèce*, paru en 1797¹, il célèbre sous le nom de Diotima, Suzette Gontard, la muse et le grand amour impossible de son existence, une liaison commencée par un échange de lettres. Le roman ne rencontre aucun succès. *Hypérion*, « celui qui va au-dessus », est un jeune Grec qui vient de séjourner quelque temps en Allemagne, puis rentre en Grèce, d’où il écrit à son ami, un Allemand bizarrement nommé Bellarmin. Il lui raconte son amour pour Diotima, morte d’un mal mystérieux². Déçu par la superficialité, l’esprit obtus, la barbarie des Allemands, Hypérion retourne en Grèce, où il vit en ermite, en harmonie avec la nature et dans le souvenir de Diotima.

C’est avec ces idées que j’arrivais en Allemagne. Je demandais peu et m’attendais à trouver moins. Je venais en suppliant comme Édipe aveugle et proscrit aux portes d’Athènes, où il entra dans l’asyle⁴ des dieux et où il trouva des âmes compatissantes. Que mon sort fut différent du sien ! Des anciens barbares, devenus plus barbares encore par leurs travaux, par leur savoir et même par leur religion, inaccessibles aux sentiments généreux, incapables de sentir le beau, de compatir au malheur et d’inspirer une tendre sympathie – voilà quels étaient, ô Bellarmin, ceux qui devaient me consoler !

Ce jugement est sévère ; mais je le prononce, parce qu’il est conforme à la vérité. Je ne connais pas de peuple plus abâtardi que les Allemands. J’y vois des artisans, des philosophes, des prêtres, des maîtres et des serviteurs, des adolescents et des gens de l’âge mûr ; j’y cherche en vain des hommes. – C’est tout comme sur un champ de bataille couvert de membres épars, tandis que le sang se perd dans la poussière. Chacun y fait son affaire, me diras-tu, et je dis comme toi ; mais au moins qu’il les fasse bien ; qu’il n’étouffe point les qualités qui ne se rapportent pas directement à son titre ; qu’il n’affecte pas de se restreindre scrupuleusement dans la sphère qui lui est assignée ; qu’il soit avec amour, avec énergie ce qu’il pourra être, – alors il sera à ses affaires en esprit et en vérité. Se trouve-t-il dans une position où l’esprit est forcément enchaîné, qu’il en sorte au plus vite, et se mette à la charrue. – Mais les Allemands

1 Traduction par Xavier Marmier. *Nouvelle Revue germanique*, 9, 1831.

2 Ce roman épistolaire est le seul livre de Hölderlin qui ait paru avant 1806, avant que le poète ne sombre dans la folie.

3 Deuil prémonitoire du poète qui aura la douleur de voir mourir Suzette Gontard, en juin 1802.

4 L’orthographe *asyle* s’est conservée jusqu’au XIX^e siècle ; on la trouve encore dans Littré, à côté de l’orthographe actuelle, consacrée par Acad. 1878.

s'en tiennent volontiers au nécessaire, et voilà pourquoi ils restent à moitié chemin, ne produisent rien de grand, de digne de la liberté. Encore passe, si ces hommes n'étaient pas insensibles au beau, s'ils n'étaient pas sortis complètement des voies de la nature ! Les vertus des anciens ne sont que des vices brillants, articulait, un jour, je ne sais quelle langue de vipère, et pourtant. Leurs vices mêmes sont des vertus, car on y remarque de la candeur et une conviction profonde. Mais les vertus des Allemands sont un mal brillant, et rien de plus ; elles sont arrachées par la crainte à des cœurs corrompus, et ne satisfont point une âme pure qui ne supporte pas les dissonances affreuses de la vie monotone et disciplinée de ces gens.

Je t'assure, mon ami, il n'y a rien de sacré que ce peuple ne profane et ne dégrade dans des vues intéressées. Ces barbares poussent la cupidité au point de faire métier et marchandise de ce que les sauvages mêmes ne dégraderaient pas, et ils n'en peuvent rien ; car partout où l'homme est dressé, il reste dans l'ornière, il ne cherche que son intérêt et n'est plus susceptible d'enthousiasme. Le plaisir, l'amour, la prière, la grande fête expiatoire qui lave les péchés, les doux rayons du soleil qui enchantent le captif et adoucissent le fiel du misanthrope, le papillon qui sort de sa prison, l'abeille qui butine, rien ne fait sortir l'Allemand de son assiette ordinaire, il ne lève pas même la tête pour voir le temps qu'il fait.

Mais tu le jugeras, ô sainte nature ! Car encore s'ils étaient modestes ces Allemands ; s'ils n'avaient pas la prétention qu'on dût les imiter ; s'ils ne ravalait pas quiconque ne pense pas comme eux, ou seulement si, en ravalant les autres, ils ne tuaient pas l'esprit divin ! J'exagère peut-être ? Mais l'air que vous respirez ne vaut-il mieux que vos discours ? Les rayons du soleil ne sont-ils pas plus généreux que vos savants ? Les sources et la rosée rafraîchissent vos bosquets ; en faites-vous autant ? Hélas ! vous savez donner la mort, mais il n'y a que l'amour qui donne la vie ; l'amour qui ne vient pas de vous et que vous n'avez jamais ressenti. Vous songez à échapper à la destinée, et vous ne la comprenez pas, si la dialectique ne vous en fournit la solution ; – en attendant les astres roulent paisiblement dans leurs orbites. Vous dégradez, vous déchirez la nature qui vous porte dans ses bras ; mais elle conserve sa jeunesse immortelle ; vous ne changerez ni son automne, ni son printemps, vous n'empoisonnerez pas le souffle qui l'anime. Oh ! elle doit être divine, parce que vous êtes des artisans de destruction et qu'elle résiste à vos efforts !

C'est un spectacle déchirant de voir vos poètes, vos artistes et ceux d'entre vous qui se prosternent devant le génie du beau ! les malheureux ! ils vivent comme des étrangers dans leur propre maison, semblables à Ulysse, mendiant au seuil de son palais, et traité de vagabond par une horde de parasites. Vos jeunes amis des muses sont pleins de joie, d'amour et d'espérance. Sept ans plus tard, ils errent, froids et immobiles, comme des ombres évoquées du noir Tartare ; ils sont comme la terre couverte de sel par l'ennemi qui veut que l'herbe ne pousse plus. Et s'ils accordent leur lyre, malheur à ceux qui les entendent, qui comprennent leur lutte avec les barbares dont ils sont environnés. Rien n'est parfait sur la terre ; c'est le dicton des Allemands. À la bonne heure, si ces réprouvés disaient, que chez eux rien n'est parfait, parce qu'ils gâtent tout ce qu'ils touchent, et touchent tout de leurs mains grossières ;

parce que rien ne réussit chez eux ; parce qu'ils conspuent la divine nature ; parce que leur vie est pitoyable et discordante ; parce qu'ils méprisent le génie qui ennoblit les actions, qui soulage les peines de la vie, qui entretient la paix dans toutes les classes de la société.

C'est aussi par cette raison qu'ils craignent tant la mort, et souffrent tous les affronts. Ils ne connaissent rien qui soit au-dessus des jouissances matérielles.

Malheur à l'étranger qui arrive chez ce peuple avec une âme ardente ! Trois fois malheureux celui qui, comme moi, poussé par sa douleur, viendrait lui demander un asyle ! C'en est assez ! tu me connais, tu pardonnes mon aigreur.

N'ai-je pas aussi parlé en ton nom ? N'ai-je pas parlé pour tous ceux qui souffrent, comme moi, dans ce pays ?

Correspondance secrète

Voltaire, D'Alembert, Condorcet

Les deux lettres ci-dessous sont tirées de la correspondance secrète (de 1770 à 1778) qu'entretinrent trois des intellectuels les plus célèbres du XVIII^e siècle : Voltaire (1694-1778), D'Alembert (1717-1783) et Condorcet (1743-1794). Ce « trio » jouera constamment sur la référence à la fable de La Fontaine « *Le singe et le chat* » d'où ils ont tiré leurs noms de code. La correspondance de ces trois philosophes, unis depuis leur rencontre de Ferney en 1770, leur permet de mener une résistance fine et intelligente contre les attaques féroces et fanatiques des dévots des salons de Versailles et de ceux qui hantent les ministères (cf. *Voltaire, d'Alembert, Condorcet : correspondance secrète* in : éd. Payot & Rivages, Paris, 2021, p.140-142 & 284).

Condorcet à Voltaire

Fin mars 1774

Pulchrè, benè, rectè, Bertrand² a reçu trois ou quatre paquets de marrons qu'il a trouvés cuits très à propos et très croquants, mais il reste encore sous la cendre de très friands marrons à tirer, que Bertrand recommande à la patte de Raton³. Il ne s'agit plus aujourd'hui de rétablir hautement et impudemment cette vermine malfaisante, comme l'appelait il y a quatre ou cinq ans le roi de Prusse dans les lettres qu'il écrivait à Bertrand, ce même roi qui depuis... et qui ne protège aujourd'hui cette canaille que pour faire une niche de page à des souverains plus sages que lui. Le projet actuel, comme Bertrand l'a dit à Raton, c'est d'établir une communauté de prêtres destinée à l'instruction de la jeunesse, qui tout prêtres qu'ils seront, ne pourront étudier la théologie ni diriger les séminaires [...]

D'ailleurs à quoi bon cette communauté de prêtres ? Que fera-t-elle de mieux que les universités et que les autres communautés déjà occupées de l'éducation ? Ce ne sont point des communautés nouvelles qu'il faudrait établir, il faudrait rendre plus utile pour l'éducation, les communautés qui s'en occupent, en réformant le plan de cette éducation qui en a tant besoin, et en attachant aux universités plus d'argent et de considération. [...] Voilà mon cher Raton, de bons marrons de Lyon à cuire, sans compter ceux que Raton trouvera de lui-même dans sa poche. Bertrand lui recommande avec insistance cette nouvelle fournée. Peut-être même pourrait-il essayer un marron qui vaudrait mieux que tous les autres, c'est l'inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconques, ultramontains par principe, et anti-citoyens par état. Mais ce marron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de Raton, et sur ce, Bertrand baise bien tendrement les chères pattes de Raton.

1 « Beau, bien, juste » locution latine

2 NDE : Condorcet et D'Alembert se désignent ainsi, indifféremment.

3 NDE : il s'agit de Voltaire.

Voltaire à D'Alembert

Paris 18 mai 1778

Mon très cher secrétaire et maître perpétuel, je voulais courir à l'académie. Deux maladies cruelles me retiennent. Je vous recommande à vous et à mes respectables confrères, les vingt-quatre lettres de l'alphabet⁴.

V.

4 Quelques jours avant sa mort, Voltaire travaillait à un nouveau projet de dictionnaire, qu'il venait de présenter à ses confrères.

Lettre à John Hamilton Reynolds

John Keats

John Keats est né à Londres en 1795 ; à l'âge de 25 ans, atteint par la tuberculose, il décède à Rome où il était parti pour tenter de guérir. Ses œuvres les plus connues sont six *Odes* datées de 1818. Depuis la fin du XIX^e siècle, il est considéré comme un des plus grands poètes de langue anglaise. Phaéton a choisi cette lettre adressée à John Hamilton Reynolds qui, lui-même poète et critique, avait reconnu de son vivant le génie de John Keats (in : *La poésie de la terre ne meurt jamais*, éd. Poesis, 2021, traduction Thierry Gillyboeuf).

19 février 1818

J'avais dans l'idée qu'un homme pourrait mener une vie très agréable de la façon suivante : qu'un jour donné il lise une page donnée de pleine poésie ou de prose distillée, puis qu'il divague avec elle, qu'elle lui inspire pensées et réflexions, qu'il y élise domicile, qu'il en tire rêves et prophéties : jusqu'à ce qu'elle perde toute saveur. Mais quand cela se produira-t-il ? Jamais.

[...]

La mémoire ne devrait pas être appelé Savoir. Beaucoup ont un esprit original sans en avoir conscience ; ils en sont détournés par la coutume. Il m'apparaît clairement désormais que n'importe quel homme ou presque peut, à l'instar de l'araignée, tisser sa propre citadelle dans les airs à partir de ce qu'il a en lui ; les extrémités des feuilles et des brindilles sur lesquelles l'araignée commence son travail sont peu nombreuses, et elle remplit l'air avec un beau tracé. L'homme devrait se contenter de quelques pointes pour les toucher avec la belle toile de son âme et tisser une tapisserie empyréenne, pleine de symboles pour son œil spirituel, de douceur pour son toucher spirituel, d'espace pour ses itinérances, de clarté pour son raffinement. Mais les esprits des mortels sont si différents et enclins à des trajets si divers que l'existence d'un goût commun et d'une camaraderie entre deux ou trois, dans cette hypothèse, peut paraître impossible de prime abord. Pourtant, c'est le contraire. Les esprits peuvent se quitter pour suivre des directions opposées, ils se croisent en d'innombrables points et finissent mutuellement par s'accueillir à la fin du voyage. Un vieillard et un enfant pourraient parler ensemble et le vieillard serait mis sur son chemin tandis que l'enfant resterait à réfléchir. L'homme ne doit pas disputer ou affirmer, mais murmurer des résultats à son voisin, et ainsi par tous les germes de l'esprit suçant la sève de l'humus céleste, chaque être humain pourrait devenir grand, et l'humanité, au lieu d'être une vaste lande d'ajoncs et de bruyère, avec un chêne ou un pin isolé çà et là, deviendrait une grande démocratie d'arbres forestiers. C'est une vieille comparaison – la ruche – pour nous éperonner, mais il me semble que nous devrions plutôt être la fleur que l'abeille ; car l'idée que l'on gagne davantage en recevant qu'en donnant est fautive ; non, celui qui reçoit et celui qui donne gagnent autant l'un que l'autre. La fleur, je n'ai aucun doute là-dessus, reçoit une belle récompense de

l'abeille ; son calice rougit davantage au printemps suivant ; et qui dira qui est le plus comblé de l'homme ou de la femme ? Or il est plus noble de siéger comme Jupiter que de voler comme Mercure : par conséquent, n'allons pas courir dans tous les sens pour recueillir du miel comme l'abeille, bourdonnant ici et là avec cette impatience de celui qui sait où il doit aller. Mais ouvrons notre calice comme une fleur, et soyons passifs et réceptifs ; bourgeonnant patiemment sous l'œil d'Apollon et recevant les conseils de tous les nobles insectes qui nous font la faveur d'une visite. La sève nous sera donnée comme nourriture, et la rosée comme boisson. Ces pensées me sont venues, mon cher Reynolds, grâce à la beauté du matin agissant sur un sentiment d'oisiveté. Je n'ai pas lu le moindre livre ; le matin a dit que j'avais raison – je n'avais que le matin en tête, et la grive m'a donné raison, qui semblait dire :

« Ô, toi dont le visage a senti le vent d'hiver
Dont les yeux ont vu les nuées de neige flotter dans la brume
Et les cimes noires des ormes parmi les étoiles gelées :
Pour toi le printemps sera un temps de moisson ;
Ô toi, dont le seul livre a été la lumière
Des suprêmes ténèbres dont tu t'es nourri,
Nuit après nuit, quand Phébus était parti,
Pour toi le printemps sera un triple matin ;
Ô ne te soucie pas de savoir : je n'en ai aucun,
Et pourtant mon chant se lève avec la chaleur.
Ô ne te soucie pas de savoir : je n'en ai aucun,
Et pourtant le soir écoute. Celui qui s'attriste
À l'idée d'oisiveté ne peut être oisif,
Et il est éveillé celui qui croit être endormi. »

La lettre de Tatiana

(extrait d'*Eugène Onéguine*)

Alexandre Pouchkine

Né à Moscou en 1799, tué en duel en 1837 à Saint-Pétersbourg, Alexandre Pouchkine, le plus grand poète russe, est à l'origine de la langue russe moderne. Publié chapitre par chapitre, édité en totalité en 1833, *Eugène Onéguine* rencontre un énorme succès. Quelques décennies plus tard, Tchaïkovski l'adapte pour l'opéra. Ce célèbre roman en vers, dans une langue en strophes rimées – originales – de 14 vers, est le roman des rencontres manquées et des amours perdus. L'auteur-narrateur raconte le retour à la campagne d'un ami à lui, Eugène Onéguine, aristocrate désabusé. Rencontrant une jeune fille Tatiana qui tombe éperdument amoureuse de lui, il la repousse violemment. Les années passant, Onéguine découvrira qu'il aime passionnément Tatiana, maintenant mariée.

Dans la magnifique lettre ci-dessous, Tatiana déclare sa flamme, un texte dont les Russes connaissent encore par cœur de larges extraits. La traduction en octosyllabes rimés d'André Markowicz (Alexandre Pouchkine, *Eugène Onéguine*, 2008, Actes Sud, 384 pages) rend pleinement justice au poème.

Je vous écris – quoi d'autre à dire ?
J'ai tout dit, si je vous écris.
Je sais, cela peut vous suffire
Pour me punir par le mépris.
Mais dans ma peine, mon martyre,
Vous qui gardez un cœur qui bat,
Vous ne vous détournerez pas.
Au début, j'ai voulu me taire ;
Croyez-moi, vous n'auriez pas su
Mon déshonneur, si j'avais pu
Nourrir l'espoir, même éphémère,
De vous revoir de temps en temps
Dans la maison de mes parents.
Juste écouter ce que vous dites,
Répondre un mot, et, seule, après,
Penser, penser, oui, sans arrêt,
Attendre encore une visite.
Les gens, dit-on, vous les fuyez ;
Tout vous ennuie dans nos retraites ;
Chez nous, si vous vous ennuyez,
Pour nous, vous voir est une fête...

Par quel hasard être venu ?
Dans mon désert, dans mon silence
Je ne vous aurais pas connu

J'aurais pu vivre sans souffrance
Le feu d'un cœur sans expérience,
Avec le temps se serait tu,
Quelqu'un aurait compris mon âme
Je serais devenue sa femme,
Mère et modèle de vertu.

Un autre !... Non, personne au monde
N'aurait jamais reçu ma foi ;
C'est un décret des cieus qui grondent :
Ils ont tranché – je suis à toi
Ma vie entière fut un gage
De notre alliance dans l'amour –
Des dieux tu portes le message
Gardien fidèle de mes jours
C'est toi qui me venais en rêve,
Invisible et déjà chéri.
Tes yeux brûlaient dans mon esprit,
Ta voix me poursuivait sans trêve,
Depuis longtemps... Rêver cela ?
Non, tu entras – je fus certaine,
Un froid brasier emplit mes veines,
Je lus dans l'âme : le voilà !
Eh quoi ? Ta voix m'est familière,
Tu me parlais, douce lumière,
Lorsque j'aidais les miséreux,
Ou soulageais par la prière
Du cœur le trouble douloureux.
Et là, à la minute même,
N'est-ce pas toi, vision que j'aime ?
Qui dans la transparente nuit
Viens effleurer ma chevelure,
Toi dont la voix aimante et pure
Ressuscite l'espoir enfui ?
Qui donc es-tu, es-tu un ange
Ou un démon au charme étrange :
Résous le doute qui me prend.
Peut-être tout cela est vide,
L'erreur d'un cœur encor candide !
Mon sort, peut-être, est différent...
Mais soit ! accepte mon offrande :
Mes jours sont tiens, si lourds qu'ils soient,
Je suis en larmes devant toi,
J'implore que tu me défendes...
Tu vois que je suis seule ici ;

Qui me comprend ici ? – personne ;
Je me languis, je déraisonne,
Et je dois donc me perdre ainsi.
Viens me chercher. J'attends. Ranime
D'un seul regard ce feu qui joue
Ou, par un blâme légitime,
Romps l'illusion d'un songe fou.

C'est fait. Je ferme cette lettre,
L'effroi, la honte au fond du cœur...
Mais mon garant est votre honneur,
J'ai foi en lui de tout mon être.

Deux lettres de décembre 1874

George Sand / Gustave Flaubert

En 1862, George Sand (1804-1876, écrivaine reconnue, prend la plume pour défendre *Salammbô*, le roman de Gustave Flaubert (1821-1880), éreinté par la critique. C'est le début d'une amitié entre deux êtres que tout *a priori* sépare : l'âge, l'écriture, les opinions politiques. Leurs entrevues se bornent aux brefs moments où ils se trouvent simultanément à Paris, aux trois séjours que George Sand passe chez Flaubert, à Croisset, et aux deux fois où Flaubert lui rend sa visite à Nohant. Mais ce sont plus de 300 lettres, allant de leur rencontre jusqu'à la mort de Sand en 1876, où se mêlent plaisanteries et tracas quotidiens, débats d'idées et travaux d'écriture, qui attestent de l'intérêt et de l'attachement que se vouent les deux écrivains.

à Gustave Flaubert,
à Croisset, Nohant, 8 décembre 1874

Pauvre cher ami,

Je t'aime d'autant plus que tu deviens plus malheureux. Comme tu te tourmentes et comme tu t'affectes de la vie ! car tout ce dont tu te plains, c'est la vie ; elle n'a jamais été meilleure pour personne et dans aucun temps. On la sent plus ou moins, on la comprend plus ou moins, on en souffre donc plus ou moins, et plus on est en avant de l'époque où l'on vit, plus on souffre. Nous passons comme des ombres sur un fond de nuages que le soleil perce à peine et rarement, et nous crions sans cesse après ce soleil, qui n'en peut mais. C'est à nous de débayer nos nuages.

Tu aimes trop la littérature ; elle te tuera et tu ne tueras pas la bêtise humaine. Pauvre chère bêtise que je ne hais pas, moi, et que je regarde avec des yeux maternels ; car c'est une enfance, et toute enfance est sacrée. Quelle haine tu lui as vouée ! quelle guerre tu lui fais !

Tu as trop de savoir et d'intelligence, tu oublies qu'il y a quelque chose au-dessus de l'art : à savoir, la sagesse, dont l'art à son apogée n'est jamais que l'expression. La sagesse comprend tout : le beau, le vrai, le bien, l'enthousiasme, par conséquent. Elle nous apprend à voir hors de nous quelque chose de plus élevé que ce qui est en nous, et à nous l'assimiler peu à peu par la contemplation et l'admiration.

Mais je ne réussirai même pas à te faire comprendre comment j'envisage et saisis le *bonheur*, c'est-à-dire l'acceptation de la vie, quelle qu'elle soit ! Il y a une personne qui pourrait te modifier et te sauver, c'est le père Hugo ; car il a un côté par lequel il est grand philosophe, tout en étant le grand artiste qu'il te faut et que je ne suis pas. Il faut le voir souvent. Je crois qu'il te calmera : moi, je n'ai plus assez d'orage en moi pour que tu me comprennes. Lui, je crois qu'il a gardé son foudre et qu'il a tout de même acquis la douceur et la mansuétude de la vieillesse.

Vois-le souvent et conte-lui tes peines, qui sont grosses, je le vois bien, et qui tournent trop au *spleen*. Tu penses trop aux morts, tu les crois trop arrivés au repos.

Ils n'en ont point. Ils sont comme nous, ils cherchent. Ils travaillent à chercher.

Tout mon monde va bien et t'embrasse. Moi, je ne guéris pas ; mais j'espère, guérie ou non, marcher encore pour élever mes petites filles, et pour t'aimer, tant qu'il me restera un souffle.

à *George Sand*

Paris, mercredi, décembre 1874,

Me pardonneriez-vous mon long retard, chère maître ? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche comme un scheick. Je deviens trop bête ! J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard¹ est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout, je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi ? Nous souffrons peut-être du mal de la France ; ici, à Paris, où bat son cœur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le prince Napoléon pense exactement comme lui. Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant ! Mais moi, je suis atteint d'une hypocondrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.

Je travaille le plus que je puis, afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution², le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.

Ne me dites plus que la « bêtise est sacrée comme toutes les enfances », car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne « cherchent plus » et qu'ils se reposent. On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah ! que je vous envie, que je voudrais avoir votre sérénité ! Sans compter le reste ! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement, ainsi que vous.

1 À partir de 1872, Flaubert signe fréquemment ses lettres à George Sand de ce nom de Cruchard, allusion à la biographie farce qu'il a écrite à l'intention de George Sand : « Vie et travaux du R.P. Cruchard des Barnabites, directeur des Dames de la Désillusions », dédié à Madame la Baronne Dudevant née Aurore Dupin ». Cruchard c'est Gustave Flaubert ... et un peu de *Bouvard et Pécuchet*.

2 Il s'agit de Bouvard et Pécuchet.



Gravure sur bois de bout par Théodore Maurisset (1803-1860)

Emily Dickinson

Lettres à Thomas Wentworth Higginson

L'échange épistolaire a été le mode de communication privilégié de la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886). Volontairement retirée dans sa maison familiale du Massachusetts, elle entretient, toute sa vie, une correspondance abondante avec quelque 80 interlocuteurs. Seulement une dizaine de ses poèmes paraîtront de son vivant. En 1862, le critique littéraire Thomas Wentworth Higginson, signe un article « Lettre à une jeune journaliste » où il donne des conseils pour être publié. Espérant trouver en Higginson un mentor littéraire, Emily lui écrit, en joignant quatre de ses poèmes.

« M. Higginson, êtes-vous trop occupé pour me dire si mes vers sont vivants ? ». Les extraits qui suivent témoignent de l'impétueuse personnalité d'Emily et de la singularité de son écriture. Sa prose poétique rythmée, haletante fait, tout comme sa poésie, un usage non conventionnel de la majuscule et du tiret comme substitut du point.

Thomas Wentworth Higginson (1823-1911) publiera en 1890 le premier recueil poétique, posthume, d'Emily. Lettres in Marco Federici Solari : *Dickinson, Un volcan silencieux, la vie, Lettres d'une solitaire aventureuse*, éd. L'Orma, 2020. Traduction des lettres : Margaux Bricler, traduction des appareils : Delphine Ménage.

I.

7 juin 1862

Cher ami,

Votre lettre ne m'a point donné d'ivresse, parce que j'avais déjà goûté au Rhum auparavant – Saint-Domingue¹ ne passe qu'une seule fois – cependant j'ai rarement éprouvé un plaisir aussi intense que celui d'avoir votre avis et si j'essayais de vous remercier, les larmes bloqueraient ma langue –
(...) Je souris quand vous me suggérez d'attendre avant « de publier » – c'est une idée aussi étrangère à mon esprit que le Firmament l'est à une Nageoire. –
Si la gloire m'appartenait, je ne pourrais lui échapper – dans le cas contraire, je passerais la journée la plus longue à la traquer – et je perdrais l'approbation de mon chien – alors – je préfère encore mon rang de Va-Nu-Pieds –
Vous trouvez ma démarche « spasmodique » – Je suis en danger – Monsieur –
Vous me trouvez « hors de contrôle » – je ne connais aucun Tribunal.
Auriez-vous le temps d'être cet « ami » dont vous pensez que j'ai besoin ? Je suis de petite stature – je n'occuperai pas trop de place sur votre bureau – et ferai moins de Raffut que la Souris qui grignote vos Galeries –
Si je pouvais vous montrer ce que je fais – assez peu souvent pour ne pas vous déranger – et vous demander si je l'ai écrit avec clarté – ce serait un contrôle, à mes yeux –

1 Marque de rhum. C'est le sobriquet qu'elle [Emily] donnait parfois à son amie Susan afin d'exprimer l'effet que cette dernière produisait sur elle.

Le Marin ne voit pas le Nord – mais sait que l’Aiguille, elle, le voit –
En somme, voulez-vous être mon Précepteur, Mr. Higginson ?

Votre amie,
E. Dickinson

2.

juillet 1862

Parviendrez-vous à me croire-sans ? Je n’ai pas de portrait, pour l’instant, mais je suis petite, comme le Roitelet et mes Cheveux sont effrontés, comme la Bogue de la Châtaigne – et mes yeux, comme le Sherry qu’un Invité laisse au fond du Verre – Cela peut-il aller comme cela ? [...]

Votre élève

3.

juin 1869

Cher ami,

Une Lettre me donne toujours l’impression de l’immortalité parce que c’est l’esprit seul, sans compagnon corporel. Redevable dans notre conversation de l’attitude et du ton, il semble qu’il y ait un pouvoir spectral dans la pensée qui avance seule – J’aimerais vous remercier pour votre immense gentillesse mais je n’essaie jamais de soulever les paroles que je ne peux porter [...]

E. Dickinson

Lettre à Sophie Elkan

Selma Lagerlöf

La correspondance Selma Lagerlöf – Sophie Elkan débute en 1893. Selma Lagerlöf travaille à cette époque dans une école de filles à Landskrona, proche du Danemark. Elle a déjà publié *La Légende de Gösta Berling* (1891). Sophie Elkan, jeune veuve de la société juive de Göteborg, est écrivaine, elle aussi. Leurs premiers échanges épistolaires concernent les traductions en danois des nouvelles de Sophie Elkan, dont Selma Lagerlöf se charge au sein d'un groupe de femmes danoises. Leur première rencontre date du début de l'année 1894. Dès lors, elles s'écriront plusieurs fois par semaine durant 28 ans jusqu'en 1921, année de la mort de Sophie. Cette correspondance n'est hélas pas traduite en français. La traduction française d'une des premières lettres de Selma à Sophie que nous publions ici, a été assurée par notre correspondante suédoise Kerstin Munck.

Landskrona le 22.02.1894

Très, très chère!

C'est péché de t'écrire alors que j'ai laissé tellement de choses en plan. Tant pis je le fais quand même. Je me suis absentée quelques jours et voilà que s'accumulent le travail : les cours, les leçons à remplacer, les traductions, les lettres pour la famille et les affaires et bien d'autres activités comme le choix de livres pour une association littéraire, et en plus une collecte pour une association caritative de secours aux malades. Où puis-je trouver le temps pour t'écrire ? Mais ma volonté et mon très grand désir de le faire l'ont emporté sur le reste.

Je suis restée au Danemark de vendredi jusqu'à lundi soir pour y accomplir des activités ordinaires : lectures, discours, réceptions mondaines, enfin tout ce que tu détestes et évites, donc je ne t'en parlerai plus. Cependant, lors d'une de ces réunions, j'ai remarqué une personne dont les yeux m'ont rappelé les tiens, et j'ai été prise alors d'un désir immense de te revoir. Ne trouves-tu pas cruel que nous ne puissions pas être ensemble alors que notre désir est si fort et tellement réciproque en ce moment. Quand nous rencontrerons-nous ? Peut-être serons-nous alors moins désireuses l'une de l'autre.

Lorsqu'il s'agit de sentiment je ne suis pas jalouse, lorsque j'aime c'est pour la vie et je supporte beaucoup avant de retirer mon affection. Mais l'intérêt que je porte à une relation dans les premiers temps de la rencontre peut aussi s'évanouir avec le temps. Et toi es-tu comme moi ? Si tu pouvais partager mon vécu, il me semble que tu comprendrais mieux ce que je tente de te dire. Pour l'instant je suis comme ça, je ne peux pas t'écrire sans dire de bêtises, tout comme je ne peux te voir sans t'embrasser ou te caresser. Alors il vaut mieux que tu saches que cela n'est pas grave, c'est léger comme du champagne et tu ne dois pas t'en offusquer. Actuellement sans doute, je ne t'aime pas, mais je suis amoureuse, j'en ris moi-même et tu dois en rire aussi, et cela passera très vite.

Voilà. Je voulais te dire aussi que je suis attirée par les gens dans la peine : je les trouve irrésistibles. L'an dernier, je me suis entichée d'une demoiselle Alberti au Danemark, et puis encore pour une mademoiselle Hude, docteur ès lettres maltraitée par un médecin, maintenant c'est toi... Hélas pour toi.

Tu es courageuse de parler de tes amies, moi, je n'ose jamais le faire, du moins je ne suis pas élogieuse à leur endroit. As-tu parlé de moi dans de bons termes à Madame Warburg¹. Merci de le faire à la prochaine occasion, cela me serait précieux auprès de son mari.

Tu me demandes dans ta lettre ce que j'écris en ce moment. Tout d'abord une nouvelle ce qui me permettra de gagner de l'argent, ensuite je terminerai *Fred Kulla*² et puis je commencerai l'écriture d'un projet : une investigation sur la méthode de gouvernement de Dieu sur le Monde. Si tu ne crois pas en Dieu, remplace par un autre nom.

Récemment, j'ai rencontré une écrivaine Danoise qui m'a demandé si *Gösta Berling*³ avait quelque chose à voir avec mon enfance. – J'ai répondu non, et aussi que j'étais une personne sceptique et blasée, qui avait conscience de créer et de mettre sa personnalité au service d'une œuvre. J'ai dit cela d'une manière prosaïque, et je ne sais si j'ai menti ou dit la vérité.

J'ai tellement pratiqué l'introspection sur moi-même qu'il n'y a plus un seul recoin de mon intimité que je ne connaisse. Mais quand je suis en chaire devant plusieurs centaines de personnes, ou quand je suis seule avec toi mes yeux perdus dans les tiens, alors là je suis vraie. Et c'est pourquoi je n'aime que cela au monde.

Ta Selma

1 Il s'agit vraisemblablement de l'épouse de Karl Warburg (1852-1918), historien de la littérature et critique littéraire. Ce dernier, mais aussi Carl David af Wirsén, secrétaire permanent de *Svenska Akademien* (l'Académie suédoise), avaient dénigré son premier roman *La légende de Gösta Berling*. Selma Lagerlöf tente ici une approche afin d'apaiser leurs griefs : ils n'avaient fait que s'accroître au vu des critiques favorables provenant des associations féministes. Selma sera la première femme à recevoir le prix Nobel de littérature, en 1909 ; elle sera également la première femme à être élue à l'Académie suédoise, en 1914.

2 Fred Kulla, une des reines du conte *Les Reines de Kungahälla*.

3 Le premier roman de Selma Lagerlöf.

Les lettres de prison, 1915-1918

(extrait)

Rosa Luxemburg

À la fin de l'année 1918, par suite de l'amnistie politique prononcée le 6 novembre, la révolution allemande permet à Rosa Luxemburg de sortir enfin de prison. Elle est libérée le 10 novembre et regagne seule Berlin, alors que la ville est en pleine effervescence révolutionnaire, pour y retrouver ses amis. Trois mois plus tard, et après l'échec du soulèvement de la nuit du 5 au 6 janvier, écrasé par les militaires, Rosa Luxemburg fait paraître son ultime article intitulé *L'Ordre règne à Berlin*. Dans la nuit du 15 janvier 1919, une milice se présente à son domicile clandestin pour la conduire, vers 22 heures, à l'hôtel Eden où siégeait provisoirement l'état-major de l'unité que commandait le capitaine Waldemar Pabst. Ce dernier faisait partie des corps francs qui, sous l'autorité de Gustav Noske, étaient chargés d'écraser la révolution allemande. La milice en question était principalement composée de commerçants de Wilmersdorf, quartier de Berlin où s'était réfugiée Rosa Luxemburg. Pour l'avoir livrée aux corps francs, chacun d'eux reçut 1 700 marks, une prime énorme pour l'époque. Arrêté au même moment, Karl Liebknecht avec lequel Rosa Luxemburg dirigeait le mouvement spartakiste, fut d'abord interrogé, puis exécuté lors du trajet en voiture qui aurait dû le conduire en prison. Vers 23 heures Rosa Luxemburg fut à son tour évacuée. En sortant de l'hôtel, un soldat l'assomma à coups de crosse de fusil en lui fracassant la mâchoire. Évanouie, on la chargea dans une automobile et, à quelques dizaines de mètres de l'hôtel, l'officier d'aviation Kurt Vogel l'acheva d'une balle dans la tête. On jeta ensuite son cadavre dans le Landwehrkanal.

«Notre terre est belle, voilà au fond ce que cherche à nous dire Rosa Luxemburg. Et c'est précisément parce qu'elle est belle que cela vaut la peine de se battre, et que pour sa part, comme elle le déclare, elle est prête à mourir sur «une barricade ou dans un pénitencier».»

La lettre ci-dessous adressée à son amie Sonia Liebknecht, est tirée de l'ouvrage *Rosa Luxemburg, Lettres et textes choisis*, Éd. Le temps des cerises, Paris, 2014, p. 54.

À Sonia Liebknecht¹,
2 mai 1917

Ce que je lis ? Avant tout des ouvrages de sciences naturelles : géographie végétale et animale. Hier j'ai justement lu un livre sur la cause de la disparition des oiseaux chanteurs en Allemagne : c'est l'entretien rationnel des forêts de plus en plus

1 Épouse de Karl Liebknecht, membre du Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD) député au Reichstag. En raison de son opposition à la Première Guerre mondiale, il est emprisonné et exclu du SPD. Il cofonde avec Rosa Luxemburg la Ligue spartakiste, puis le Parti communiste d'Allemagne.

étendu, la culture des jardins et l'agriculture qui font disparaître une à une toutes leurs possibilités naturelles de nicher et de trouver leur nourriture : arbres creux, terres en friche, broussailles, feuilles mortes dans les jardins. J'avais si mal en lisant cela. Ce n'est pas que je m'inquiète du chant des oiseaux pour les hommes, mais c'est la représentation de la disparition silencieuse et irrésistible de ces petits êtres sans défense qui me peine au point que je n'ai pu retenir mes larmes. Cela m'a rappelé un livre russe écrit par le professeur Ziber, traitant de la disparition des Peaux-Rouges dans l'Amérique du Nord, que j'ai lu quand j'étais encore à Zurich. Tout comme les oiseaux, ils sont chassés peu à peu de leur territoire par les hommes civilisés, et voués à une disparition silencieuse et cruelle.

Mais il faut bien sûr que je sois malade pour que tout me bouleverse si profondément. Ou alors savez-vous ce que c'est ? J'ai parfois le sentiment de ne pas être un vrai être humain, mais un oiseau ou quelque autre animal qui a pris forme humaine ; au fond de moi je me sens beaucoup plus chez moi dans un petit bout de jardin comme ici, ou dans la campagne, sur l'herbe, entourée de bourdons que... dans un congrès du parti. À vous je peux bien dire tout cela : vous n'irez pas tout de suite me soupçonner de trahir le socialisme. Vous le savez, j'espère malgré tout que je mourrai à mon poste, dans une bataille ou au bain. Mais mon moi le plus profond appartient plus à mes mésanges charbonnières qu'aux « camarades ». Et non pas parce que je trouve dans la nature un asile, un lieu de repos, comme tant d'hommes politiques qui n'ont plus rien dans le cœur. Au contraire, je trouve à chaque pas, dans la nature aussi, tant de cruauté que j'en souffre beaucoup...



La lettre (ou Trop tard)

Huile sur bois, 1916

Armand Cambon (Montauban, 1819-1885)

Lettre à Lou Andréas-Salomé

Rainer Maria Rilke

Rainer Maria Rilke, grand poète et écrivain autrichien, né à Prague en 1895, rencontre à l'âge de 22 ans Lou Andréas-Salomé de 14 ans son aînée. Leur amour enflammé se transformera en une grande amitié et une admiration réciproque qui les feront correspondre jusqu'à la mort de Rilke en 1926 en Suisse. Cette lettre est extraite du recueil de leur *Correspondance* (éd. Gallimard 1980/85, traduction Philippe Jaccottet. p.114-117).

9 novembre 1903
Rome, le 15 janvier 1904

Lou, chère Lou,

J'inscris la date de ta dernière lettre en tête de la mienne – uniquement pour m'assurer qu'aucun envoi de toi ne s'est perdu ; les postes italiennes ne cessant d'alimenter par tous les moyens ce genre de soupçons.

Me voici, chère Lou, dans mon petit pavillon, où je vis ma première heure tranquille après beaucoup d'agitation ; maintenant, tout dans la sobre pièce a sa place, demeure, vit, accueille le jour et la nuit ; et dehors, où il y eut tant de pluie, c'est un après-midi de printemps qui demain peut-être ne sera plus, mais qui est là maintenant comme de toute éternité : si pur est l'équilibre du mince vent léger auquel obéissent les feuilles, feuilles brillantes du laurier et les bouquets de feuilles inapparentes des bosquets de chênes verts, si confiants les bourgeons rougeâtres des arbres à peine défeuillés, et si vaste le parfum qui s'élève du champ de narcisses vert et gris, dans le tranquille vallon du parc, sous l'arche pensive de son vieux pont. J'ai balayé de ma terrasse les lourdes traces de pluie et poussé de côté des feuilles mortes de chêne, cela m'a réchauffé ; maintenant, après ce petit travail concret, le sang tinte en moi comme dans un arbre. Et pour la première fois depuis longtemps, j'ai une très légère impression de liberté, de fête – comme si tu allais entrer... Ce sentiment de bonheur passera aussi, et qui sait s'il ne se prépare pas derrière les montagnes lointaines une autre nuit de pluie qui inondera mon toit, et un vent acharné qui ramènera au-dessus de mes pas les nuages.

Mais je sens que cette heure ne doit pas s'écouler sans que je t'aie écrit ; je n'ai pas le droit de manquer les rares moments où je peux t'écrire, où je suis assez calme, limpide et seul pour t'approcher ; car j'ai beaucoup, beaucoup à te dire. Il y a eu à Paris, chez Durand-Ruel, au printemps de l'an dernier, une exposition de peintures antiques, des fresques provenant d'une villa des environs de Boscoreale, montrées une dernière fois dans leur ensemble abîmé et discontinu, avant que le hasard des enchères ne les disperse ; c'étaient les premières peintures antiques que je voyais [...]. De ces éléments de décoration, l'un s'était conservé intact, bien que ce fût le plus grand et peut-être le plus vulnérable ; il représentait une femme assise, calmement, écoutant avec un visage grave, droit, tranquille, un homme qui parlait

bas, l'air absorbé, à cette femme et à lui-même à la fois, de cette voix sombre où les destinées passées se reflètent comme de confuses rives ; cet homme, si je me souviens bien, avait les mains posées sur un bâton, nouées à ce bâton avec lequel il avait marché longtemps dans des pays lointains ; elles se reposaient pendant qu'il parlait (comme les chiens se couchent pour dormir quand leur maître commence un récit dont ils pressentent qu'il sera long) ; mais bien que cet homme fût déjà loin très avant dans son récit, bien qu'il eût encore devant lui une grande étendue de souvenir (une plaine de souvenir, mais où le chemin tournait souvent inopinément) on devinait, au premier coup d'œil, que c'était lui l'arrivant, lui qui avait cheminé vers cette femme majestueuse et calme, l'étranger de cette femme toute patrie : si visible était en lui le mouvement de la venue, comme l'est dans la vague sur la grève, même quand, déjà plane et brillante comme du verre, elle reflue ; il ne s'était pas encore entièrement défait de la hâte dont même un voyageur plus mûr n'est pas tout à fait quitte, sa sensibilité était encore branchée sur l'inattendu et le changeant, le sang marchait encore dans ses pieds qui, plus agités que les mains, ne parvenaient pas à dormir. Ainsi, le mouvement et le repos juxtaposés de cette scène formaient non pas un contraste, mais plutôt une égalité, une unité finie se refermant lentement comme une blessure en voie de guérison ; car le mouvement même était repos déjà, se couchait comme se couche la neige qui tombe paisiblement, devenait paysage comme elle quand elle s'étend sur les formes du lointain ; le passé, en revenant, prenait l'aspect de l'éternel et ressemblait aux événements qui composaient, en la transfigurant, l'existence de la femme.

[...] Dans ce temps de Paris, tellement confus, où chaque impression douloureuse et pesante semblait tomber de très haut sur mon âme, la rencontre de cette belle œuvre prit un accent décisif ; comme si j'étais autorisé à voir, au-delà de tout ce qui me menaçait, une chose accomplie, ce spectacle me toucha et me soutint. C'est alors que me vint le courage de t'écrire, chère Lou ; car il me semblait que même le chemin le plus confus pouvait prendre sens à travers ce retour à une femme habitant dans sa maturité et son calme, une femme grande et capable, comme une nuit d'été, de tout entendre : les petites rumeurs effrayées d'elles-mêmes, les appels, les cloches...

Mais moi, Lou, ton fils prodigue en quelque sorte, il faudra longtemps encore avant que je puisse être un narrateur, le devin de mon chemin, le chroniqueur de mon destin passé ; ce que tu entends n'est que le bruit de mon pas qui continue sa marche ; qui continue sur d'incertains chemins, à s'éloigner, je ne sais de quoi, ni s'il se rapproche de quelque chose. Que ma bouche seulement, quand elle sera devenue un grand fleuve, débouche un jour en toi, dans ton ouïe et la tranquillité de tes profondeurs ouvertes – telle est la prière que je prononce à toute heure puissante, à chaque moment d'angoisse, de nostalgie ou de joie capable de préserver et d'exaucer. Même si ma vie maintenant est infime et m'apparaît bien souvent comme une jachère où règnent la mauvaise herbe et les oiseaux du hasard, quêtant leur nourriture parmi ses graines négligées – elle ne sera vraiment qu'au jour où je pourrais te la raconter, et elle sera alors telle que tu l'entendras !

Lettre à Lou

Guillaume Apollinaire

27 Septembre 1914, le poète Guillaume Apollinaire (1880-1918) est à Nice, attendant son incorporation militaire. Il rencontre Louise de Coligny-Châtillon et en tombe amoureux. De furtives avancées en reculades, la jeune femme se dérobe. S'ensuit néanmoins une correspondance régulière, du 28 septembre 1914 au 18 janvier 1915. À l'exception des premières, ces missives sont écrites depuis Nîmes où Apollinaire, engagé volontaire, est incorporé le 6 décembre 1914, puis du front. Les célèbres *Lettres à Lou* révèlent l'amour enflammé porté à Louise. Elles témoignent aussi de la dure réalité quotidienne du poète pendant la Première Guerre mondiale. Le recueil, publié après la mort de l'auteur, totalise 220 lettres et 76 poèmes figurant au dos des lettres.

[...]

51^e lettre à Lou¹

[Nîmes, le] 18 janvier [19]15

Lou adoré ! [...] Maintenant, je te prie de ne plus me chiner sur le métier de poète. Je sais bien que c'est gentiment mais c'est une habitude que tu prendrais facilement. D'abord être poète ne prouve pas que l'on ne puisse faire autre chose. Beaucoup de poètes ont été autre chose et fort bien – (je t'écris à la cantine – excuse ce papier, Lou chéri –). D'autre part, le métier de poète n'est pas inutile, ni fou, ni frivole. Les poètes sont les créateurs, (poète vient du grec et signifie en effet créateur et *poésie* signifie création) – Rien ne vient donc sur terre, n'apparaît aux yeux des hommes s'il n'a d'abord été imaginé par un poète. L'amour même, c'est la poésie naturelle de la vie, l'instinct naturel qui nous pousse à créer de la vie, à reproduire. Je te dis cela pour te montrer que je n'exerce pas le métier de poète simplement pour avoir l'air de faire quelque chose et de ne rien faire en réalité. Je sais que ceux qui se livrent au travail de la poésie font quelque chose d'essentiel, de primordial, de nécessaire avant toute chose, quelque chose enfin de divin. Je ne parle pas bien entendu des simples versificateurs. Je parle de ceux qui, péniblement, amoureuxment, génialement, peu à peu peuvent exprimer une chose nouvelle et meurent dans l'amour qui les inspirait. Voilà, Lou, encore une lettre trop longue, si tu la lis, bien, sinon je me vengerai en poète, c'est-à-dire divinement et tu sais que la vengeance est le plaisir des dieux. Je t'aime mon Lou, mais suis fâché que dans tes lettres de maintenant tu sembles moins fortement à moi, ce semble, qu'il y a quelques jours. Mais je suis content tout de même en prévision de la permission.

Je t'aime, Amour.

Gui.

1 Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, Gallimard, 1990, (coll. L'Imaginaire), Préface et notes de Michel Décaudin, p.120 & 121.

De Téhéran à Tavistock Square¹

(extraits)

Vita Sackville-West / Virginia Woolf

Dès leur rencontre, en 1922, les deux femmes sont immédiatement attirées l'une par l'autre. Si elles ont beaucoup en commun, elles diffèrent sur bien des points. Virginia Woolf, âgée de quarante ans, a survécu à trois crises de dépression : si elle a publié trois romans, elle ne connaît pas encore le succès commercial. Âgée de trente ans, Vita – la vie en latin – est une autrice réputée qui a publié plusieurs volumes de poésie et de fiction. Subjuguée par « la belle aristocrate Sackville-West », Virginia note dans son journal : « Pas tellement à mon goût le plus strict... elle a la souple aisance de l'aristocratie, mais pas l'esprit de l'artiste. [...] Elle navigue toutes voiles dehors en haute mer, tandis que je flotte et dérive dans les marécages ». Vita allait être, jusqu'à la mort de Virginia en 1941, une des personnes les plus importantes de sa vie. Leur correspondance (*Virginia Woolf – Vita Sackville-West. Correspondance 1923-1941*, trad. Stock, 1985 ; rééd. Livre de Poche, 2019), poursuivie pendant plus de dix-huit ans, atteste de la profondeur de leur amour – il inspirera le roman *Orlando* à Virginia Woolf.

Vita Sackville-West à Virginia Woolf

Téhéran, 9 février 1927

Ma chérie, je ne sais vraiment comment faire pour t'écrire, tout est si confus, si einsteinien, un état que je ne puis jamais espérer te communiquer, je n'essaierai donc pas. Quoi qu'il en soit, je suis là. J'ai franchi ces montagnes familières et j'ai traversé cette familière plaine – et il m'a semblé, dès le début, que je n'en étais jamais partie. Mon esprit s'est adapté instantanément aux proportions et à la forme, à l'odeur et à la couleur, de la Perse ; comme si chaque pièce s'enclenchait dans son engrenage. De telle sorte que je ne sais plus si l'Angleterre elle-même ne semble être qu'un point sur la carte, uniquement peuplé de trois ou quatre personnages de taille normale, ce qui les fait paraître incongrûment vastes étant donné l'île minuscule sur laquelle se situe leur existence. Mais, à mon sens, c'est comme cela que les choses doivent être : les sites rapetissent, mais les humains sont stables.

Au moment où nous arrivions, nous avons commencé à parler des modalités du retour. Un instant notre expédition dans les montagnes [des Bakhtiari] sembla être en péril, mais à présent tout est rétabli ; à un autre moment il a paru probable que nous reviendrions par Constantinople et Athènes, par voie de mer, et c'est alors que, dans cette hypothèse, j'ai formé le projet vertigineux de te retrouver là ; mais aujourd'hui c'est abandonné. Te serais-tu ralliée à ce plan ? (En admettant toujours que tu aies choisi la Grèce à la place de l'Amérique), serais-tu montée à bord au Pirée pour me trouver en train de t'attendre en haut de la passerelle ? Nous serions alors

1 Tavistock Square est une place de Londres : Virginia Woolf a vécu au n° 52, sur le côté sud, entre 1924 et 1939 ; la maison fut détruite en octobre 1941, par un bombardement, pendant le *Blitz*.

revenues ensemble par les mers de la Grèce, ce qui, je le suppose, m'aurait complètement déboussolée. La Grèce, avec toi – en mai [...]

Mais ce qui est vraiment bizarre, c'est que je sois là devant la même table à t'écrire exactement comme j'avais l'habitude de le faire l'an dernier, avec le même soleil qui m'inonde à travers les feuilles des platanes, et que j'éprouve à nouveau la même sensation d'impuissance désespérée, voyager étant, comme tu le sais très bien, le plus intime des plaisirs. Et ton atelier me semble tellement plus réel que n'importe quoi d'autre, ainsi que toi, me faisant des signes d'adieu sur le seuil de ta porte. Oh, comme j'aimerais que tu m'expliques la vie, de façon que je puisse la percevoir avec fermeté et dans son intégralité, je ne me rappelle plus très bien les termes de la citation. À mesure que je prends de l'âge l'existence m'apparaît comme de plus en plus déconcertante. Je vais lire les mémoires de Gide et voir si cela m'est de quelque utilité. [...]

Midi : le canon : les muezzins lâchant leur plainte dans la rue : le soleil : un petit air de flûte montant d'un vendeur d'oranges – Te souviens-tu de m'avoir écrit d'Espagne, il y a bien des années, au sujet d'une procession religieuse ? Comme je suis heureuse que tu existes !

Virginia Woolf à Vita Sackville-West

Vendredi, 18 fév. 1927

52 T. S.²

Mon tendre Trésor,

... Oui, tu me manques de plus en plus. Je sais que ça te fera plaisir de me savoir malheureuse. Eh bien, tu peux...

Nous sommes encore, tu seras étonnée de l'apprendre, en train de discuter de l'amour et de la sodomie... Et c'est alors que Morgan³ déclare qu'il y a bien réfléchi et que l'on passe 3 heures à manger, 6 à dormir, 4 à travailler, 2 à aimer. Lytton⁴, lui, dit 10 à aimer. Moi, je dis, la journée entière à aimer. Je dis que cela fait voir les choses à travers un halo romantique. Mais, me disent-ils, vous n'avez jamais été amoureuse.

2 Tavistock Square.

3 Il s'agit du romancier Edward Morgan Forster (1879-1970), membre du *Groupe de Bloomsbury*. Le noyau originel de ce cénacle d'intellectuels et d'artistes fut un petit groupe d'amis, tous étudiants à Cambridge. Le groupe fondateur comporta, outre Virginia Woolf et Vita Sackville-West, Leonard Woolf, époux de Virginia, et l'économiste John-Maynard Keynes.

4 Il s'agit de *Lytton Strachey*, écrivain et critique anglais, membre fondateur du *Groupe de Bloomsbury*.

Lettres d'Afrique, 1914-1931

(extrait)

Karen Blixen

Les *Lettres d'Afrique* furent publiées en 1978, quarante ans après *la Ferme africaine*. La réalité ou plutôt une autre réalité devint accessible, qui recouvre une même chronologie, seize années de l'arrivée au départ de la ferme. Ce sont, pour l'essentiel, des lettres adressées à sa mère ou à son frère Thomas. Sélection de lettres autorisées, elles sont parfois lacunaires ou manquantes. Cette correspondance élégante, exotique, spirituelle, captivante, accompagne Karen Blixen, de vingt-neuf ans à quarante-six ans. Témoignage d'un parcours hors du commun, les lettres sont un document inappréciable, pour sonder le gouffre entre le matériau brut, une vie et ce qui le transfigure en œuvre d'art, un livre. Phaéton a choisi, parmi cette correspondance, une lettre adressée à son frère, qui illustre assez bien ce rapport entre la réalité de la vie et l'œuvre romanesque (Karen Blixen, *Afrique*, Quarto Gallimard, Paris, 2006, p. 556, 557, 558).

Ngong, 3 août 1924

Très cher Tommy,

[...] Je sais bien qu'il ne m'est guère possible d'espérer t'aider ou te conseiller véritablement. Il n'est cependant pas exclu qu'il puisse être utile que je te fasse part de ma façon de voir les choses et que tu prêtes l'oreille à ce que d'autres peuvent avoir à dire sur la question. Il s'en est fallu de peu que tu ne reçoives de moi une lettre du même genre que la tienne. Ces derniers mois, depuis que Denys est parti, je me suis sentie affreusement déprimée, ou comme tu le dis toi-même, « malheureuse comme les pierres ». [...] Mais pour en revenir à mon propre cas, lorsque je suis vraiment au désespoir, il arrive alors généralement que je remonte lentement à la surface. Je crois que cela vient de ce que ma nature recèle des trésors peu communs de *joie de vivre* qui agissent en fait contrairement à toute raison, – de même je me remets plus rapidement que d'autres d'une égratignure.

[...] Mais, tout d'abord, si tu me demandais, si, selon moi, tu ferais bien de renoncer à ce qui te paraît être l'idéal dans la vie et de te mettre, comme tu le dis à « suivre les sentiers battus à la façon routinière de tout le monde » – je ne pourrais te répondre autre chose que : non, non, non. Il n'est pas possible, selon moi, de renier sa nature de la sorte. [...] Quant à un « travail régulier », il me semble qu'il en va de même pour toi, ce serait inutile.

Je puis juger d'après moi-même. À la vérité j'aimerais bien me marier et je suis lasse d'être toujours toute seule. Or, si je n'étais pas celle que je suis etc., je pourrais fort bien le faire, par exemple épouser Jack Lewellyn ou Berkeley Cole, que j'aime bien, en compagnie de qui je m'amuse beaucoup, [...] mais les choses étant ce qu'elles sont je vois bien que c'est impossible. [...] Il me semble que je suis pour l'éternité liée à Denys, vouée à aimer le sol qu'il foule, à être indiciblement heureuse lorsqu'il est ici et à souffrir bien plus que la mort lorsqu'il s'en va. [...]

Je reprends ma lettre afin d'y ajouter quelques mots pour répondre à ce que tu dis à la fin de la tienne : « Ce à quoi tu es parvenue, je pourrai peut-être y parvenir à mon tour » –. Oui je suis sûre que tu y arriveras. [...] Je parle par expérience ; lorsque j'étais jeune, – c'était en 1909, – je suis tombée très amoureuse et j'ai cru que je ne connaîtrais plus jamais cela ; – et puis, 9 ans plus tard, en 1918, j'ai à nouveau connu l'amour, – et un amour encore bien plus profond que la première fois. J'ai lu un jour la traduction d'un petit poème grec auquel je pense très souvent :

Éros frappa, tel le forgeron de son marteau,
et les étincelles plurent de mon défi.
Il rafraîchit mon cœur dans les larmes et les cris
comme le fer brûlant est tiédi dans les eaux.

C'est comme cela que cela se passe, je crois, et non pas de façon aussi douce et amollissante comme on le dit souvent. Prends patience, le marteau se lèvera bien à nouveau pour toi. Il me semble que c'est dommage que tu n'aies jamais lu de littérature *ancienne*. Je crois que cela te ferait du bien. Lis les anciens philosophes et les écrivains satiriques comme Rabelais.

Excuse la bêtise de cette lettre. Ce n'est pas du tout ce que je voulais t'écrire. Mais ce que je voulais te dire, je te le crie encore une fois : tiens bon.

Correspondance de René Crevel à Gertrude Stein

René Crevel

La correspondance entre René Crevel et Gertrude Stein a commencé au printemps 1926 à la suite de leur rencontre à la Galerie Drouet, lors d'une exposition du groupe d'artistes peintres réunis autour de Pavel Tchelitchev. Les lettres à Gertrude Stein sont souvent envoyées depuis les sanatoriums en Savoie et en Suisse, dans lesquels René Crevel se pliait à contre cœur au rythme monotone de la cure d'air.

Cette correspondance s'étendra selon les circonstances jusqu'à la mort de René en 1935. Impressionné par la stature de son interlocutrice, Crevel ne semble pas encore très à l'aise avec elle. Son cérémonieux « Dear Miss Stein »¹ l'atteste. Il se peut que le jeune homme ait été enclin à voir en G. Stein non seulement une aînée (elle a 52 ans en 1926) mais aussi une « mère » : sur un mode débonnaire, Gertrude « grondait » volontiers son ami pour ses frasques et celui-ci dans ses lettres se décrit selon les circonstances comme un « *innocent heart* ».

L'intérêt principal de ces lettres est de dévoiler les ressources psychologiques que René Crevel a dû mobiliser pour se préserver de sa maladie incurable. Elles soulignent en outre l'attrait qu'exerçait sur lui l'Amérique. René Crevel est avec Louis Aragon l'un des rares surréalistes à avoir toujours manifesté une réelle ouverture au monde anglophone. René Crevel est l'auteur de : *Détours*, *Mon corps et moi*, *La Mort difficile*, *Babylone*, *Êtes-vous fous ?*, *Le Clavecin de Diderot*, *Les Pieds dans le plat*. Tous ces ouvrages ont été publiés par les Éditions Jean-Jacques Pauvert. La lettre et les argumentations que nous publions ici sont tirées de l'ouvrage : Jean-Michel Devésa, *Correspondance de René Crevel à Gertrude Stein*, Traduction, présentation et annotation, Éditions L'Harmattan, 2000, p. 91, 92, 93, 94, 95.

Chère Miss Stein,

Je suis de nouveau en Montagne :

Grand Hôtel (fin de 1926, début 1927)

Morzine

Haute-Savoie

France,

et chaque semaine je vais à Genève pour des soins. Ce matin je suis ici, à Morzine, un peu triste (mon premier accès de mélancolie depuis mon départ). Je travaille (le résultat n'est pas si mal) à un roman. Cela pourrait s'appeler *Babylone*.

Par la suite, je voudrais écrire un essai comme *Mon corps et moi*, non à propos de la solitude, mais à propos de la maladie, de l'égoïsme (ma plus grande qualité), de l'amour, et de mille autres choses.

Et puis, je commencerai, disons plutôt que je recommencerai mon livre sur Diderot qui est un homme si merveilleux.

1 La correspondance est écrite en anglais.

Pas de nouvelle de Pavlik² et Xerescha, mais c'est de ma faute. Je suis resté deux longues semaines sans écrire, ne faisant absolument rien.

Transmettez leur toute mon affection. Mon éditeur m'écrit que le dessin de Pavlik qui illustre la publication de ma conférence est étonnant.

Je resterai en montagne trois mois.

Si jeune, je suis Iphigénie.

[Formant un cercle]

Jeune est jeune est jeune
est jeune
exactement comme rose
est une rose est une rose
est une rose³

[Au centre du cercle, noté à l'envers]

Mais René Crevel n'est
pas jeune
n'est pas une rose
À présent René est René est René
un pauvre est un pauvre est un pauvre
un garçon est un garçon est un garçon

René Crevel est l'ami
(c'est la pure vérité)
de Miss Stein
et de Miss Toklas
Attendant au lit,

l'inspiration

[DESSIN]

Je porte des culottes bouffantes
(atchoum)

Regardez-moi tel que je suis en montagne
par grand froid
le matin
élégant

[DESSIN]

[DESSIN]

révant

2 Il s'agit du Pavel Tchelitchev peintre et dessinateur.

3 On reconnaît la célèbre « devise » de Gertrude Stein « une rose est une rose est une rose ».

Lettre à l'éléphant, 1968

(extraits)

Romain Gary

Aviateur, résistant, diplomate, romancier, scénariste et réalisateur, Romain Gary (1914-1980) a laissé une œuvre littéraire immense marquée par son engagement à pourfendre la médiocrité humaine. Dans son roman *Les racines du ciel* (Prix Goncourt, 1956), l'élimination des éléphants d'Afrique équatoriale était un moyen pour l'auteur d'alerter sur les problèmes environnementaux, même si, à l'époque, cet aspect de l'ouvrage n'a pas été vraiment perçu. Dix-sept ans plus tard, avec la *Lettre à l'éléphant*, publiée dans *Le Figaro littéraire*, il réactive avec plus de gravité ses préoccupations pour l'écologie. La note d'espoir qui clôturait son roman fait place ici à un pessimisme grandissant qui le conduira, en visionnaire, à affirmer au micro de France-Culture en 1973 : « Ce qui se passe aujourd'hui n'est qu'un déclin irréversible par pollution, saturation et mauvais usages de l'environnement [...] L'humanité est devenue un cancer qui se dévore lui-même ».

Monsieur et cher éléphant,

[...] À mes yeux, monsieur et cher éléphant, vous représentez à la perfection tout ce qui est aujourd'hui menacé d'extinction au nom du progrès, de l'efficacité, du matérialisme intégral, d'une idéologie ou même de la raison car un certain usage abstrait et inhumain de la raison et de la logique se fait de plus en plus le complice de notre folie meurtrière. [...]

C'est dans une chambre d'enfant, il y a près d'un demi-siècle, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Nous avons pendant des années partagé le même lit et je ne m'endormais jamais sans embrasser votre trompe, sans ensuite vous serrer fort dans mes bras jusqu'au jour où ma mère vous emporta en disant [...] que j'étais désormais un trop grand garçon pour jouer avec un éléphant.

[...] Des années plus tard, quelque part au Soudan, nous nous sommes de nouveau rencontrés. Je revenais d'une mission de bombardement au-dessus de l'Éthiopie et fis atterrir mon avion en piteux état au sud de Khartoum, sur la rive occidentale du Nil. J'ai marché pendant trois jours avant de trouver de l'eau et de boire, ce que j'ai payé ensuite par une typhoïde qui a failli me coûter la vie. Vous m'êtes apparu au travers de quelques maigres caroubiers et je me suis d'abord cru victime d'une hallucination. Car vous étiez rouge, d'un rouge sombre, de la trompe à la queue.

[...] Il me fallut quelque temps pour comprendre que si vous étiez rouge, c'est parce que vous vous étiez vautré dans la boue, ce qui voulait dire qu'il y avait de l'eau à proximité. J'avancai doucement et à ce moment vous vous êtes aperçu de ma présence. Vous avez redressé vos oreilles et votre tête parut alors tripler de volume, tandis que votre corps, semblable à une montagne disparaissait derrière cette voilure soudain hissée. Entre vous et moi, la distance n'excédait pas vingt mètres, et non seulement je pus voir vos yeux, mais je fus très sensible à votre regard qui m'atteignit si je puis dire, comme un direct à l'estomac. Il était trop tard pour songer à fuir. Et puis, dans l'état d'épuisement où je me trouvais, la fièvre et la soif l'emportèrent sur ma peur. Je renonçai à la lutte.

[...] Quand j'ouvris de nouveau les yeux, vous dormiez. J'imagine que vous ne m'aviez pas vu ou pire vous m'aviez accordé un simple coup d'œil avant d'être gagné par le sommeil. Quoi qu'il en soit, vous étiez là ; la trompe molle, les oreilles affaissées, les paupières abaissées et [...] mes yeux s'emplirent de larmes. [...] Je fis un pas dans votre direction, puis un autre... Pour un homme aussi profondément épuisé que j'étais en ce moment-là, il se dégageait de votre masse énorme, pareille à un roc, quelque chose d'étrangement rassurant. J'étais convaincu que si je parvenais à vous toucher, à vous caresser, à m'appuyer contre vous, vous alliez me communiquer un peu de votre force vitale. [...] J'étais tout près de vous quand je fis un faux pas et tombai. C'est alors que la terre trembla sous moi et le boucan le plus effroyable que produiraient mille ânes en train de braire à l'unisson réduisit mon cœur à l'état de sauterelle captive. En fait, je hurlais, moi aussi [...] Il semblait bel et bien qu'une partie de votre puissance se fût infusée en moi, car jamais homme à demi-mort n'est revenu plus rapidement à la vie pour détalier aussi vite. En fait, nous fuyions tous les deux mais en sens contraires.

[...] Nous ne nous sommes plus jamais rencontrés et pourtant dans notre existence frustrée, limitée, contrôlée, répertoriée, comprimée, l'écho de votre marche irrésistible, foudroyante, à travers les vastes espaces de l'Afrique, ne cesse de me parvenir et il éveille en moi un besoin confus. Il résonne triomphalement comme la fin de la soumission et de la servitude [...] Mais à tous ceux parmi nous qu'écœurent nos villes polluées et nos pensées plus polluées encore, votre colossale présence, votre survie, contre vents et marées, agissent comme un message rassurant. Tout n'est pas encore perdu [] et qui sait ? Si nous cessons de détruire les éléphants et les empêchons de disparaître, peut-être réussirons-nous également à protéger notre propre espèce contre nos entreprises d'extermination.

Si l'homme se montre capable de respect envers la vie sous la forme la plus formidable et la plus encombrante [...] alors demeure une chance pour que la Chine ne soit pas l'annonce de l'avenir qui nous attend, mais pour que l'individu, cet autre monstre préhistorique encombrant et maladroit, parvienne d'une manière ou d'une autre à survivre.

Il y a des années, j'ai rencontré un Français qui s'était consacré, corps et âme, à la sauvegarde de l'éléphant d'Afrique. [...] il me dit : *« Les chiens ce n'est plus suffisant. Les gens ne se sont jamais sentis plus perdus, plus solitaires qu'aujourd'hui, il leur faut de la compagnie, une amitié plus puissante, plus sûre que toutes celles que nous avons connues [] Ce qu'il nous faut, ce sont les éléphants »*. Et qui sait ? Il nous faudra peut-être chercher un compagnonnage infiniment plus important, plus puissant encore...

[...] Au cours de milliers d'années, on vous [les éléphants] a chassé pour votre viande et votre ivoire, mais c'est l'homme civilisé qui a eu l'idée de vous tuer pour son plaisir et faire de vous un trophée. Tout ce qu'il y a en nous d'effroi, de frustration, de faiblesse et d'incertitude semble trouver quelque réconfort névrotique à tuer la plus puissante de toutes les créatures terrestres. Cet acte gratuit nous procure ce genre d'assurance « virile » qui jette une lumière étrange sur la nature de notre virilité.

Il y a des gens qui, bien sûr, affirment que vous ne servez à rien, que vous ruinez les récoltes dans un pays où sévit la famine, que l'humanité a déjà assez de problèmes de survie dont elle doit s'occuper [...] En fait, ils soutiennent que vous êtes un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre.

C'est exactement le genre d'arguments qu'utilisent les régimes totalitaires, de Staline à Mao, en passant par Hitler, pour démontrer qu'une société vraiment rationnelle ne peut se permettre le luxe de la liberté individuelle. Les droits de l'homme sont, eux aussi, des espèces d'éléphants. Le droit d'être d'un avis contraire, de penser librement, le droit de résister au pouvoir et de le contester, ce sont là des valeurs qu'on peut très facilement juguler et réprimer au nom du rendement, de l'efficacité, des « *intérêts supérieurs* » et du rationalisme intégral.

[...] Dans un camp de concentration en Allemagne, au cours de la dernière guerre mondiale, vous avez joué, monsieur et cher éléphant, un rôle de sauveur. Bouclés derrière les barbelés, mes amis pensaient aux troupes d'éléphants qui parcouraient avec un bruit de tonnerre les plaines sans fin de l'Afrique et l'image de cette liberté vivante et irrésistible aida ces concentrationnaires à survivre. [...] Pour moi, je sens profondément que le sort de l'homme, et sa dignité, sont en jeu chaque fois que nos splendeurs naturelles, océans, forêts ou éléphants, sont menacés de destruction.

Demeurer humain semble parfois une tâche presque accablante ; et pourtant, il nous faut prendre sur nos épaules au cours de notre marche éreintante vers l'inconnu un poids supplémentaire : celui des éléphants. Il n'est pas douteux qu'au nom d'un rationalisme absolu il faudrait vous détruire, afin de nous permettre d'occuper toute la place sur cette planète surpeuplée. [...] votre disparition signifiera le commencement d'un monde entièrement fait pour l'homme. Mais laissez-moi vous dire ceci, mon vieil ami : dans un monde entièrement fait pour l'homme, il se pourrait bien qu'il n'y eût pas non plus place pour l'homme. Tout ce qui restera de nous, ce seront des robots. [...] Nous sommes condamnés pour toujours à dépendre d'un mystère que ni la logique ni l'imagination ne peuvent pénétrer et votre présence parmi nous évoque une puissance créatrice dont on ne peut rendre compte en des termes scientifiques ou rationnels [...] Vous êtes notre dernière innocence.

[...] C'est ainsi, monsieur et cher éléphant, que nous nous trouvons, vous et moi, sur le même bateau, poussé vers l'oubli par le même vent puissant du rationalisme absolu. Dans une société, vraiment matérialiste et réaliste, poètes, écrivains, artistes, rêveurs et éléphants ne sont plus que des gêneurs. Je me souviens d'une vieille mélodie que chantaient des piroguiers du fleuve Chari en Afrique centrale.

*Nous tuerons le grand éléphant
Nous mangerons le grand éléphant
Nous entrerons dans son ventre,
mangerons son cœur et son foie (...)*

Croyez-moi votre ami bien dévoué.

(Romain Gary, in *Le Figaro Littéraire*, Mars 1968).

Le déserteur

Boris Vian

Ce poème écrit par Boris Vian (1920-1959) en 1954 fut chanté pour la première fois par Marcel Mouloudji (1922-1994) le jour de la défaite de l'Armée française à Diên Biên Phu qui marque la fin de la guerre en Indochine. Débute alors la « tragédie d'Algérie ». La censure interdit immédiatement cette chanson (compositeur Harold B. Berg) pourtant *hors du temps*. Elle est toujours emblématique de la chanson contestataire. En 1999, une directrice d'école à Montluçon fut suspendue de toute direction d'établissement pour l'avoir fait apprendre à des élèves à l'occasion des cérémonies du 8 mai... Contre cette dernière tentative de la censure, la Ministre déléguée à l'Enseignement scolaire, M^{me} Ségolène Royal jugera alors la sanction *disproportionnée* et défendra l'institutrice en affirmant que *pour les enfants*, ce texte était celui qui *exprimait le mieux – l'horreur des guerres –*. *Le déserteur* interprété par Juliette Gréco, Serge Reggiani, Joan Baez... repris par Renaud en argot, a également été traduit en plusieurs langues.

Monsieur le Président,
je vous fais une lettre
que vous lirez peut-être
si vous avez le temps.
Je viens de recevoir
mes papiers militaires
pour partir à la guerre
avant mercredi soir.
Monsieur le Président,
je ne veux pas la faire,
je ne suis pas sur terre
pour tuer des pauvres gens ;
C'est pas pour vous fâcher,
il faut que je vous dise,
ma décision est prise,
je m'en vais déserteur.

Depuis que je suis né,
j'ai vu mourir mon père
j'ai vu partir mes frères
et pleurer mes enfants.
Ma mère a tant souffert
qu'elle est dedans sa tombe
et se moque des bombes
et se moque des vers.

Quand j'étais prisonnier,
on m'a volé ma femme,
on a volé mon âme
et tout mon cher passé.
Demain de bon matin,
je fermerai ma porte
au nez des années mortes
j'irai sur les chemins.

Je mendierai ma vie
sur les routes de France,
de Bretagne en Provence,
et je crierai aux gens :
refusez d'obéir
refusez de la faire
n'allez pas à la guerre,
refusez de partir...
S'il faut donner son sang,
allez donner le vôtre,
vous êtes bon apôtre,
Monsieur le Président.
Si vous me poursuivez,
prévenez vos gendarmes
que je n'aurai pas d'armes
et qu'ils pourront tirer.

Le Télégramme

Simone Signoret

Simone Signoret (1921-1985) a écrit ce texte en 1950. Il s'agit d'un dialogue au seuil de l'absurde entre une téléphoniste et un amoureux prénommé Paul qui adresse un message à Colette, sa fiancée. Yves Montand (1921-1991) l'interprétera sous forme de sketch lors de ses principaux « tours de chant ». Aujourd'hui, le télégramme, inventé en 1879, n'existe plus (le dernier a été envoyé le 30 avril 2018 à minuit !) mais *la statue* d'Eugène Sue *est toujours à la même place...* en Provence à La Colle-sur-Loup, ville d'origine de la famille de l'écrivain. Sculptée par Théo Giordan, la statue fut inaugurée en 1954 par Montand et Signoret.

Quand on est amoureux, vraiment amoureux,
il y a des moments où...
on a envie de faire savoir, tout de suite, combien on aime
et combien l'autre nous manque
quand il n'habite pas la même ville que vous
et surtout si c'est le début d'une vraie histoire d'amour !
Alors, il y a deux solutions : le téléphone ou le télégramme.
Le téléphone bien sûr, mais avec le télégramme,
l'autre pourra le lire, le garder, le relire, l'apprendre par cœur...

...enfin...

- Télégramme téléphoné 351, j'écoute...
- Mademoiselle, je voudrais passer un télégramme s'il vous plaît.
- Pour la France ?
- Oui, pour la France.
- Quel numéro êtes-vous ?
- Odéon 27 45, Paul.
- Adressé à...
- Mademoiselle Colette Mercier (*Marcel Eugène Raoul Célestin Irma Eugène Raoul*).
- Colette Mercier ?
- Oui...
- L'adresse ?
- 23, square Lamartine... Besançon.
- Département ?
- Le Doubs... Je crois... ?
- Besançon ! Doubs ! Le texte...
- Mon chéri...
- Comment ?!
- Mon chéri...
- Mon chéri ? ou... Ma chérie ?...
- Non. Mon chéri...

- Bon ! Mon chéri... comme un' en-tête de lettre alors ?
- Oui, si vous voulez... Mon chéri...
- « Mon chéri », deux fois ?
- Non ! Une fois, une seule fois, Mademoiselle...
- Ensuite...
- J'entends le vent... Je t'aime...
- J'en-tends-le-vent-jeu-t'ai-meu... ensuite ?
- La ville est morte depuis que tu es partie, mais la statue est toujours à la même place...
- Oh, attendez... attendez... depuis que tu es partie, heu... la, la quoi ?
- La statue...
- Comme une statue ?
- Oui, comme une statue, Mademoiselle !
- La statue est toujours à la même place... c'est ça ?
- Oui, c'est ça Mademoiselle... Eugène Sue me regarde... je t'aime.
- Eugène ? Comme le prénom ?
- Oui...
- Ensuite ?
- Eugène Sue me regarde.....
- Eugène S... épelez...
- S comme Suzanne, U comme...
- Ursule !
- Oui et E comme Eugène...
- Sue ?!
- Oui, Mademoiselle... Eugène Sue, vous savez bien ?
- Ensuite ?
- Me regarde... je t'aime, je pense à toi... je t'aime... je t'aime... je t'aime... Paul.
- Je t'aim', je t'aim', je t'aim' : alors !? trois fois je t'aime ?!
- Oui, Mademoiselle... Paul !
- C'est la signature ?
- Oui.
- Je vous relis – vous êtes Odéon 27 45, Paul – adressé à Mademoiselle Colette Mercier (*Marcel Eugène Raoul Célestin Irma Eugène Raoul*), 23 Square Lamartine Besançon Doubs – *Mon chéri, je t'aime. La ville est morte depuis que tu es partie mais la statue est toujours à la même place. Eugène Sue me regarde. Je t'aime. Je pense à toi. Je t'aime, je t'aime, je t'aime.* – signé *Paul*. – Numéro 2 623.

INDICATIONS DE SERVICE (Contrôle de la transmission, collationnement).

Le 306grafeuse est Adossé à l'aide des indications portées, dans l'ordre ci-dessous, avant le verso des télégrammes. L'heure de dépôt est indiquée par un nombre de quatre chiffres.

ORIGINE	NUMERO	HEURE DE DEPOT	HEURE DE DEPOT	HEURE DE DEPOT	PREVISIONS DE SERVICE
111					

LA VILLE EST MORTE DEPUIS QUE TU ES PARTIE MAIS LA STATUE
EST TOUJOURS À LA MÊME PLACE...

N° 701

1 42158

● Pour leur utilisation éditoriale et télégraphique, articular cette feuille de service distributive. ●

VOIR AU VERSO la signification des principales indications qui peuvent éventuellement figurer en tête de l'adresse.

Lettre d'un fusillé (extrait)

Lucien Legros

À 17 ans, Lucien Legros (né 1924) s'engage dans la Résistance. En 1942, un professeur du lycée Buffon est arrêté par la Gestapo. Quelques élèves, dont le très jeune Lucien, protestent publiquement, organisent des manifestations... mais les lycéens sont dénoncés à la police française par un agent de l'établissement. Lucien et quatre camarades sont alors contraints de vivre dans la clandestinité et participent à de nombreux actes de résistance. Lucien est arrêté en juin 1942 avec trois lycéens. Condamnés d'abord par le Tribunal de Paris aux travaux forcés à perpétuité, ils sont remis à l'occupant nazi qui les condamne à mort. En prison, Lucien refuse de recevoir l'aumônier qui arborait les insignes des SS... tente même de s'évader. Après l'arrestation du *cinquième de Buffon*, ils sont tous exécutés le 8 février 1943.

Les *Cinq de Buffon*, cités à l'ordre de la Nation – Jean-Marie Arthus, Jacques Baudry, Pierre Benoit, Pierre Grelot et Lucien Legros – ont été décorés, à titre posthume, de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre et de la Médaille de la Résistance. Leurs dernières lettres (dont celle de Lucien – extraits in *Correspondances d'enfants*, éd Carrère-Kian 1988), adressées à leur famille, sont bouleversantes.

8 février 1943

Mes parents chéris, mon frère adoré,

Je vais être fusillé. À 11 heures, avec mes camarades. Nous allons mourir le sourire aux lèvres car c'est pour le plus bel idéal. J'ai, à cette heure, le sentiment d'avoir vécu une vie complète.

Vous m'avez donné une jeunesse dorée et je meurs pour la France. Donc, je ne regrette rien.

Je vous conjure de vivre [...] pour notre belle famille [...]

Jeudi, j'ai reçu votre splendide colis : j'ai mangé comme un Roi !

Pendant ces mois de prison, j'ai beaucoup médité : mon examen de conscience est positif, alors je suis satisfait.

Bonjour à tous les parents, à tous les amis.

Je vous serre une dernière fois sur mon cœur.

Lucien



Lettre de Sarah Bernhardt à Mademoiselle Henriette de Brabois

Collection privée, François Laffeychine

Enveloppe du 14 août 1903 postée à Sauzon (Morbihan, Fort des Poulains - Belle-Île-en-Mer) et reçue le 15 à Nancy (Villers les Nancy, Meurthe et Moselle) avec le cachet du Fort des Poulains, les initiales SB et la mention « *Quand même* », devise de Sarah Bernhardt.

« *Quand même* » signifie probablement « *c'est moi qui décide* » abrégé de l'expression « *en cas de refus, je passe quand même* ».

Cette devise fut adoptée par Sarah Bernhardt pour surmonter son « trac » de comédienne.

M^{lle} Henriette de Brabois était une admiratrice de Sarah Bernhardt (1844-1923) qui lui avait adressé une demande d'autographe au Fort des Poulains, résidence d'été de l'actrice à Belle-Île-en-Mer.

FORT DES FOULAINS



BELLE-ILE-EN-MER

MORBIHAN

M. Tenuaille
je vous prie de
fait louer
une habitation et
de régler les
conditions de location
d'antiquaire
de meubles trop
peu nombreux grâce
à ce fait je
peux peut-être faire
régler et voter

Chère mademoiselle. Que ces
lignes stendardées vous
apportent tous les souhaits que
je forme pour votre
bonheur.

Sarah Bernhardt
1903

Mademoiselle,

Quoique cela soit contre mes habitudes de répondre aux demandes d'auto-
graphe, j'aurais trop mauvaise grâce cette fois-ci de ne point faire réponse à votre
charmante lettre. Que ces lignes, Mademoiselle, vous apportent tous les souhaits que
je forme pour votre bonheur.

Sarah Bernhardt, 1903.

C'est un rideau qui m'a donné ma première leçon

in *Lettres Luthériennes*

(extrait)

Pier Paolo Pasolini

Au cours de l'année 1975, dernière de sa vie, Pasolini, âgé de 53 ans, s'adresse dans le quotidien *Il Corriere della sera*, à un jeune Napolitain imaginaire, Gennariello, pour faire son éducation sociale et politique. Ce dialogue ouvert prend de l'ampleur, et devient un véritable « petit traité pédagogique » sur la presse, la sexualité, la liberté, l'école, la télévision qui devait devenir, après sa mort, un véritable bréviaire de la révolte et de l'anticonformisme.

À Gennariello

Les premiers souvenirs de notre vie sont des souvenirs visuels. La vie, dans le souvenir, devient comme un film muet. Nous avons tous dans notre mémoire une image qui est la première, ou parmi les premières, de notre vie. Cette image est un signe : plus exactement, c'est un signe linguistique. Or, si elle est un signe linguistique, elle communique ou exprime quelque chose. Je vais te citer un exemple que toi, cher Gennariello, toi qui es napolitain, tu vas trouver exotique. La première image de ma vie est un rideau blanc, transparent, et me semble-t-il immobile, accroché à une fenêtre donnant sur une ruelle plutôt triste et sombre. Ce rideau me terrorise et m'angoisse : non pas comme quelque chose de menaçant ou de désagréable, mais comme quelque chose de cosmique. Dans ce rideau, se résume et s'incarne tout entier l'esprit de la maison où je suis né. C'était une maison bourgeoise à Bologne. En effet, les autres images qui entrent en concurrence avec le rideau pour la primauté chronologique sont : une chambre avec une alcôve (où dormait ma grand-mère) ; des meubles massifs et respectables ; dans la rue, une voiture à chevaux dans laquelle je voulais monter. Ces images-ci sont moins douloureuses que celle du rideau, mais elles aussi portent en elles, figé, ce je ne sais quoi de cosmique qui constitue l'esprit petit-bourgeois du monde où je suis né. [...]

Ce sont des signes linguistiques qui, alors qu'aujourd'hui ils évoquent pour moi personnellement le monde de l'enfance bourgeoise, en ces premiers temps de ma vie me parlaient toutefois objectivement, et se laissaient déchiffrer comme quelque chose de nouveau et d'inconnu. Car le contenu de mes souvenirs ne se superposait pas aux signes : eux seuls étaient leur propre contenu. Et ils me le communiquaient. Leur communication était donc essentiellement pédagogique. Ils m'apprenaient où j'étais né, dans quel monde je vivais, et, surtout comment je devais concevoir ma naissance et ma vie. S'agissant d'un discours inarticulé, fixe et incontestable, il ne pouvait être qu'autoritaire et répressif, comme on dit aujourd'hui. Ce que ce rideau-là m'a dit et

1 Pier Paolo Pasolini, *Lettres Luthériennes, Petit traité pédagogique*, 2000, Seuil, 241 pages.

appris n'admettait (et n'admet) aucune réplique. Avec lui, aucun dialogue ou acte d'autoéducation n'était ni possible ni admissible. Voilà pourquoi j'ai cru que le monde entier était le monde que ce rideau m'apprenait : j'ai cru que le monde entier était respectable, idéaliste, triste, sceptique et un peu vulgaire – bref, petit-bourgeois. [...] L'éducation donnée à un enfant par les objets, par les choses, par la réalité physique – en d'autres termes, par les phénomènes matériels de sa condition sociale – rend cet enfant, corporellement, ce qu'il est et ce qu'il sera tout au long de sa vie. Ce qui est éduqué, c'est sa chair même, comme forme de son esprit.

La Lettre à Élise

Bagatelle en La mineur, WoO 59

Poco moto (♩ = 80)

Ludwig van Beethoven (1770-1827)

Measures 1-5 of the piece. The music is in 3/8 time and G minor. The right hand features a melodic line with slurs and fingerings (4 3, 1 3 2, 1 2 4, 5, 1 2 4, 4). The left hand provides a steady accompaniment with slurs and fingerings (5 2 1). The dynamic marking is *pp*.

Measures 6-12. Measure 6 continues the previous line. Measures 7-12 show a change in dynamics to *mf*. The right hand has slurs and fingerings (1 5 4, 1 5, 1 2 3, 4, 1 5 4, 3). The left hand continues with slurs and fingerings (5 2 1).

Measures 13-18. The right hand has slurs and fingerings (1 5 1, 1 1 2 1, 3 2 3, 1 3 2, 1). The left hand continues with slurs and fingerings (5 2 1).

Measures 19-24. The right hand has slurs and fingerings (1 5 3, 4, 1, 1, 5, 1). The left hand continues with slurs and fingerings (5 2 1). First and second endings are indicated by brackets and numbers 1 and 2.

Measures 25-30. The right hand has slurs and fingerings (3 2, 5, 1 4, 1 3 2, 2, 1). The left hand continues with slurs and fingerings (5 2 1).

Lettre ouverte à Élise

Anne-Sylvestre

La *Lettre à Élise* est un « morceau » de Beethoven composé en 1810. Jamais publiée du vivant de son auteur, la partition originale de cette *Lettre*, retrouvée par le musicologue Ludwig Nohl, en 1865, était en très mauvais état. Il ne subsistait que le *E* et le *S* de l'intitulé : *Lettre à Élise* ou *Lettre à Thérèse* ? Cette *bagatelle n° 25 en la mineur* est devenue un « des airs » les plus entêtants, un exercice au piano souvent massacré par son interprète et... parfois un supplice pour le mélomane ! Avec cette *Lettre ouverte à Élise*, Anne Sylvestre, en 1973, interroge Beethoven : pourquoi « ce gnagnagna », qui était cette *Élise* ? Une *Thérèse* ?

Lalala, lalala

Lalala, lalala

Ma voisine ne sait jouer que ça

Gnagnagna, gnagnagna

Du matin au soir il y en a

Lalala, lalala

Que pour Élise

Et supposons

Que je lui dise

A ma façon :

Depuis le temps que tu entends ça

Gnagnagna, gnagnagna

Est-ce que ça ne te saoule pas ?

Lalala, lalala

Mais qui était cette Élise

Qui défrise

Nos pianos

Qui sans fin se gargarise

Et se grise

De trémolos ?

Dis Ludwig si tu avais imaginé

Que ça tournerait comme ça ha, ha

Est-ce que tu n'aurais pas figolé

Rajouté un bémol ici ou là, ha, ha

Est-ce qu'à ton Élise tu n'aurais pas pu

Dire tout ça de vive voix ?

Lalala, lalala

Comment croire qu'Élise écoutait

Sans arrêt, sans arrêt

Ce machin qui vraiment ne me fait

Pas marrer, pas marrer ?
Oui mais Élise
Elle aimait ça
Qu'on lui redise
Blablaba
Pourquoi écrire avec un piano
Les p'tits marteaux, les p'tits marteaux
Quand c'est si simple avec un stylo
Et puis des mots, rien que des mots

Mais cette garce d'Élise
Traumatise
Le bon Ludwig
S'il envoie ses grosses bises
Elle les veut en musique
Ah si seulement elle avait pu se taper le facteur
On n'aurait pas ha, ha
Eu à se farcir tous ces doubles soupirs
Et tous ces «ne m'oubliez pas» ha, ha
S'il avait pensé à lui téléphoner
On n'aurait pas écopé ça
Lalala, lalala

Chaque jour à l'heure du courrier
Et allez, et allez !
Il faut qu'elle vienne massacrer
Et taper et tamponner
Mais chère Élise
Il serait bon
Que vous accusiez réception
Qui sait, mais si vous lui répondiez
Par courrier recommandé
Elle pourrait apprendre par cœur
Enfin le Gai Laboureur

Je sais, je sais que je m'en lasserai
Mais ça lala, mais ça lala
Mais ça me changerait



Tablette d'argile
Écriture pictographique précunéiforme
(Mésopotamie, époque Uruk – IV^e millénaire av. J.-C.)
Musée du Louvre, Paris – Antiquités Orientales

Merles blancs

Rêve d'oiseau
ou nuage sur pattes ?
Non, un merle blanc !

*

Paupières closes
les trilles du merle blanc
colorent l'ombre.

*

Un grain de lumière
tel un flocon qui résiste
un merle blanc.

Marie-Laugery

*Au fil du temps, le Merle Blanc,
l'Oiseau de Feu et l'Oiseau Bleu,
le Colibri d'Andalousie
fendent le ciel... au fil du temps...!*

1 Extrait d'un poème de Pégase in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie, 2019. Pégase a commencé à écrire des poèmes grâce à son oncle Pierre-Marie Blasini, membre de l'Académie des Poètes de France.

Les poèmes choisis pour les *Merles Blancs 2022* ont tous été publiés dans une Anthologie de l'Atelier Poésie de Cognac créé par Andrée Marik en 1975¹. Cette sélection, faite par Phaéton, est un hommage rendu à tous ceux qui ont contribué à faire de cet *Atelier*, l'une des plus vivantes revues de poésies en France.

Le Comité de rédaction de Phaéton

1 *L'Atelier Poésie de Cognac* - fondé également par Janine Lamiraud, Arlette Fournier, Anne-Marie Chaumet et Jean Tremer - dirigé actuellement par Dany Vinet - édite son anthologie thématique annuelle de poésies grâce au soutien constant de la municipalité de Cognac. *Atelier Poésie de Cognac (Association Expression Culturelle, 13 A rue Jean Monnet - 16100 Châteaubernard - 06 82 77 83 70 - <http://cognac-en-poesie.eklablog.com>).*

De nombreux poètes y participent activement dont Sandrine Autant, Thierry Cazals, Jean-Philippe Chollet, Anne-Marie Gaudin et Pascal Morand. Quelques poètes ont été édités très régulièrement dans l'*Anthologie* : Jean-Marie Boutinot, Jean-Claude Fayemendic-Ducourtieux, Alain Lacouchie, Pierre Landete, Robert Loubes, Danielle Talbot, Victoria Thérame, Corinne Tisserand-Simon et Robert Vigneau... Citons encore - parmi tant d'auteurs publiés : Claude Albarède, Mathilde Aymé, Sabine Badré, Louis Bertholom, Sylviane Blineau, Pierre Boujut, Jacqueline Cnobloch, Pierrick Cornu, Jean-Pierre Coutard, Antoine Cuzange, Yannick Da Silva Tome, Patrice Fougeray-Ertveld, Gloria Fritz, Gisèle Gall, Gianni Gasparin, Patrick Joquel, Florence Langendorff, Max-Firmin Leclere, Cédric Moulinier, Jean Naud, Colette Nys-Mazure, Jean Charles Paillet, Alain Porte, Agnès Régnier, Danielle Siron, Solange Tellier...

PROÈME

Drame en un acte

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 1993

Andrée Marik

Marik est le surnom de *La poétesse des Charentes*, Andrée Descamp née Chaillot (1914-2016) fondatrice de l'Académie d'Angoumois, du Moulin de poésie à Saintes et, en 1975, de l'Atelier de Poésie de Cognac. Citoyenne d'honneur de la Ville de Cognac, Andrée Marik a publié une remarquable *Anthologie de Poèmes Charentais* préfacée par Claude Roy (éd. Le croît vif, 1996). Elle est notamment l'auteur de *Destin* (son premier recueil de poèmes en 1947), *Battements* (1954), *La porte du soleil* (illustrations de Claude Lagoutte - éd. Les Cahiers de l'arbre, 1976), *Point-virgule* (éd. Rumeur des âges, La Rochelle, 1997), *Le passant vertical* (éd. Rafael de Surtis, Cordes-sur-Ciel, 2001), *Mer-océan* (éd. Océanes, Saint Denis d'Oléron, 2002), *Jardins suspendus* (éd. Multiples, Longages, 2004), *Douce-amère* (éd. Sac à mots, 2007), *Mine de rien*¹ (illustrations de Cathy Schein – éd. Des couleurs et des mots, 2009), *Après tout* (éd. Des couleurs et des mots, 2012), *Plein été dans mon carré de ciel* (son dernier recueil, éd. Océanes, Saint Denis d'Oléron, 2016).

La publication par Phaéton de ce *Drame en un acte* écrit en 1992 est un hommage à Andrée Marik qui a rejoint les *Limbes des Poètes* à l'âge de 102 ans ! Pour l'ensemble de son œuvre : *Chapeau-bas* !

Ce soir je me donne en spectacle...
J'ai un trac fou... je suis ma vedette !

Maquillage outrancier, dites-vous ?
Paupières véronèse, bouche framboise,
ça fait plaisir à l'âme
et quand le miroir s'allume
mon regard absout le mirage.

Je danse. Mon costume de folie
essaime sa poussière sur le temps repensé.
Je joue au bonheur sur du verre brisé.

1 Phaéton a publié en 2015, in *Merles Blancs*, un poème d'Andrée Marik extrait de ce recueil et intitulé *Méchoui ou navarin ?* Voir aussi n° 2015, une illustration de Cathy Schein (*Mon bonheur – Trèfle à quatre feuilles*, p. 243).

Ah ! La grande musique des mots d'amour !
Ça donne soif comme un piment-oiseau.
Et ce violon dans ma gorge qui vibre faux...
Je chanterai la vertu, noblesse oblige !

Mais qui va là ? Qui me crie « vieille-belle ! » ?
Mes jeunes années se tordent de rire
et me poussent vers l'escalier.
« L'ai-je bien descendu » ?

Liste des Anthologies thématiques de l'Atelier Poésie de Cognac

Thèmes annuels de 1975 à 2022

- 1975 - Moisson
- 1976 - Aventure
- 1977 - Étoile
- 1978 - Le sac à strophes
- 1979 - Provence
- 1980 - Poésie 80
- 1981 - La clé des chants
- 1982 - Sarments
- 1983 - À votre santé !
- 1984 - Les temps actuels
- 1985 - Voyage et cinéma
- 1986 - Jardins secrets
- 1987 - Grain de sable
- 1988 - Graffiti
- 1989 - L'insolite
- 1990 - À corps battant
- 1991 - Senteurs de la vie
- 1992 - Rendez-vous
- 1993 - Dérive
- 1994 - Migrations
- 1997 - Vent debout
- 1998 - Ombres
- 1999 - Lendemain
- 2000 - Fugue
- 2001 - Entracte
- 2003 - Kaléidoscope
- 2004 - Impressions d'elles
- 2005 - Du côté de chez nous (Nouvelles)
- 2006 - Long-courriers
- 2007 - L'autre
- 2008 - Terre
- 2009 - Du rire aux larmes
- 2010 - Souffle
- 2011 - Horizon
- 2012 - Traces
- 2013 - Turbulences
- 2014 - Escapades
- 2015 - Fenêtres
- 2016 - Plumes
- 2017 - Sources
- 2018 - Chemins
- 2019 - Au fil du temps
- 2020 - Dire
- 2021 - Regards
- 2022 - Mirages

1. Silvine Arabo, *Trésorière de la lumière...*
2. Marie-José Aubrière, *Après la mort...*
3. Marie Beaupuy, *Au ciel passeront des nuages*
4. Lisette Berger-Daver, *Les chemins de Cythère*
5. Dominique Bouscasse, *Au royaume du Mali*
6. Alain Boudet, *Minuit sur le rivage*
7. Claude Braun, *Mistral*
8. Anne-Marie Chaumet, *Ça monte...*
9. Michèle Dupray, *L'Acropole*
10. Jean-Marie Gilory, *Il y avait la mer...*
11. Gabrielle Guilbon, *Réverie*
12. Jean-François Hérouard, *Le meltem à Mahdia*
13. Gilles Lades, *Labours*
14. Isabelle Lamiraud, *Échelle du Levant...*
15. Janine Lamiraud, *D'un doigt ganté...*
16. Pierre Landete, ... *Se taire ici*
17. Marie Laugery, *Patience blanche*
18. Monique Ottavis, *La bougie*
19. Jean-Bernard Papi, *Tombouctou*
20. Daniel Reynaud, *Automne du village*
21. Claude Roy, *Le jardin perdu - Prix Goncourt de Poésie (1985)*
22. Dany Vinet, *Antequerra*
23. Jean-Luc Wauthier, *Cet hiver...*
24. Yann, *Au rivage des Syrtes*

Trésorière de lumière...

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2009

Sylvaine Arabo

Professeur de français, Sylvaine Arabo a été directrice littéraire des éditions de l'Atlantique puis des éditions Alcyone. Peintre et plasticienne, elle a exposé son travail au Japon, à Paris, en Chine... et a illustré plusieurs ouvrages de poètes contemporains. Elle est la fondatrice de la revue *Sarawati* et l'auteur d'une quarantaine de recueils de poèmes.

trésorière de la lumière dans l'ombre bleue des soirs

use
tes dernières forces
à n'aimer désormais

encore et encore

que l'aile et son reflet
et l'eau de la rivière
quand reviennent les grands oiseaux blancs
qui te font chavirer

tout près des miroirs

cet éternel automne
parmi la blancheur nue des chrysanthèmes

Après la mort...

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2013

Marie-José Aubrière

Marie-Josée Aubrière, originaire de Cognac, vit dans l'île d'Oléron. Elle a dirigé les éditions Océanes.

après la mort vient le corps
le corps pas à sa place
mais le corps dans son corps

autant dire
ma mère est
morte

avec effroi
avec plaisir
accomplir des gestes
que plus jamais

dans l'armoire choisir
les chaussons doux et bouclés de la nuit
le foulard
pour que tu n'aies pas froid
les vêtements confortables aux couleurs assorties
pour que tu sois belle
avec effroi
avec ivresse
poser mes lèvres
sur le froid de ton front de tes joues de tes mains

dire d'une voix assurée
de pauvres mots
ne pas penser plus loin que ces mots
ces mots adressés à jamais
tenter de s'y réchauffer
de ta mort naître
encore

Au ciel passeront des nuages

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2019

Marie Beaupuy

Après des études de Lettres, Marie Beaupuy a enseigné le français. Passionnée de théâtre et de poésie, elle est l'auteur de recueils dont *La naissance du vent* (2017), *Déméter danse* (2015), *Les silences de l'envol* (2011). Phaéton a publié (in *Merles Blancs* 2015) un autre poème de Marie Beaupuy intitulé *Déméter danse...*

Il y avait
des lilas lourds
au parfum de joies solitaires,
des massifs bordés de buis taillé
et de clochettes roses
qui s'embrumaient d'un rêve irrépressible,
d'un rêve toujours recommencé,
échoué dans le feuillage bruissant
des hauts peupliers quotidiens,
des cerisiers vagabonds offerts
à l'intense plaisir éphémère
de la brève échappée
de la course du vent,
l'herbe vibrante
qui ondoyait de vert, de jaune,
et les pétales des coquelicots
éclatant d'une beauté teintée du sang,
l'espoir seul d'un ailleurs
bien au-delà des horizons.

Et au ciel passaient des nuages.

Il y a la folle avoine séchée
sur le bord du chemin,
quelques lilas malingres
échappés aux ronces voraces,
une senteur de rose qui s'éternise
au jardin intemporel de l'espérance.

Et au ciel passent des nuages.

Il y aura le long silence.
Le temps blanc.

Au ciel passeront des nuages.

Les chemins de Cythère

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2018

Lisette Berger-Daver

Passionnée par la littérature, Lisette Berger-Daver a été animatrice de crèche et se consacre aujourd'hui à l'écriture.

Regarde le ciel comme il est beau
Regarde
Il est le nid, l'oiseau
Il protège ceux qui s'y hasardent
Et se cachent sous son grand chapiteau

Regarde le ciel comme il est clair
Regarde
Il est le vent, la mer
Il offre aux esprits qui musardent
Les chemins qui mènent à Cythère

Regarde le ciel comme il est bleu
Regarde
Il est langage, il est fougueux,
Promet aux amants qui s'attardent
Une clé pour ouvrir les yeux

Regarde le ciel comme il est fait
Regarde
Il est d'azur, de lait
Il sait nous faire rêver d'étoiles
Sous son archet

Au royaume du Mali

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2010

Dominique Bouscasse

Après des études scientifiques, Dominique Bouscasse a travaillé dans le secteur commercial. Elle a participé à l'association rochelaise de poésie *Contre temps*, collaboré à diverses revues, publié dans l'anthologie poétique *Charente, j'écris ton nom*, édité des recueils dont *Amers Lumineux* (éd. Encres Vives) et *L'éternité comme une empreinte* (éd. Océanes).

le vent des dunes
s'est levé

un tourbillon ocre
efface les villages

ce soir
l'harmattan s'est endormi

la poussière rejoint la terre
ensevelit la parole

à l'ombre du manguier
le silence s'accumule

à peine perçoit-on
la vaste respiration du fleuve

Minuit sur le rivage

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2001

Alain Boudet

Alain Boudet (1950-2021), comme professeur de lettres puis documentaliste, a consacré sa vie à promouvoir la littérature auprès des jeunes.

Les vagues frisent les légendes
coiffées de brume et de varech

Nous évoquons des signes
gardés par les granits
et le mica s'étonne
de voir frémir un sens
au magma millénaire

Nous invoquons des ombres
des nuages
des reflets qui s'ébrouent
sur le seuil d'une porte
ou la peau d'un étang

Nous devinons un peu
La mousse d'un sentier
Et l'arbre foudroyé
qui recompose un chant de merle

Nos mémoires jalourent la nuit
de tant de calme
de tant d'éclats
de trop d'ivresse

Nous tournons une page de mer
à l'angle du crépuscule
sans savoir où nous sommes
tête levée
les yeux noyés au ciel
à la dérive

Mistral

in Revue Atelier Poésie Cognac – Anthologie 1991

Claude Braun

Professeur d'histoire-géographie, Claude Braun est aussi poète, peintre... l'auteur de nombreux recueils de poésie dont un ouvrage, avec le photographe J. Maridet.

Le ciel était d'un bleu qui transperçait les sources et labourait les âmes

Un bleu de fleur immense couchée sur la montagne

Un bleu de printemps fou à cheval sur le vent

Et les éclats d'un air porteur de givre encore plein des glissades sur les pentes enneigées

Les herbes pliaient le cou et cherchaient un peu de paix à l'angle des rochers

Le ciel était d'un bleu qui transperçait les sources et labourait les âmes

Ça monte...

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 1997

Anne-Marie Chaumet

Anne-Marie Chaumet est auteure de poèmes, contes et nouvelles.

ça monte
comme une spirale invisible
jaillie du fond du ventre

on voudrait fuir
que plus personne ne nous voie
ne plus savoir que l'on existe

ça monte
inévitabile malédiction
qui brûle l'âme de passion

fumée de soufre
des volcans endormis
envahissant les peurs de nuit

ça monte
on ne sait pas
d'où ça nous vient
mais ça prend tout
ça prend le cri
ça prend la voix
les désirs fous
la mémoire

il n'y a plus rien
rien
que ce tourbillon
de feu
éblouissant nos rêves
de ses lueurs
ensorcelées

L'Acropole

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 1985

Michèle Dupray

Michèle Dupray (1927-2019) a été lauréate du Prix Claire Virenque de l'Académie Française en 1978.

Fruits de marbre exilés, des chapiteaux s'ennuient,
loin de la forêt des colonnes
livrée au foin des barbelés.

Tristesse des Dieux morts.
La santé de la pierre
n'est pas faite pour eux...

Bardé de fer, colis superbe,
entre aplomb et suicide
l'Érechthéion hésite à la lisière du rocher.

Dans la flambée du ciel couchant,
c'est un festin d'Histoire à cru,
servi sur les dalles en sang.

La nuit s'habitue à tenir
et le silence pèse ensemble
tous les poids morts ensevelis du temps.

Ily avait la mer...

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2010

Jean-Marie Gilory

Ce poème de Jean-Marie Gilory est extrait de *Souffles du large et de la rive* (éd. Sac à mots, 2010). Très jeune Capitaine au long cours, Jean-Marie Gilory a été Officier Général de la Marine avant de créer la revue « 7 à Dire ».

il y avait la mer
[...]
en chantant de grands airs
venus de ciels défaits

Au-delà de détroits endimanchés
à l'angle de printemps hésitants
des colliers d'archipels menteurs
autant d'épithètes gravées en creux
se faisant décorer pour avoir
au hasard sauvé des apparences

La demi-mer des gens de rive et de cadastre
ancrée sur une dune
où picoraient des chardons bleus
effeuillait en rond sa langueur
de bandonéon bref
bégayant un tango

À terre, on enseignait
à fréquenter les accalmies à dessiner leurs embarcées
dans des odeurs de dardanelle usuelle
et des flots d'éloquence élémentaire
un peu baveuse en épithètes

La grève où les courlis
venaient conter à l'au-delà
la manœuvre osée de certaine partance
avait des érosions de plein péché non confessé

Moi je taillais des fleuves de vase et d'eau
au fond d'embouchures tordues
où le doute est toujours permis et les îles très brèves

Le jusant m'emmenait
sans moindre madrépore où freiner ma dérive
entre les franges enfiévrées des berges émergées
de mes rêves de rive

Je reste la bouche un peu bée
comme une phrase qui se ferme mal
à la queue d'un poème
et qui suspend ainsi tout haut vol de gerfaut

Rêverie

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2015

Gabrielle Guilbon

Gabrielle Guilbon, professeur aujourd'hui retraitée, nous dit qu'elle vit avec ses rêves... Elle a obtenu le Prix de la Francophonie - 1989 pour son livre *D'ombre et de lumière*.

La fenêtre s'est ouverte
et mon rêve s'est enfui.
Bien longtemps j'avais cru
qu'il suffisait de tendre le bras
pour effleurer le ciel.

Le vent a poussé les battants
et soufflé sur mon rêve.
Rien pour l'agripper.
Rien pour l'empêcher de fuir
en pirouettes joyeuses
en m'oubliant de l'autre côté.

J'ai lentement fermé la fenêtre
sur mon rêve envolé
et me suis enfoncée
dans l'obscurité du temps
emportant dans ma tête
des bulles irisées,
le cri ou le soupir d'un papillon.

Le meltem à Mahdia

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2010

Jean-François Hérouard

Jean-François Hérouard a enseigné à Madagascar et au Cameroun, puis a été directeur de l'IUT de Paris V (carrières sociales). Après avoir collaboré au Moulin de la Poésie de Saintes, il a succédé à la poétesse Andrée Marik pour animer l'Atelier Poésie de Cognac de 2006 à 2009. Jean-François Hérouard a été Maire-Adjoint de Cognac en charge de l'aménagement durable. Au port fortifié de Mahdia, en Tunisie, souffle depuis la mer, un vent dit *étésien*... le meltem....

Au soir, le vent tourna.

Il entreprit de pousser aux roches la meute de ses provisoires alliées. Les vagues s'y brisaient à leur tour, mais la relève innombrable de leurs sœurs furibardes les rongera. D'un coup la horde se déchaina. Les djinns géants du meltem martelaient en hurlant le couvercle d'argent de leurs sandales de bronze. Sous leur souffle, l'eau se creusait de cratères aussitôt abolis. Les fils d'Eole barattaient la mer hirsute.

Frénésie insensée.

À l'aube calmée, je ne vis en effet que la lèvres légère de la vague courir après l'écume sur la peau de l'eau, le vent y prélever sa part d'éclaboussures avant que s'étienne sa course sur le sable qui la but.

Plus tard, berçant ma sieste, d'invisibles lavandières brassaient langoureusement d'immenses draps mouillés.

Au soleil couchant, hommage tardif à l'aiglon, une barque renaudait encore à l'amarre et ruait faiblement, la proue cabrée face aux dernières vagues. Qu'il prétende creuser la mer de sillons ou sculpter des murailles d'eau, le vent n'a pour œuvre que de rapiécer sans cesse ces fugitives bâtisses aussitôt effondrées. Inlassable, il efface toujours les traces de son vain passage.

Au matin suivant, sur la trame des vaguelettes, le soleil tissait calmement ses fils de soie.

L'incessant métier défie le poète de ses mailles d'acier bleu. Quoi qu'ourdisse l'inspiré, la mer aura le dernier mot.

Échelle du Levant

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2014

Isabelle Lamiraud

Isabelle Lamiraud est professeur de lettres. Elle est la fille de la poétesse Janine Lamiraud qui lui a transmis sa passion pour la langue française.

Échelle du Levant,
Livre-moi le ciel !

Sirènes d'Orient,
Sonnez le départ !

Ah ! Ma chambre blanche
aux parures mouvantes,
je deviens
pas à pas
le roulis de ton pas.

Bientôt ivre,
envahie
par les vagues de ta danse,
ma chair tout entière
est enfin
rythme,
lenteur profonde.

D'un doigt ganté...

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 1998

Janine Lamiraud

Janine Lamiraud (1944 -2013) est l'une des fondatrices de l'Atelier de Poésie de Cognac.

d'un doigt ganté de rêve
l'horizon soulève
les paupières nacrées
de l'aube
les voix des ombres s'éteignent
comme des étoiles
écoute... le rossignol
éclabousse la nuit
de ses gouttes d'aurore...
la couture de l'horizon
se déchire
à l'ourlet du ciel
comme une peau laiteuse
le jour étire
sa nudité polyphonique...
au sablier
l'encre s'épuise
le buvard de l'aube
a épongé les ombres
le ciel ouvre ses draps
avec des bruits d'oiseaux

Labours

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2008

Gilles Lades

Professeur de Lettres, Gilles Lades est l'auteur de recueils de poésie (dont *Lente Lumière*, *Le temps désuni*, *Front de taille*, *Personne perdue...*) et de nouvelles (dont *Sept solitudes*), le lauréat du Prix Antonin Artaud – 1994. Il fait partie des comités de lecture des revues *Encres Vives* et *Friches*. Il est lauréat du Prix Antonin Artaud - 1994 pour *Les Forges d'Abel* (éd. La Bartavelle).

Le soleil est sur la terre rouge
c'est le labour, l'automne
pas seulement
cette absence d'arbres

mais l'écorchure t'a saisi
l'argile barbelée
l'envers huileux de l'herbe sèche
les yeux du laboureur guettant sans fin
et la machine bête sans étable

la terre lisse ligne à ligne
commande à ton regard
selon les lois de la lumière
ce rouge
ouvert dans des siècles de ronces
reste un soleil de sillons pour ton éternité

... se taire ici

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2020

Pierre Landete

Pour une biographie de Pierre Landete, fondateur de la revue *Phaéton*, voir page 283 de ce numéro.

il faut se taire ici
au vent qui hale
de ses ailes
le collier des îles

il faut se taire
à la vue des moulins
qui ne broient
et ne drossent
que les souvenirs

... se taire encore

aux chants des coqs
qui accouchent les jours
et les songes en ressac
d'une onde pourpre
à l'accorde de l'éternité...

... il faut

alors, quand l'aube
aura filtré le souffle
à travers la masse
des vapeurs du large
j'irai de rives en horizons
au carrefour des nuits...

Patience blanche

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2015

Marie Laugery

Marie Laugery collabore au comité de rédaction de la *Revue Phaéton* qui l'a publiée à plusieurs reprises : *Giordano Bruno, Le moine dans un champ de fleur* (Phaéton 2015), *L'océan Papillon*, (extrait de *Parmi les roseaux*-Phaéton 2016), *La ville au bord de l'eau* (Phaéton 2017) et *Reflets* (Phaéton 2019). *L'incandescent* (en cours de publication) est le titre du nouveau recueil de poèmes de Marie Laugery (extrait in Phaéton 2021). Pour une biographie de Marie Laugery, voir page 284 de ce numéro.

« *Ma vitre est un jardin de givre* ».
Émile Nelligan

Fleurs de glace où
l'eau attend son heure

patience blanche
que décembre cultive

des pétales sans parfum
teintent la transparence
laissent voir
les cristaux du silence

le froid fleurit
sur l'écran invisible

rempart de verre frontière
et l'illusion
que l'hiver s'arrête à ma fenêtre

La bougie

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2013

Monique Ottavis

Monique Ottavis réside à Cognac. Elle participe depuis plusieurs années à la Revue *Atelier Poésie Cognac*.

La bougie venait de s'éteindre, il était minuit à la grande horloge du salon. Le cinéma avait fermé ses portes et le marchand de fleurs était parti comme d'habitude sans aucune vente. Elles étaient pourtant belles ses fleurs.

Mais c'était l'heure des fantômes...

Ils glissaient leurs ombres sur les trottoirs gris de la ville à la recherche d'une âme perdue.

Je ne savais pas si je devais rallumer la bougie ou pas ; je voulais laisser à toute vie errante le temps de rentrer chez elle, de s'enfermer à double tour dans sa maison.

La peur au ventre, j'espérais.

Minuit venait de sonner. L'heure où les ombres murmurent...

Mais ce soir, mon esprit vagabondait et je voulais aider le passant solitaire, lui laisser un temps de vie. C'était moi le maître de ce moment privilégié où tous les soirs, mes pensées s'évadaient.

À l'instant où je rallumais la bougie, à cet instant même, les ombres quittaient les corps. C'était fini : je devais sortir de mon rêve.

De nouveau, la réalité reprenait son cours, j'étais présent rien ne pouvait m'atteindre. Le monde des vivants me happait...

Tombouctou

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2011

Jean-Bernard Papi

Poète, nouvelliste, romancier, Jean-Bernard Papi contribue à plusieurs revues de poésies. Il est lauréat du Prix Claude Farrère pour son recueil *Socrate et les technocrates* (éd. Editinter).

Que l'harmattan nous tienne enfermé plus longtemps sous la tente.

Écoute le bois craquer et la feuille se fendre.

Je connais une source venue des origines dont il faudra un jour apprendre
le langage...

Il est des mots sacrés que le désert seul est à même de dire...

Et quand cesse le vent
le livre tombe des mains
et nos corps sur l'instant
s'approchent et s'étonnent

Sur les hauts ergs blonds où la roche festonne,
la lumière est nue, soudaine, puis se met à danser...

Automne du village

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2000

Daniel Reynaud

Libraire à Poitiers et à La Rochelle, Daniel Reynaud (1936-2001) est notamment l'auteur de nombreux livres pour enfants. Son poème *Éloge bleu d'une maîtresse* est utilisé aujourd'hui comme support pédagogique dans de nombreux collèges. Son nom figure en bonne place dans *l'Histoire de la poésie* (Robert Sabatier, vol. III - éd. Albin Michel, Paris 2014).

le train
ne passe plus qu'en songe
pour des absents d'éternité
qui vont sous la magique oronge
prier les anges des fumées

parfois
une licorne blanche
se mêle
aux troupeaux dans les prés

sous le manteau
des cheminées
le feu dévore du silence
et
ceux qui conjuguent
leur cœur
dans la chambre où rêve le vent
entendent parler
dans leur sang
la Voie Lactée jonchée de fleurs

Le jardin perdu

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 1986

Claude Roy

Ce poème de Claude Roy (1915-1997) est extrait de *À la lisière du temps* (Le Haut Bout, éd. Gallimard 1984). Claude Roy a obtenu le Prix Saint Simon (1976) pour *Somme toute*, le Prix France Culture (1990) pour *L'étonnement du voyageur*, et surtout, pour l'ensemble de son œuvre poétique, le premier Prix Goncourt de Poésie en 1985.

Il est venu un jardin cette nuit
qui n'avait plus d'adresse
Un peu triste
il tenait poliment
ses racines à la main
Pourriez-vous me donner
un jardin où j'aurais
le droit d'être jardin ?
Il faudrait arroser mes laitues
et un mur ayant bu beaucoup de soleil
pour mûrir mes poires en espalier
Deux carrés pour mes asperges
et les plates-bandes de fraisiers
Si vous aviez la bonté
de mettre aussi un vieux figuier
pour donner de l'ombre
et beaucoup d'arbres fruitiers
pour les saisons de confitures
N'oubliez pas un puits profond
et un jet d'eau à volonté
C'est une vie qui n'est pas une vie
que d'être un jardin égaré
qui n'existe qu'en souvenir
et ne sait plus où fleurir

Antequerra

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2013

Dany Vinet

Membre de l'association du Moulin de Poésie de Saintes, Dany Vinet préside l'*Atelier Poésie Cognac* depuis 2009. Elle est l'auteur de *Cœur de terre*, un recueil paru en 2010 (éd. De l'Atlantique) et participe à de nombreuses revues de poésie dont *Cairns* ou *Phaéton* (*Merles Blancs* 2015 : *il a franchi la ligne...* & 2016 : *Clin d'œil*).

La gorge serrée l'air bouleversé El Torcal
retrace dans l'arène les combats séculaires
d'Éole et de Neptune contre Atlas le géant.
La bataille fut rude et tous les coups permis :
 piqûres et morsures,
 usures et fissures,
 blessures et tortures
 mais à la fin pas de vainqueur
 la barbarie rendit les armes.
 Finie la corrida !
La mise à mort n'aura pas lieu.
La nature libre prend le dessus :
aux balcons accrochés des bouquets de lauriers
 dans le long corridor
 saignée des Matadors
 la verdure parfumée
 défile en procession.
 Le spectateur ravi
 a le plaisir des yeux
 et l'orchestre emplumé
 entonne le cœur léger
 l'hymne d'un temps nouveau.



Cartel de una novillada en Antequerra

« el miércoles 22 de agosto 1900 »

Corrida con quatro Señoritas Toreras Matadoras :
 Angelita, Rosita y Pepita (que no tienen apellidos)
 y la « simpática » rejoneadora Lolita (Dolores Pretel)

Cet hiver...

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 2011

Jean-Luc Wauthier

Jean-Luc Wauthier (1950-2015) a enseigné la littérature à l'École Normale de Nivelles. Il a été rédacteur en chef du *Journal des Poètes*, administrateur des biennales internationales de la poésie, Président de la Maison internationale de la Poésie – Arthur Haulot. Il a été lauréat des Prix Lucian Blaga (Roumanie) et Menada (Macédoine) pour l'ensemble de son œuvre.

Cet hiver, tu as revêtu
un très long manteau de solitude.
La neige est un linceul. Rien
n'arrive plus à la hauteur du regard.
Si tu marches, c'est dans la plus grande immobilité
et le plaisir, cet ancien cristal,
se brise en tessons de douleurs dans une chambre étroite.

Désert.
Pour franchir la montagne des jours,
tu t'es coiffé d'un grand chapeau d'absence
et tes amis, dont les pas s'effacent sur la neige,
tu n'en trouves plus nulle trace dans la tempête
et les flocons du silence.

De loin en loin, tu entends
le fusil des chasseurs.
Que font-ils sur la plaine en décembre ?
Qui traquent-ils en suivant les traces de sang
qui insultent la blancheur immaculée de la mort ?
Là-bas, très haut dans le ciel, un oiseau noir t'accompagne
inaccessible épervier qui cherche
éperdument une proie invisible.
L'horizon meurt de faim.
Le ciel se referme sur toi.
Qui jadis parlait de vivre ?

Au rivage des Syrtes

in Revue *Atelier Poésie Cognac* – Anthologie 1989

Yann

Membre de l'Atelier Poésie de Cognac, Yann (Yann Jaffeux, 1932-2017) a contribué à la revue italienne *Sentieri Molisani* et l'anthologie poétique *Charente, j'écris ton nom*.

Le rivage des Syrtes désignait durant l'Antiquité deux Golfes sablonneux d'Afrique situés entre Carthage et Cyrène : Petite Syrte (Golfe de Gabès) et Grande Syrte. Syrte est une ville de Lybie située non loin de ce rivage qui était une frontière, un seuil marqué par un autel sacrificiel *dit* des Frères Philènes, haut lieu du commerce des peuples du Sahara. Une syrte désigne une étendue de sables mouvants projetés par les vents ou les courants. *Le rivage des Syrtes* est aussi un roman récompensé par le Prix Goncourt en 1951 mais que Julien Gracq son auteur, refusa (exemple unique dans l'histoire du Prix) pour dénoncer les compromissions commerciales du « monde de l'édition » !

C'est un pays aux confins du rêve
Flottant, confus, dans les brumes des souvenirs
Où surgit, soudain, le vent qui s'élève
Dans l'indécise aurore des devenirs.

La lagune immobile aux reflets malsains
Brouille le mirage des vieilles demeures,
Renverse l'image des dômes byzantins
Et du ciel vide accentue la pâleur.

Le temps est suspendu dessus les campaniles,
Et dans ces vapeurs aux charmes équivoques
Gisent les noires silhouettes des barques agiles
Qui vont se perdre au fond d'un néant glauque.

Il traîne des senteurs d'épices et d'Orient
Avec des musiques venues de nulle part...
Le Prince de la cité a des yeux de diamants
Et le sourire bizarre des idoles barbares.



Sans titre

Photographie de Libor Sir.
(Paris, 1967)

Le transhumanisme

*Discours du dépassement progressiste du clivage gauche/droite
ou/et du dépassement capitaliste de toute limite ?*

Matthieu Montalban

Matthieu Montalban est maître de conférences HDR en science économique, chercheur au GREThA (UMR – CNRS 5113) à l’université de Bordeaux. Il travaille dans une optique d’économie institutionnelle et d’économie industrielle sur la construction sociale des marchés, la financiarisation des industries, en particulier dans l’industrie pharmaceutique et le *private equity* ; récemment, il a centré ses recherches sur l’économie des plateformes et la transition numérique. Parmi ses publications :

- *Pouvoir et crise du capital : Marx, penseur du XXI^e siècle*, 2012, (en collab. Jean-Marie Harribey), Éditions Le Bord de l’eau ;
- *L’industrie pharmaceutique - Règles, acteurs et pouvoir*, 2014, (en collab. Marie-Claude Bélis-Bergouignan, Mustafa Erdem Sakinç, Andy Smith), La Documentation française ;
- “Platform Economy As A New Form of Capitalism: a Régulationist Research Programme”, 2019, (en collab. Vincent Frigant et Bernard Jullien), *Cambridge Journal of Economics*, vol. 43, n° 4, p. 805-824.
- *Rester humain : Lacan et le lien social postmoderne*, 2020, Éditions Stilus.

Notre époque semble marquée par un renouveau des grands débats idéologiques : qu’il s’agisse de l’écologisme, du néo-féminisme ou bien du populisme, les idéologies à forte radicalité semblent faire retour après la parenthèse postmoderne des années 80-90. Bien que beaucoup moins connu et médiatisé que les précédentes mais non moins radical, nous avons suggéré par ailleurs (Montalban, 2020) que le transhumanisme pourrait pourtant être l’idéologie qui synthétise le mieux notre époque, celle du capitalisme numérique tentant d’offrir un discours néo-moderne répondant à la crise de la modernité. Le transhumanisme peut se définir comme l’idéologie et le mouvement politiques favorables à l’augmentation des capacités physiques et intellectuelles humaines par l’usage de la technoscience, de façon à créer un posthumain adapté.

L’objet de ce court article sera d’approfondir cette hypothèse en faisant une cartographie plus précise du mouvement transhumaniste et de la manière dont il se positionne sur les axes politiques traditionnels droite-gauche ou sur l’opposition capitalisme-anticapitalisme. Nous montrerons que les différences entre les variantes

de « gauche » et libertariennes du transhumanisme sont assez secondaires et que le mouvement substitue en fait à l'opposition droite *vs* gauche l'opposition libéraux progressistes/transhumanistes *vs* bio-conservateurs/réactionnaires. Étant quoi qu'il en soit radicalement individualiste, plutôt sceptique à l'encontre du politique et favorable au changement technique rapide, il légitime *de facto* le capitalisme de la Silicon Valley, dont il constitue le projet explicite, mis en œuvre concrètement, sans la médiation première du et de la politique.

À ses origines, le transhumanisme est défendu par des individus qui se définissent spontanément comme socialistes ou « de gauche » plus modérée, mais qui sont aussi des scientifiques technocrates, influencés par l'évolutionnisme darwinien ou/et un certain humanisme. Le terme transhumanisme a été prononcé pour la première fois en public en 1937 par un économiste et polytechnicien français, Jean Coutrot, membre du groupe X-crise et plutôt favorable à un capitalisme « dirigé » ou planiste de gauche¹ (Dard et Moatti, 2016). Dans l'acception que lui conférait ce dernier, il s'agit de dire que l'humain est transformé ou se transforme par la science, selon une vision évolutionniste et technocratique. Ce sens est assez similaire à celui que popularisa à son tour Julian Huxley, frère d'Aldous, lors de son discours de directeur de l'UNESCO (1957). Julian Huxley, biologiste évolutionniste, socialiste et cosignataire du « Manifeste des généticiens »² avec entre autres J.B.S Haldane (Crew et al., 1939), défendait avec ferveur l'eugénisme pour l'amélioration de l'espèce humaine au nom des idéaux humanistes et socialistes de réduction des inégalités biologiques. Il substitua le terme « transhumaniste » à celui de « d'eugénisme » devenu polémique après la découverte des pratiques eugénistes des nazis. Or, on sait que Julian Huxley et Jean Coutrot se sont connus dès les années 1930, ce qui fait que la paternité du terme est incertaine.

Mais le transhumanisme, non comme mot mais comme idée de gauche et technocratique visant le dépassement de l'humain comme espèce biologique, est en fait antérieur à son invention par Coutrot. En effet, on trouve en 1929 sous la plume de John Desmond Bernal, physicien britannique et membre du parti communiste britannique³, dans un texte visionnaire et extrêmement effrayant, l'idée « progressiste »

1 C'est le grand-père de Thomas Coutrot, économiste et co-président d'ATTAC de 2009 à 2016, et *Économiste Atterré*.

2 Il s'agit d'un texte émanant d'un collectif de généticiens et biologistes évolutionnistes, paru dans la revue *Nature*, répondant à la question du Science Service de Washington : « comment la population humaine pourrait le plus efficacement être améliorée génétiquement ? ». Le texte, plutôt de gauche, combat les préjugés racistes et propose une fédération de nations unies pour éviter les guerres, une protection sociale pour les femmes du fait de leur rôle de mères, un meilleur contrôle des naissances par les moyens contraceptifs (par exemple), mais aussi une meilleure compréhension de la biologie et des bienfaits potentiels d'une sélection génétique pour améliorer en quelques générations l'espèce sur le plan de la santé, de l'intelligence et de l'empathie...

3 Il a même obtenu le prix Staline pour la paix en 1953 pour avoir écrit une nécrologie élogieuse du dictateur vu comme un très grand scientifique.

de fin du corps biologique pour les êtres humains et la préfiguration de la conquête spatiale. Il est présent, aussi, dans *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932), qui nous décrit une société futuriste technophile et consumériste, pratiquant l'eugénisme, l'ectogénèse⁴ et l'utilisation massive de psychotropes par ses membres pour leur faire accepter leur condition. Elle y est qualifiée de « fordiste »⁵, tout en étant ni complètement capitaliste car planiste, ni socialiste puisque c'est une société de castes. Par la suite, les mouvements de la contre-culture californienne qui prônaient l'usage des drogues de la pleine conscience ont à leur tour apporté leur pierre à l'édifice. On notera à ce propos qu'Aldous Huxley, outre d'avoir écrit *Le meilleur des mondes*, a fini sa vie en Californie et écrit *Les portes de la perception* (1954) où il décrivait les effets sur la conscience de la consommation de mescaline.

Le discours transhumaniste contemporain, que l'on peut rencontrer dans la « déclaration transhumaniste » de 2002, adoptée par la *World Transhumanist Association*, devenue ensuite *Humanity+*, vise à promouvoir le droit individuel à l'augmentation humaine, c'est-à-dire l'augmentation de l'espérance de vie et des capacités physiques et mentales humaines, par l'usage systématique du progrès scientifique et technique. Il se présente volontairement en continuité de l'humanisme et de la modernité : depuis toujours, *homo sapiens* a créé des outils, artefacts et prothèses et développé des savoirs qui lui ont permis de s'adapter à son environnement, de guérir, de vivre plus longtemps, voire s'est transformé grâce aux changements techniques. Ce sont ces artefacts qui nous ont libérés et qui ont résolu nos problèmes, il faudrait donc approfondir ce destin de l'humanité vers l'amélioration permanente par la technologie, cette fois-ci en assumant la transformation biologique d'*homo sapiens*, en faisant donc advenir un posthumain (possiblement immortel). Pour l'immortalité, cela peut être *via* l'usage de thérapie génique, de multiples prothèses cybernétiques, le téléchargement de la conscience dans le *cloud*, un corps de cyborg ou l'utilisation des nanobots pour nous réparer en permanence qui sont évoqués comme solutions à notre mortalité. Les puces ou objets connectés au cerveau sont cités pour augmenter nos capacités cognitives. Cela peut être aussi l'ectogénèse, vue par certaines féministes transhumanistes comme le moyen de s'émanciper de la grossesse et du patriarcat.

Outre le mythe de l'avènement d'un posthumain, se trouve au cœur des prévisions et des espoirs transhumanistes la singularité technologique, soit le moment où l'Intelligence Artificielle (IA) atteindrait puis dépasserait de manière exponentielle l'intelligence humaine. Dans ce cas, l'IA deviendrait « forte » : elle permettrait de résoudre tous les problèmes humains et accélérerait encore de manière radicale le développement technologique (Kurzweil, 2005). Les transhumanistes considèrent

4 L'ectogénèse désigne une technique de développement de l'embryon humain en dehors de l'utérus d'une femme, donc dans un utérus artificiel.

5 Ford y est considéré par les protagonistes comme un Dieu ou un père dans cette société qui prône entre autres la consommation de masse, la production de masse, l'obsolescence accélérée, les loisirs débiles à outrance, l'eugénisme et le pavlovisme de masse comme remèdes aux problèmes de stabilité sociale.

donc qu'il faut accélérer le développement technologique comme moyen pour réaliser ces objectifs, ce que Morozov (2013) appelle le *solutionnisme technologique* : tout problème humain et social est supposé soluble dans une application ou une technologie appropriée, idéologie typique de la Silicon Valley. Certains, comme Nick Bostrom (2003), philosophe, font de ce développement technologique tous azimuts un argument éthique et économique, par exemple pour la conquête spatiale : si nous parvenions à coloniser de nombreuses planètes, nous pourrions sans doute exploiter des technologies et des sources d'énergies bien plus avancées qu'actuellement et avoir une population humaine ou posthumaine considérablement plus importante qu'aujourd'hui, compte tenu du nombre d'étoiles dans notre galaxie. Il y aurait donc un coût d'opportunité considérable d'un point de vue de l'éthique utilitariste à ne pas développer rapidement les technologies et la conquête spatiales.

Au sein des mouvements transhumanistes, une filiation de gauche, très présente en Europe ou chez des démocrates américains existe toujours, se qualifie de « technoprogressiste »⁶. On y trouve des figures comme James Hughes, sociologue américain ou Nick Bostrom, philosophe suédois, qui a largement contribué à étendre le spectre « à gauche » de *Humanity+*, ou encore Amon Twyman, philosophe et consultant britannique fondateur de *The Institute for social futurism*, ou encore l'association française transhumaniste *Technoprog*, plus favorable aux idéaux d'égalité de la gauche, entendus ici comme l'accès le plus large et sécurisé aux technologies et aux possibilités de transformations de soi. Il existe également des transhumanistes dans le mouvement démocrate américain. En effet, certains transhumanistes de « gauche » entendent réaliser l'alliance des « modifiés » et discriminés : transsexuels, handicapés etc. Tout le monde devrait au fond pouvoir choisir son sexe, sa couleur de peau et modifier son corps à volonté au nom de l'égalité et de la lutte contre les discriminations. C'est pourquoi le parti démocrate devrait embrasser le point de vue transhumaniste. C'est peu ou prou le point de vue de James Hughes (2002). À ceux-ci, il faudrait ajouter la féministe radicale et socialiste Donna Haraway (1985), qui dans *le Manifeste cyborg*, faisait de ce dernier une figure positive pour dépasser la condition humaine, les frontières entre humains et non humains (animaux et machines), et surtout, pour dépasser le patriarcat occidental capitaliste.

Si le mouvement transhumaniste contemporain s'inscrit en partie dans cette filiation, depuis la fin des années 1980, il est évidemment influencé par les innovations technologiques du capitalisme contemporain, par les diverses œuvres de science-fiction et d'anticipation. Il est également marqué par une frange libertarienne très active aux États-Unis, voire dominante à l'échelle internationale. *L'extropianisme*, version sans doute la plus radicale du transhumanisme libertarien, se réfère à la philosophie anarcho-capitaliste de Robert Nozick (1974), à l'ordre spontané hayékien ou encore à la philosophie objectiviste d'Ayn Rand (2008). Ce mouvement a été fondé par Max O'Connor, alias Max More, un philosophe-idéologue britannique et praticien de *bo-*

6 Ainsi, l'association française transhumaniste, présidée par Marc Roux, professeur d'histoire initialement proche du marxisme, se dénomme-t-elle *Technoprog*.

dybuilding, dont l'épouse (Nancie Clark, alias Natasha Vita-More) a été elle-même présidente du conseil d'administration d'*Humanity+*.

S'il y a un transhumanisme « de gauche » et « de droite », en réalité leur technophilie et leur défense d'un ultra-modernisme individualiste les rapprochent très fortement. Ainsi, sur la question de savoir si le changement technique ne bénéficierait qu'aux riches et puissants, la position d'*Humanity+* est de dire que si, en effet, les riches en profiteront les premiers, et qu'il pourrait être légitime de taxer les riches, et d'assurer un accès plus large aux technologies et richesses, le marché y pourvoit déjà assez bien par une sorte de « ruissellement » technologique, qui se diffuserait de plus en plus vite grâce à la baisse des prix des innovations. Ne sommes-nous pas par certains côtés plus riches que les rois du Moyen-Âge par l'accès à des produits de meilleure qualité, d'autant que le progrès technique augmente la taille du gâteau ? Donc, argumentent-ils, il serait « *misguided* » de s'opposer au changement technique au nom de ses effets sociaux à court terme⁷.

En fait, c'est sans doute la figure de Fereidoun M. Esfandiary, alias FM2030, philosophe, consultant et professeur d'université à la *New School of Social Research*, qui synthétise le mieux le point de vue dominant du transhumanisme comme dépassement néo-moderne du clivage droite-gauche. Étant né en 1930, l'alias qu'il avait choisi visait à exprimer son espoir de vivre 100 ans⁸. Dans son ouvrage de 1973 intitulé « *Up-wingers : a futurist manifesto* », il cherchait à dépasser l'opposition unidimensionnelle droite-gauche (*right wing/left wing*) par un positionnement au-dessus, *up-wing*, autrement dit par l'élévation ou la transcendance, dans une vision optimiste universaliste et évolutionniste. Les *up-wingers*, selon lui, sont les scientifiques et les innovateurs qui améliorent notre vie par de nouveaux objets techniques et qui ne peuvent être catégorisés comme de gauche ou de droite :

« *How do you categorize radio astronomers now scanning the galaxies in search of Intelligent Life? Or scientists working on the implantation of devices in the human body enabling the individual to control his own pain and pleasures – emotions and dreams? (..) Or bio-engineers striving to conquer death?* » (p. 9).

Il s'en prend ainsi aux pessimistes, réactionnaires et à ceux qui résistent au progrès au nom du respect des lois de la Nature, montrant d'ailleurs que certains gauchistes et *liberals* de son époque étaient devenus réactionnaires et ne méritaient plus d'être appelés progressistes lorsqu'ils s'opposaient aux dépenses pour la conquête spatiale, lorsqu'ils critiquaient la TV ou la déshumanisation que causerait la technologie ou l'ingénierie génétique. Il renvoie dos-à-dos capitalisme et socialisme en soulignant que les progrès qui leur sont attribués sont en fait ceux de la science et des technologies :

« *Space programs and biological advances in capitalist and socialist countries are outgrowths of modern science and technology – not of Right/Left ideologies.*

7 <https://humanityplus.org/transhumanism/transhumanist-faq/>

8 Malheureusement pour lui, il mourut à 69 ans seulement d'un cancer du pancréas.

We are extending ourselves in Space and in Time not because of capitalism or socialism but in spite of them. » (p.9)

C'est une critique qui s'appliquerait volontiers aux écologistes malthusiens contemporains, notamment décroissants et techno-critiques, et plus généralement à ceux que les transhumanistes appellent les « bio-conservateurs ». C'est clairement de Mère Nature dont FM2030 appelle à s'émanciper, et en particulier de la Mort. Dans Montalban (2020), nous inspirant de Freud et Lacan, nous montrions que ce refus des lois et limites, propre au transhumanisme, relève du point de vue psychanalytique d'un démenti (*Verleugnung*) de la castration. Chez Freud (2011), le démenti est un mécanisme de refoulement de la castration (de la mère), qui produit, comme dans le déni, un clivage du sujet. Mais alors que dans le déni, mécanisme typique de la psychose, la castration est forclosée et hors symbolique, dans le démenti, mécanisme typiquement pervers, le sujet reconnaît à la fois la castration de la mère tout en la refusant : les deux idées cohabitent. Ainsi, le fétichiste va substituer au pénis manquant de la mère un objet fétiche. Le pervers se distingue du psychotique par l'absence de forclusion du Nom du Père et l'accès au symbolique, c'est-à-dire que le sujet connaît la loi, mais le sujet y apporte un démenti et en cherchant à accéder à une jouissance sans limite. Le transhumaniste ou un *up-winger* est au fond un sujet qui connaît la castration de « Mère nature humaine », mais qui la refuse et va, comme le fétichiste, trouver dans des objets « magiques » le moyen de réaliser son désir en pervertissant les lois de la Nature et de la société. Dans une vision lacanienne, le discours capitaliste est un discours du maître pervers, reposant sur un mécanisme similaire, où la division du sujet est produite par l'objet *a*, le plus de jouir, et où le sujet pense pouvoir accéder à son désir et à la vérité de son désir. Dans ce discours, c'est-à-dire ce rapport social, les autres sujets sont exploités comme objets pour la quête sans limite du plus-de-jouir ; ces liens sociaux apparaissent donc jetables et liquides.

Justement, dans un ouvrage postérieur (1989), FM2030 en appelle à l'abandon de certains termes comme « relation » ou « famille », ou de valeurs comme la loyauté ou l'investissement durable (*commitment*), ainsi que les identités collectives comme la Nation ou les religions ; toutes ces « choses » qui font les cultures humaines seraient devenues obsolètes dans un monde en changement rapide : il faudrait préférer les identités fluides, les réseaux de liens mouvants qui nous permettent des expériences et des coopérations horizontales éphémères. Celles-ci, facilitées par l'avènement d'une société plus horizontale grâce à l'ère de l'information et de l'interconnexion par les TIC (« *telespheral age* ») permettraient, couplées à l'usage de multiples objets techniques pour s'augmenter, de se fabriquer sa propre identité personnelle.

Or, en relisant les textes de FM2030 aujourd'hui, on ne peut qu'être frappé par le fait que les transhumanistes et « *up-wingers* » qu'il appelle de ces vœux, ressemblent furieusement aux individus de la société contemporaine et ses réseaux sociaux aux liens liquides, et donc combien FM2030 anticipait les évolutions sociétales des 30 dernières années. Mais plus encore, dans la manière même dont est écrit cet ouvrage, comportant des tests pour savoir si le lecteur est un transhumain et comment « monitorer et stimuler votre croissance personnelle » (c'est le sous-titre), il anticipe l'ère contemporaine des multiples ouvrages de *coaching* pour s'améliorer, se trans-

cender ou atteindre le bien-être, et toute cette obsession radicalement individualiste et hédoniste. Dans le texte de FM2030, d'ailleurs semblable à la plupart des écrits transhumanistes, on se rend compte que l'émancipation par l'augmentation dont il est question est essentiellement individualiste (ce qui ne veut pas dire pour autant égoïste) et ne passe que très secondairement par l'action politique. On retrouve au fond l'idée de l'économiste Gary Becker (1964) du capital humain, c'est-à-dire la santé et la qualification des personnes. Pour cet économiste, les agents économiques investissent du temps et de l'argent pour augmenter leur capital humain et obtenir un rendement de celui-ci, sous forme monétaire ou non : avec FM2030, la promesse est de l'accumuler à l'infini pour « *stimuler sa croissance personnelle* ».

Dépasser les lois du vivant, les frontières terrestres, pour croître sans fin, telle a toujours été la loi d'accumulation capitaliste, qui ne connaît justement aucune limite à son déploiement pour la maximisation de la jouissance individuelle et du profit. Justement, les membres de *Humanity+* ou FM2030 sont ou étaient surtout des philosophes et consultants un peu farfelus : l'effectivité pratique dans la réalisation de leur projet restait limitée ; en revanche, ceux qui participent à réaliser activement le projet politique, les *up-wingers* d'aujourd'hui, sont les entrepreneurs milliardaires et ingénieurs de la Silicon Valley : Elon Musk, fondateur de SpaceX et Tesla, qui se dit « *somewhere in the middle, socially liberal and fiscally conservative* » ; Peter Thiel, co-fondateur avec le précédent de Paypal, de Palantir, *business angel* de nombreuses entreprises de la Tech dont Facebook, SpaceX, Airbnb, fondateur du *Singularity Institute for Artificial Intelligence* (devenu *Machine Intelligence Research Institute*) et républicain ; Ray Kurzweil, ingénieur et innovateur créateur de nombreux programmes et entreprises, ayant rejoint Google pour travailler sur l'apprentissage automatisé et l'entreprise de cryonie *Alcor Life Extension Foundation* ; les fondateurs de *Google/Alphabet* Serguey Brin et Larry Page, qui, sans allégeance politique officielle, ont fait quelques donations au parti démocrate ; Jeff Bezos, fondateur d'*Amazon* ; Paul Allen, co-fondateur de Microsoft ; Martine Rothblatt PDG transsexuelle d'*United Therapeutic* et de son fils, lui-même membre élu du parti démocrate.

En surfant sur les vagues d'innovations du capitalisme 4.0, en particulier celles relatives à la convergence des nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives (ou NBIC), le transhumanisme trouve ici de quoi nourrir son projet. L'appétit de croissance des firmes de la Tech est sans fin, tout autant que leurs projets mégalomanes, stimulé par la concurrence pour le profit et la quête du Graal de l'immortalité : la plupart de ces milliardaires et leurs entreprises ont investi des sommes considérables dans la recherche sur le vieillissement (par exemple Calico, la filiale d'*Alphabet* dont l'objectif est de « *tuer la mort* »), l'IA et les implants neuronaux (*Neuralink*, *Facebook*, *Google*), la conquête spatiale (*SpaceX*, *Amazon*), le métavers (*Facebook*). On peut y ajouter une bonne partie de la communauté *blockchain*⁹, notamment Hal Finney, un programmeur et cryptographe premier ré-

9 Communauté largement libertarienne puisque la *blockchain* vise à se passer des intermédiaires de confiance comme les banques et états, et de progressivement substituer au droit par la régulation le code informatique.

ciendaire d'une transaction Bitcoin, aujourd'hui décédé et cryogénisé, ou encore Vitalik Buterin¹⁰, fondateur d'Ethereum. C'est donc véritablement un capitalisme transhumaniste et libertarien qui se dessine, au sens où l'ensemble de ces capitalistes entendent tout à la fois réaliser le projet de remplacement de l'humain par le posthumain, de substituer progressivement à la régulation politique et démocratique des États une régulation algorithmique, technocratique et privée, voire à plus long terme, celle d'une IA forte et « bienveillante ». Que ces projets soient réalistes ou pas, utopiques ou dystopiques, ils ont et mobilisent les moyens de leurs ambitions sans limites.

Bibliographie

Becker G. (1964) *Human capital, A Theoretical and Empirical Analysis*, Columbia University Press for the National Bureau of Economic Research, New York.

Bernal J.D. (1928) *The World, the flesh & the Devil. An Enquiry into the future of the three enemies of rational soul*, Foyle Publishing, Londres.

Bernal J.D. (1953) « Stalin as scientist », *Modern Quarterly*, vol. 8, n° 3, Summer.

Bostrom N. (2003) « Astronomical waste: the opportunity cost of delayed technological development », *Utilitas*, vol. 15, n° 3, p. 308-314.

Crew F.A.E et al. (1939), « Social biology and population improvement », *Nature*, vol. 144, p. 521-522.

Dard O. et Moatti A. (2016) « Aux origines du mot « transhumanisme » », *Futuribles*, n° 413, juillet-août 2016.

Esfandiary F. M. (1973) *Up-wingers. A futurist manifesto*, Popular library.

F.M 2030 (1989) *Are you a transhuman ? Monitoring and stimulating your personal rate of growth in a rapidly changing world*, Grand Central Publishing, New York.

Freud S. (2011), *Le fétichisme*, Atramanta.

Haraway Donna (1985) « The cyborg Manifesto. Science, technology, and socialist-feminism in the late Twentieth Century », *Socialist Review*, n° 80, p. 65-108.

Hayek F. (1973), *Droit, législation et liberté*, PUF, Paris.

Hughes J. (2002) *Democratic transhumanism 2.0*, <http://www.changesurfer.com/Acad/DemocraticTranshumanism.htm>

Huxley A. (1932) *Le meilleur des mondes*, Plon, Paris.

Huxley A. (1954) *Les portes de la perception*, Le Rocher, Monaco.

Kurzweil R. (2005) *Singularity is near: when humans transcend biology*, Viking.

Montalban M. (2020), *Rester humain. Lacan et le lien social postmoderne*, éditions Stilus, Paris.

Morozov E. (2014), *Pour tout résoudre, cliquez ici. L'aberration du solutionnisme technologique*, Limoges, FYP éditions.

Nozick R. (1974) *Anarchy, State and utopia*, BasicBooks.

Rand A. (2008), *La vertu de l'égoïsme*, Les belles lettres, Paris.

10 <https://cointelegraph.com/magazine/2021/08/11/crypto-folk-are-obsessed-with-life-extension-heres-why>

L'agriculture de proximité : quand l'agriculture (re) devient un levier pour le développement territorial

Nathalie Corade et Marie Lemarié-Boutry

Nathalie Corade est maître de conférences en économie à Bordeaux Sciences Agro. Elle y est responsable d'une formation terminale d'ingénieur « Agriculture, Proximités, Territoires, d'Ici et d'Ailleurs ». Elle est par ailleurs rattachée à l'unité de recherche ETTIS 1456 d'INRAE. Ses thèmes de recherche portent sur la reterritorialisation de l'agriculture et de l'alimentation et le développement territorial. Elle coordonne aujourd'hui un programme de recherche régional sur la sécurité et résilience des systèmes alimentaires néo-aquitains (SEREALINA-2021-2024).

Marie Lemarié-Boutry est maître de conférences en économie à Bordeaux Sciences Agro. Étant rattachée à l'unité de recherche Inrae ETTIS 1456 d'INRAE, elle consacre aussi ses travaux de recherche aux questions de reterritorialisation de l'agriculture et de l'alimentation qu'elle aborde plus spécifiquement au prisme des changements de modèles agricoles, de composition territoriale et de modifications des rapports aux ressources notamment à la terre.

Depuis les années 90, les initiatives publiques ou privées, individuelles ou collectives mettant à l'honneur l'agriculture locale se multiplient. De la réimplantation de fermes en milieux urbains prenant des formes diverses (agriculture sur les toits, jardins partagés, réinvestissement par l'agriculture et des agriculteurs d'espaces en friches ou jusque-là dédiés à d'autres usages), au développement de magasins de producteurs locaux, d'associations de maintien de l'agriculture paysanne (AMAP) en passant par l'introduction dans les cantines de nos écoles de produits venant des fermes des territoires... toutes ces actions visent à donner aux populations accès à des produits de leurs territoires et ainsi mettent à l'honneur l'agriculture de proximité. L'agriculture de proximité se définit souvent comme une agriculture située dans ou à proximité de la cité en réponse aux besoins des populations¹. Vivrière et/ou en circuits courts et de proximité (CCP), cette agriculture de proximité remplit une

1 André Torre, 2014, *L'agriculture de proximité face aux enjeux fonciers. Quelques réflexions à partir du cas francilien*. Espaces et sociétés, 158, 31-48.

fonction d'alimentation des populations locales. Le développement de ces initiatives sur les territoires depuis plus de 20 ans marque un tournant, conduisant bon nombre d'observateurs à y entrevoir un changement de regard sur la place de l'agriculture dans les territoires. En effet, l'histoire du rapport entre l'agriculture et les territoires, qu'ils soient urbains ou ruraux, est plus celle d'un éloignement, que celle d'un rapprochement. D'un côté, les villes ont repoussé l'agriculture hors de leurs frontières, misant leur développement économique sur d'autres activités et laissant à l'espace rural la prise en charge de cette activité². De l'autre, les campagnes, elles, ont évolué au rythme d'un modèle de développement agricole édicté par la politique agricole européenne, promotrice d'une agriculture plutôt vouée à un marché *a minima* européen, voire mondial. L'agriculture s'est ainsi éloignée des besoins des territoires dans ou à proximité desquels elle est implantée, au profit des besoins de marchés a-territoriaux, l'alimentation des populations devant être assurée par ces marchés distants.

Or depuis plusieurs années, les rapports entre agriculture et territoire ont connu une évolution majeure. Dans les villes, l'agriculture redevient un enjeu et devient une composante du « projet urbain »³. Par ailleurs, les circuits courts et de proximité (CCP) alimentaires se développent. Ces derniers se définissent comme des circuits de distribution de produits agricoles et alimentaires ayant au plus un intermédiaire entre le producteur agricole et le consommateur, tous deux situés à proximité l'un de l'autre d'un point de vue géographique. D'enjeu tourné vers les agriculteurs et les consommateurs, l'agriculture de proximité est devenue peu à peu un levier pour le développement des territoires qu'ils soient urbains, ruraux ou mixtes : l'agriculture de proximité devient une composante de projets de territoires.

Par la conduite de deux programmes de recherche, l'un sur les circuits courts et de proximité (PERFECTO⁴), l'autre sur les politiques alimentaires locales (APPAL⁵), nous montrons ce glissement progressif, d'une agriculture orientée vers des enjeux des marchés européen et mondial à une agriculture structurante de projets de territoires, levier de processus de développement territorial.

2 Kevin Morgan, 2009. Feeding the City: The Challenge of Urban Food Planning. *International Planning Studies* 14 (4), 341-348.

3 Monique Poulot, 2014, *Agriculture et ville : des relations spatiales et fonctionnelles en réaménagement : Une approche diachronique*. Pour, 224, 51-66.

4 PERFECTO, « Performance des Circuits courts et de Proximité et Territoires » programme de Recherche PSDR₄ cofinancé par la région Nouvelle-Aquitaine et INRAE. <https://www.psdraquitaine.org/Les-projets-en-Aquitaine/PerfeCTo> consulté le 16/03/2022

5 APPAL, « Agricultures de Proximité et Politiques Alimentaires Locales », programme de recherche cofinancé par la région Nouvelle-Aquitaine.

La proximité : de la réponse à la fragilisation de l'agriculture et des agriculteurs au levier de la reconstruction d'une cohésion territoriale.

Le programme de recherche PERFECTO a porté sur l'analyse des attentes des acteurs qui portent et/ou accompagnent des initiatives de circuits courts et de proximité. Agriculteurs, acteurs de filières agricoles⁶, acteurs de collectivités de territoires (élus, chargés de mission de collectivités territoriales), 187 acteurs ont été interrogés. Il ressort de ces entretiens un consensus fort des acteurs vis-à-vis des CCP autour de l'amélioration de la situation économique et sociale des exploitations agricoles et plus largement du monde agricole. Sans surprise, les attentes des agriculteurs sont essentiellement centrées sur la viabilité économique et financière de leurs exploitations, grâce à la limitation des intermédiaires qui leur permet de récupérer la valeur. Pour certains, il s'agit d'améliorer la rentabilité de leurs exploitations, quand, pour d'autres, c'est une question de survie de l'entreprise. Leurs autres desiderata relèvent essentiellement d'une dimension sociale au travers de leur bien-être dans leur vie personnelle et professionnelle, bien qu'en même temps être en CCP accroisse leurs charges de travail en raison notamment de la prise en main de l'activité de commercialisation. Les CCP sont par ailleurs considérés par les exploitants interrogés comme un outil pour transmettre une certaine image de l'agriculture qui autorise une revalorisation de leur métier. Cela permet de montrer que les agriculteurs et l'agriculture sont aussi des atouts pour la société en général, les consommateurs et pour leur territoire en particulier. Les CCP ont donc une vocation pédagogique permettant aux agriculteurs de retrouver une reconnaissance pour leur travail. Au-delà de ces perspectives, les agriculteurs évoquent également des attentes vis-à-vis de leurs systèmes de production. Ils mettent en avant leur besoin d'autonomie concernant le choix des pratiques productives, l'importance de construire des systèmes de production leur permettant d'assouplir le pilotage et le développement d'un raisonnement agroécologique plus global, où les CCP sont le support d'un développement agricole et alimentaire durable. Comme les agriculteurs, les autres acteurs interrogés mettent en avant de façon majoritaire des attentes tournées vers les exploitations agricoles. Améliorer la viabilité économique des exploitations agricoles, accroître le revenu des agriculteurs, leur permettre de récupérer la valeur plus qu'ils ne le peuvent en circuits longs et de reprendre la maîtrise de la fixation des prix... sont autant de souhaits qu'expriment ces acteurs. Découlant de cette revalorisation de l'agriculture attendue des CCP, l'amélioration de l'image de l'agriculture et des agriculteurs auprès des consommateurs apparaît un élément important et potentiellement source d'une réactivation de l'intérêt pour le métier d'agriculteur. Petit à petit la proximité se fait levier d'une reconsidération de la place de l'agriculture et des agriculteurs et d'une reconstruction d'une certaine cohésion économique et sociale sur les territoires.

6 Il s'agit d'acteurs souvent institutionnels qui participent à la construction des règles et normes relatives à la production d'un produit.

L'agriculture de proximité comme voie d'une cohésion économique et sociale des territoires.

Pas à pas, les CCP ne sont plus seulement entrevus comme des voies d'amélioration de la situation des exploitations agricoles mais aussi comme une voie de sauvegarde d'exploitations sur les territoires, de maintien d'exploitations à taille humaine permettant de maintenir un tissu économique et social sur certains territoires, notamment ruraux. Ces attentes tournées vers les agriculteurs et l'agriculture expliquent l'implication des collectivités territoriales, des intercommunalités et des territoires de projet (parcs naturels régionaux, pôles d'équilibres territoriaux et ruraux) dans l'accompagnement du développement de ces circuits.

« Les CCP, ils sont intéressants d'un point de vue économique parce que ça signifie que les acteurs qu'on mobilise sont sur notre territoire donc ça veut dire garder la valeur ajoutée sur notre territoire, ça veut dire dynamiser le territoire » (chargé de mission collectivité territoriale, enquêté pour Perfecto).

Les CCP sont, en effet, identifiés comme un des moyens de (re)créer les liens fonctionnels entre les agriculteurs, les *mangeurs* et les acteurs du territoire mais aussi entre espaces ruraux et espaces urbains⁷.

Par ailleurs, les acteurs territoriaux établissent un lien entre capacité à maintenir une agriculture locale et capacité à créer de la richesse sur les territoires, hypothèse étant faite que les produits issus des CCP pourraient être mieux valorisés que les produits commercialisés *via* les circuits longs. Ainsi, l'une des attentes exprimées par les acteurs revient à attribuer aux CCP le rôle de valorisation non seulement des produits locaux mais aussi des aménités du territoire, en contribuant à la constitution « d'un panier de biens », tel que défini par Pecqueur en 2001⁸.

Ces dernières perspectives comportent une forte dimension économique, mais les acteurs locaux expriment également des attentes sur le plan social en faisant de l'agriculture de proximité un vecteur de cohésion et de développement social. C'est pourquoi, il est souhaité des CCP qu'ils favorisent l'accessibilité alimentaire, accessibilité physique par la diversification, la quantité et l'organisation de l'offre sur le territoire mais aussi accessibilité économique rendue possible par la mise en place de prix cohérents avec le travail des agriculteurs et la structure sociodémographique du territoire. De surcroît, l'accessibilité socio-culturelle revêt également un enjeu fort grâce à la contribution d'une éducation alimentaire. En lien avec ces arguments

7 Nathalie Corade & Marie Lemarié-Boutry, 2020. *Les projets alimentaires de territoire : entre reconfiguration des territoires et nouvelles relations villes/campagnes*, Géographie, économie, société, 22(3-4), 373-397.

8 Bernard Pecqueur, 2001, *Qualité et développement territorial : l'hypothèse du panier de biens et de services territorialisés*. Économie rurale, 261, 37-49.
« Le panier de biens n'est donc pas une addition de biens juxtaposés mais une combinaison de biens privés et publics. Ces derniers peuvent être des aménités environnementales (type paysage, climat...)... » (Pecqueur, 2001, p. 44).

et de même qu'ils sont parfois représentés comme caractéristiques d'une agriculture diversifiée et de petites surfaces, certains acteurs territoriaux ambitionnent des CCP qu'ils promeuvent une agriculture garante de produits de haute qualité nutritionnelle et sanitaire.

Peu à peu, d'une agriculture de proximité au service d'un nouveau projet économique pour une agriculture fragilisée, s'observe un glissement vers une agriculture de proximité structurante d'un (nouveau) projet pour le territoire et son développement. Cela passe aujourd'hui par des projets qui se développent partout en France sous la dénomination de Projets Alimentaires de Territoires (PAT).

Des CCP aux Projets Alimentaires de Territoires ou l'agriculture de proximité comme composante d'un projet de territoire

En 2014, les projets alimentaires de territoires (PAT) prennent place dans la loi française d'avenir pour l'alimentation, l'agriculture et la forêt⁹ (LOAAF du 13 octobre 2014, article 39). Les PAT sont définis comme des projets répondant à l'objectif de structuration de l'économie agricole et de mise en œuvre d'un système alimentaire à l'échelle de territoires, un système alimentaire se définissant selon Malassis comme ¹⁰« *la manière dont les hommes et les femmes s'organisent, dans l'espace et dans le temps, pour obtenir et consommer leur nourriture* ». La décennie 2000 avait été celle de l'émergence de mouvements sociaux et du développement d'organisations, publiques ou privées, individuelles ou collectives, visant un rapprochement relationnel des producteurs et des consommateurs et géographique des zones de production et celles de consommation au travers des circuits courts et de proximité. Le tournant de la décennie 2010 offre, lui, davantage à constater les processus d'institutionnalisation de ce phénomène. En effet, au travers des initiatives de circuits courts et de proximité s'est développée une logique « *bottom-up* », issue bien souvent du milieu associatif et/ou de logiques entrepreneuriales, de laquelle résulte une diffusion de « micro-initiatives ». Mais la multitude ne fait pas le système, et la somme d'entités, fussent-elles collectives, ne suffit pas à faire dynamique territoriale. Et, sans vouloir freiner cette multiplicité - la diversité est gage de résilience -, l'enjeu des PAT est d'apporter de la cohésion pour faire système et développer une stratégie plus globale.

Les PAT répondent alors à la volonté de remettre au cœur des problématiques des territoires la question alimentaire et de repenser le modèle agricole en même temps que le système alimentaire par une approche plus territoriale. Les PAT sont appuyés

9 LOAAF, loi N° 2014-1170 du 13 octobre 2014 d'avenir pour l'agriculture, l'alimentation et la forêt, <https://www.legifrance.gouv.fr/cli/loi/2014/10/13/AGRXL324417L/jo/texte>, dernier accès le 18 mars 2022.

10 Louis Malassis, 1994, *Nourrir les hommes : un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Dominos. Flammarion, Paris (France).

financièrement par des dispositifs tels que le Programme National de l'Alimentation¹¹ (PNA) et peuvent faire l'objet d'une labellisation par le ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation.

Au niveau national, le Réseau National des PAT (RnPAT) créé en 2015¹², a dévoilé la diversité des PAT¹³. Le recensement de plusieurs démarches montre qu'en France, les PAT se déploient à des échelles tant communales que régionales, en passant par l'échelle des intercommunalités et l'échelle départementale. Il met en avant également le fait que les espaces ruraux sont tout autant concernés que les espaces urbains; que les porteurs sont tout autant des collectivités territoriales, que des collectifs citoyens, que des acteurs économiques (organismes professionnels agricoles et associations de développement); que les projets sont aussi bien des initiatives ayant pour objet la mise en place d'outils et de méthodes ponctuelles, que des projets plus globaux avec un objectif fort de transversalité et de mise en relation de l'ensemble des acteurs de la chaîne alimentaire locale¹⁴.

Au final, les initiatives qui se revendiquent d'un projet alimentaire territorial apparaissent très diverses mais ont un point commun : elles s'inscrivent dans et pour un territoire institué (région, pôle territorial, communauté de communes ou d'agglomération, département...) et mettent l'alimentation au cœur du projet de territoire. La dimension territoriale y est fortement revendiquée quel que soit le porteur du projet.

Au sein du programme de recherche APPAL, plusieurs PAT ont été étudiés¹⁵. Les travaux ont montré les différentes voies par lesquelles la remise en connexion de l'agriculture et du développement territorial s'opèrent dans ces projets.

Pour certains, plutôt ruraux, le point de départ est celui de la survie de l'agriculture locale¹⁶. Certains territoires encore très ruraux et à forte consistance agricole, cherchent dans la reterritorialisation de l'agriculture et de l'alimentation une voie de consolidation d'une agriculture fragilisée économiquement. Cela se traduit très souvent par des mesures d'accompagnement vers les circuits courts et notamment

11 url : <https://agriculture.gouv.fr/les-appels-projets-du-pna-accompagner-la-mise-en-oeuvre-du-programme-national-pour-l'alimentation>, dernier accès le 17/03/2022.

12 url : <http://rnp.at.fr>, dernier accès le 17/03/2022.

13 url : <http://rnp.at.fr/les-projets-alimentaires-territoriaux-pat/banque-des-pat>, dernier accès le 17/03/2022.

14 url : <https://rnp.at.fr/wp-content/uploads/2020/07/rnp.at-patnoramanivoff.pdf>, dernier accès le 17/03/2022.

15 Les PAT en question sont ceux du « Grand Bergeracois », du Parc Naturel Régional du Médoc, de la communauté d'agglomération du Pays Basque, du territoire BARVAL (Bassin d'Archacou Val de Leyre), de Bordeaux Métropole, du Pôle « Adour Chalosse Tursan ».

16 Nathalie Corade, Armelle Gomez, Julie Lailliau, Marie Lemarié-Boutry, 2019, « PAT des Villes, PAT des champs : l'alimentation peut-elle bouleverser les territorialités ? » 56^e colloque de l'ASRDLE, 4-6 juillet, 21p.

vers une demande particulière, la restauration collective publique, sur laquelle les collectivités territoriales ont la main pour assurer un débouché important aux agriculteurs et permettre à une grande partie de la population d'accéder à une alimentation faite de produits locaux et de qualité. Pour d'autres, plus urbains, c'est l'entrée « alimentation pour tous » par laquelle se structure au départ le PAT. La croissance et la concentration de la population dans les villes les conduisent à s'intéresser à l'alimentation de leur population et à la ressource alimentaire dont ils disposent à proximité. Dépourvus de la ressource agricole, l'ayant peu à peu fait disparaître, les territoires urbains et pour certains péri-urbains, cherchent soit à la reconstruire, soit à la capter à proximité. Cela les conduit à chercher des espaces où réinstaller de l'agriculture : espaces classés en espaces naturels, espaces agricoles en friches, voire espaces classés en zone d'activités économiques, mais aussi toits, caves... L'agriculture en milieu urbain devient un élément important de leur développement. Elle se fait enjeu alimentaire et parfois, plus surprenant eu égard à l'histoire, rempart à l'urbanisation galopante : en installant de l'agriculture sur certains espaces, on évite ainsi la continuité d'une artificialisation déjà bien entamée. Quand la conquête d'espaces dans les villes est impossible ou insuffisante, les espaces urbains coopèrent, voire même conventionnent, avec leurs espaces nourriciers environnants. C'est le cas par exemple de Bordeaux Métropole, qui a décidé d'améliorer son autosuffisance alimentaire en produits locaux, et pour cela a choisi de mettre en place une complémentarité interterritoriale autour de l'enjeu alimentaire et agricole local. Cette volonté a conduit à un « protocole de coopération territoriale » entre Bordeaux Métropole, Val de Garonne Agglomération auquel est associée également la Communauté de communes du Réolais en Sud-Gironde.

Peu à peu, les enjeux centrés sur les besoins alimentaires des populations se muent en enjeux sociaux : l'agriculture et l'alimentation de proximité deviennent ainsi des leviers d'un projet social de développement territorial dans lesquelles s'inventent les notions de « justice alimentaire » et de « démocratie alimentaire »¹⁷. C'est le cas par exemple sur un territoire de la rive droite de Bordeaux, le « GPV de la rive droite » territoire qui concentre une grande partie de la population défavorisée de la métropole bordelaise et qui, à partir d'un PAT cherche à construire un système alimentaire local, social et solidaire. Sur ce territoire, une démarche de veille foncière engagée depuis 4 ans (2018-2022) conduit notamment à la perspective de développement d'une activité économique d'insertion par le maraîchage à l'échelle de plus ou moins roha de foncier. La portée sociale de l'agriculture de proximité ainsi recrée réside dans un triptyque : la recherche d'une plus grande accessibilité à une alimentation saine et de qualité au plus grand nombre, en commençant par les bénéficiaires de la restauration collective publique ; la reconstruction d'un lien social et culturel au sein de la population, *via* la réinscription d'une agriculture de proximité au sein des quartiers prioritaires ; l'insertion par l'agriculture des résidents du territoire.

17 Dominique Paturel, Magali Ramel, 2017. Éthique du *care* et démocratie alimentaire : les enjeux du droit à une alimentation durable. *Revue française d'éthique appliquée*, 4, 49-60. DOI : <https://doi.org/10.3917/rfeap.00x>

En utilisant l'agriculture de proximité comme un outil d'insertion, de justice sociale, de recréation de lien social et culturel, le projet rend les acteurs du territoire, habitants et politiques, solidaires autour d'un projet alimentaire local.

Conclusion

Des initiatives de rapprochement des agriculteurs et des « mangeurs » portés par les CCP aux PAT, l'agriculture reprend force dans les projets de développement des territoires. Après avoir été reléguée à des logiques d'approvisionnement de marchés distants des lieux de consommation et de fait, négligée dans sa capacité à œuvrer pour le développement des territoires, l'agriculture retrouve une place dans les logiques de développement et d'aménagement des territoires. Mouvement de fond ou conjoncturel, nous ne saurions le dire à ce jour mais à coup sûr mouvement fondamental qui vient nous rappeler que l'agriculture doit être une composante essentielle de la vie *de et sur* nos territoires.

Bibliographie

Nathalie Corade, Adeline Alonso-Ugaglia, Marie Lemarié-Boutry, Andy Smith, Camille Chamard, Bernard Del'homme, Armelle Gomez, Stéphanie Pères et Frédéric Zahm, 2022, *La performance des circuits courts de proximité : une approche compréhensive des attentes des acteurs*. Projet PSDR Perfecto, Innovations Agronomiques, 86, p. 375-389.

Nathalie Corade & Marie Lemarié-Boutry, 2020, « Les projets alimentaires de territoire : entre reconfiguration des territoires et nouvelles relations villes/campagnes », *Géographie, économie, société*, 22(3-4), p. 373-397.

Nathalie Corade, Julie Lailliau, Marie Lemarié-Boutry, Julien Noël, 2021, *L'intégration de la dimension sociale dans une politique alimentaire métropolitaine. L'exemple de Bordeaux Métropole, Pôle Sud*, 55(2), 35-54. DOI : 10.3917/psud.055.0035. URL : <https://www.cairn.info/revue-pole-sud-2021-2-page-35.htm>

Du biocontrôle dans les vignobles

Adeline Alonso-Ugaglia, Marie Lemarié-Boutry

Adeline Alonso-Ugaglia est maître de conférences en économie à Bordeaux Sciences Agro. Elle est rattachée à l'UMR INRAE 1065 Santé et agroécologie du vignoble. Ses recherches portent sur la durabilité et les déterminants de la transition agroécologique dans les exploitations agricoles. Elle s'intéresse notamment à la performance globale des entreprises dans les processus d'innovation et de changement, en examinant plus précisément la performance des pratiques agroécologiques en viticulture (variétés résistantes, agriculture biologique) et la durabilité des systèmes alimentaires à travers l'étude des circuits courts et de proximité.

Marie Lemarié-Boutry est maître de conférences en économie à Bordeaux Sciences Agro. Étant rattachée à l'unité de recherche ETTIS 1456 d'INRAE, elle consacre ses travaux de recherche aux questions de reterritorialisation de l'agriculture et de l'alimentation qu'elle aborde plus spécifiquement au prisme des changements de modèles agricoles, de recomposition territoriale et de modifications des rapports aux ressources notamment à la terre. Elle appréhende notamment ces questions au travers de l'économie du patrimoine, qui aura été mobilisée dans le cadre de sa thèse dédiée au foncier viticole bordelais.

Parmi leurs publications :

Alonso Ugaglia A., Cardebat J.M., Dupuy L., Sloop S., 2021. Importance of manager convictions for the adoption of wine SD certifications, *Systèmes Agroalimentaires / Food Systems*, 6, 67-94. HCERES C / CNRS 4.

Aka J., Alonso Ugaglia A., Lescot J.M., 2018. Risk aversion and pesticide use in the French wine sector, *Journal of Wine Economics*, 13(4): 451-460. doi:10.1017/jwe.2018.55. HCERES B / CNRS 3.

Aouadi N., Macary F., Alonso Ugaglia A., 2020. Évaluation multicritère des performances socio-économiques et environnementales de systèmes viticoles et de scénarios de transition agroécologique, *Cahiers Agricultures*, 29 : 19. doi:10.1051/cagri/2020016.

Macary F., Guerendel F., Alonso Ugaglia A., 2020. Quels apports de la littérature pour comprendre et construire la transition agroécologique en viticulture ? *Cahiers Agricultures*, 29: 38. doi:10.1051/cagri/2020035.

Rusch A., Beaumelle L., Giffard B., Alonso Ugaglia A., 2022. Harnessing biodiversity and ecosystem services to safeguard multifunctional vineyard landscapes in a global change context, *Advances in Ecological Research*, 65, doi.org/10.1016/bs.aecr.2021.10.001.

Zahm F., Lévêque M., Auriol F., Del'homme B., Girard S., Carayon D., Alonso Ugaglia A., Guignot-Muffet K., 2021. Sustainable viticulture: how to evaluate and report it on a wine estate, *IVES*, doi.org/10.20870/IVES-TR.2021.4887.

Des enjeux environnementaux pour le changement de pratiques en viticulture

Avec la montée en puissance du concept de durabilité, les attentes de la société sont fortes quant à l'impact des activités agricoles sur les plans économique, environnemental et social¹. La préservation de l'environnement et des ressources naturelles est devenue particulièrement essentielle pour l'agriculture, dont l'activité de production repose sur le milieu naturel. Le modèle agricole encore dominant en Europe (souvent qualifié de conventionnel) s'est traduit par des systèmes de production agricoles très consommateurs d'intrants chimiques de synthèse (produits phytosanitaires notamment) et une forte mécanisation des moyens de production. Si ces pratiques ont permis de réduire la pénibilité du travail, de sécuriser les revenus des agriculteurs et d'atteindre les objectifs d'autosuffisance alimentaire fixés après la Seconde Guerre Mondiale, elles sont également porteuses d'externalités négatives. L'utilisation des produits phytosanitaires de synthèse, c'est-à-dire chimiques (appelés aussi pesticides), pour la protection des cultures est particulièrement pointée du doigt tant pour son impact sur l'environnement que sur la santé humaine². Depuis le Sommet de la terre à Rio en 1992 et la prise de conscience des enjeux de développement durable des activités humaines, les agriculteurs sont particulièrement incités à modifier et adapter leur activité de production de biens agricoles et alimentaires. Récemment, les politiques publiques (programmes Ecophyto) ont fixé un objectif général de division par deux de l'utilisation de ces produits en France³. Mais la question de la protection des cultures reste entière. Réduire l'utilisation des pesticides est une nécessité, mais quelles sont les alternatives pour maintenir les niveaux de production agricole en qualité et en quantité ?

Le biocontrôle, une alternative à l'utilisation des pesticides

Les préoccupations du public et la demande des consommateurs pour des produits sûrs et sains, notamment depuis le Grenelle de l'environnement en 2007, ont accru l'intérêt pour des approches et des outils innovants pour la protection des cultures. Au cours des dernières décennies, la communauté scientifique et les agences gouvernementales ont notamment recommandé l'utilisation de méthodes de

1 Michel Griffon, *Nourrir la planète*, Paris, Éd. Odile Jacob, 2006, 456p.

2 Jean-Noël Aubertot, Jean-Marc Barbier, Alain Carpentier, Jean-Joël Gril, Laurence Guichard, Philippe Lucas, Serge Savary, Isabelle Savini & Marc Voltz (eds), *Pesticides, agriculture et environnement. Réduire l'utilisation des pesticides et limiter leurs impacts environnementaux*, Expertise scientifique collective, synthèse du rapport, INRA et Cemagref (France), 2005, 64p.

3 Douadia Bougherara, *L'Écolabellisation : un instrument de préservation de l'environnement par le consommateur*, Thèse ès Sciences économiques - Université de Bourgogne, UFR de Sciences économiques et de Gestion, Dijon, 2003, 425p.

Gilles Grolleau, Management environnemental et exploitation agricole, *Économie rurale*, 2001, 262(1), p.35-47. Naoufel Mzoughi, *Analyse économique des approches volontaires de régulation de l'environnement*, Thèse ès Sciences économiques, Université de Bourgogne, 2005, 220p.

lutte alternatives, moins invasives que les produits de synthèse et plus respectueuses de l'environnement. Le développement de la lutte biologique et la lutte intégrée, *i.e.* remplaçant le plus souvent possible les méthodes de protection conventionnelles (les pesticides) par l'utilisation de produits de biocontrôle, constituent autant de stratégies potentielles pour répondre aux préoccupations écologiques et sociétales actuelles. Le ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation définit les produits de biocontrôle à l'article L. 253-6 du code rural et de la pêche maritime

« comme des agents et des produits utilisant des mécanismes naturels dans le cadre de la protection intégrée des cultures (IPM : Integrated Pest Management). Ils comprennent en particulier les macro-organismes et les produits phytopharmaceutiques qui sont composés de micro-organismes, de médiateurs chimiques tels que les phéromones et les kairomones, ou de substances naturelles d'origine végétale, animale ou minérale ».

Les produits reconnus comme produits de biocontrôle sont classés sur une liste positive mise à jour chaque année. Le biocontrôle a représenté, selon l'association française des produits de biocontrôle, 11% du marché en 2019 pour un chiffre d'affaires de 217 millions d'euros (+8,5% par rapport à 2018) toutes productions confondues (cultures et élevage).

Un enjeu de changement prégnant en viticulture

Parmi toutes les productions agricoles, la viticulture est particulièrement concernée si l'on considère la pression en intrants sur les vignobles au regard i) des faibles surfaces plantées sur le territoire national par rapport à la surface agricole utile totale (moins de 5%), ii) des quantités de matières actives utilisées que cette culture représente (volumes) et ii) du nombre de traitements phytosanitaires annuels appliqués par rapport à d'autres cultures (autour de 15 en 2016 en moyenne⁴). La viticulture a donc une marge importante de progrès pour s'inscrire dans un objectif de réduction significative de l'utilisation des produits phytosanitaires.

Parmi les nombreux ravageurs de cette culture contre lesquels les viticulteurs utilisent des pesticides, Eudemis et Cochylis (appelés aussi vers de grappe) font partie des insectes plus nuisibles et provoquent souvent des niveaux élevés de dégâts sur les grappes de raisin⁵. Après la ponte, les chenilles perforent les grains de raisin, occasionnant des blessures qui favorisent le développement de champignons responsables de la pourriture, entraînant des pertes de rendement et une réduction de la qualité des baies. La gestion de ces insectes ravageurs repose principalement sur l'application d'insecticides conventionnels contenant des organophosphorés et

4 Agreste Nouvelle Aquitaine, Les pratiques phytosanitaires en viticulture en Nouvelle-Aquitaine en 2016, *Analyses et résultats*, 2019, 64.

5 Denis Thiéry, Gaps in knowledge for modern integrated protection in viticulture: lessons from controlling grape berry moths. *Conference: IOBC WPRS Integrated protection and production in viticulture*, 2011, 67.

des pyréthroïdes à large spectre⁶. Ces produits chimiques de synthèse sont remis en cause pour leurs externalités négatives comme la pollution de l'environnement, la pression de sélection sur les insectes qui peuvent devenir résistants à ces molécules, les problèmes de santé humaine et les effets néfastes sur les communautés d'insectes auxiliaires présentes au vignoble. Ils sont donc progressivement déréglés dans l'Union Européenne et des méthodes alternatives ont été développées.

La lutte contre les vers de grappe par la confusion sexuelle, technologie classée comme produit de biocontrôle, en fait partie. Elle vise, grâce à la diffusion de phéromones de synthèse dans les vignobles, à perturber la reproduction des papillons en empêchant leur accouplement. Elle permet ainsi de réduire significativement les populations de vers de grappe à long terme en limitant les externalités négatives pour l'environnement⁷. Il ne s'agit toutefois pas d'une alternative qui se substitue de manière simple aux produits phytosanitaires car cette technologie en diffère pour plusieurs raisons parmi lesquelles : (i) la nécessaire mise en place des diffuseurs en début de campagne et dépose à la fin, (ii) le coût élevé des diffuseurs, (iii) la recommandation de taille minimale des îlots traités pour une efficacité optimale de la technologie (5 à 10 ha⁸) – taille qui ne correspond pas forcément au découpage du parcellaire et nécessite une collaboration entre exploitations agricoles voisines, (iv) les rendements croissants d'efficacité seulement à moyen-long terme. Bien que respectueuse de l'environnement, cette technologie tarde à se diffuser et ne représentait que 90 000 ha dans différents pays européens en 2001⁹. À tel point que ses promoteurs s'inquiètent de l'existence de résistances à l'adoption de cette pratique de biocontrôle au sein de la communauté des vignerons. Le processus d'adoption de cette technologie doit être exploré plus en profondeur pour mieux en comprendre les tenants et les aboutissants afin de mieux accompagner sa diffusion.

6 Vassilis A. Vassiliou, Control of *Lobesia botrana* (Lepidoptera: Tortricidae) in vineyards in Cyprus using the Mating Disruption Technique, *Crop protection*, 2009, 28, p.145-150.

7 Denis Thiéry, Philippe Louàpre, Lucile Mureret, Adrien Rusch, Gilles Sentenac, Fanny Vogelweith, Corentin Iltis & Jérôme Moreau, Biological protection against grape berry moths. A review, *Technological Forecasting and Social Change*, 2018, 96, p.242-253.

8 Vassilis A. Vassiliou, Control of *Lobesia botrana* (Lepidoptera: Tortricidae) in vineyards in Cyprus using the Mating Disruption Technique, *Crop protection*, 2009, 28, p.145-150.

9 Pierre-Joseph Charmillot & Denis Pasquier, Essai préliminaire de lutte par confusion contre la cochyliis *Eupoecilia ambiguella* et le carpocapse *Cydia pomonella* au moyen des microcapsules 3M, *Pheromones for Insect Control in Orchards and Vineyards IOBC uprs Bulletin*, 2001, 24(2), p.63-64.

Un besoin de renouvellement des cadres d'analyse de l'innovation en agriculture

L'innovation en agriculture est peut-être celle qui a suscité le moins d'intérêt de la part des chercheurs en économie par rapport à d'autres secteurs¹⁰. Nous analysons ce manque d'intérêt pour l'innovation agricole, notamment à l'échelle des exploitations agricoles, comme la conséquence des travaux fondateurs de Pavitt¹¹ sur le changement technique. Dans cet article qui fait date, il décrit l'agriculture comme un secteur dominé par l'offre d'innovation *via* les industries amont (fournisseurs), ce qui rend inutile d'analyser les processus d'innovation dans les exploitations agricoles. Dans cette acception du changement, les innovations sont adoptées par les acteurs de la production directement *via* l'achat d'intrants et de matériel (exemple de l'électronique embarquée). Porter et Van der Linde¹² soulignent l'inefficacité d'un tel cadre pour étudier la relation entre les objectifs environnementaux et la compétitivité d'un secteur. Il existe ainsi un réel besoin d'analyses théoriques holistiques de l'adoption et de la diffusion des innovations pour mieux comprendre les processus d'adoption et de diffusion des innovations dans un contexte spécifique et dans une perspective dynamique.

Si on s'intéresse plus précisément aux travaux sur la réduction de l'utilisation des produits phytosanitaires dans la littérature, de nombreux auteurs se sont penchés sur le cas de la lutte intégrée (IPM), notamment aux États-Unis¹³, mais rarement dans le cas particulier de la viticulture. Les modèles d'innovation proposés y sont souvent linéaires et séquentiels, guidés par l'effet d'impulsion scientifique par lequel les

-
- 10 Johannes A.W.H. van Oorschot, Erwin Hofman & Johannes I.M. Halman, A bibliometric review of the innovation adoption literature, *Technological Forecasting and Social Change*, 2018, 134, p.1-21.
 - 11 Keith Pavitt, Sectoral patterns of technical change: Towards a taxonomy and a theory, *Research policy*, 1984, 13(6), p.343-373.
 - 12 Michael E. Porter & Claas van der Linde, Toward a new conception of the environment-competitiveness relationship, *The Journal of Economic Perspectives*, 1995, 9(4), p.97-118.
 - 13 Thomas M. Burrows, Pesticide demand and integrated pest management: a limited dependent variable analysis, *American Journal of Agricultural Economics*, 1983, 65(4), p. 806-810.
Darwin C. Hall & Gregory M. Duncan, Econometric evaluation of new technology with an application to integrated pest management, *American Journal of Agricultural Economics*, 1984, 6(5), p.624-633.
Jorge Fernandez-Cornejo, The microeconomic impact of IPM adoption: theory and application. *Agricultural resources economic review*, 1996, 25, p.149-160.
Jorge Fernandez-Cornejo, Environmental and economic consequences of technology adoption: IPM in viticulture, *Agricultural economics*, 1998, 18(2), p.145-155.
Jorge Fernandez-Cornejo & Sharon Jans, Quality-adjusted price and quantity indices for pesticides, *American Journal of Agricultural Economics*, 1995, 77, p.645-659
Jorge Fernandez-Cornejo, Sharon Jans & Mark Smith, Issues in the economics of pesticide use in agriculture: a review of the empirical evidence, *Review of Agricultural Economics*, 1998, 20(2), p.462-488.

découvertes sont faites par les scientifiques, émergent spontanément, sont instantanément diffusées sur le marché et sont naturellement adoptées. La lutte intégrée y est donc considérée comme une technologie librement disponible et connue de tous les agriculteurs. Ces derniers peuvent donc choisir leur optimum, c'est-à-dire la technologie qui maximise leur profit. Le plus souvent, des facteurs comme le temps de travail, la taille de l'exploitation, le niveau de formation des viticulteurs, le prix des pesticides, le prix des matières premières agricoles et les niveaux d'infestation semblent avoir un impact significatif sur la probabilité d'adopter la lutte intégrée¹⁴. L'expérience a un impact négatif sur la probabilité d'adoption de la lutte intégrée, ce qui signifierait que les viticulteurs plus âgés sont aussi les plus réticents aux nouvelles technologies. Mais les limites des hypothèses d'adoption instantanée et d'homogénéité des pratiques de lutte intégrée sont relevées par Fernandez-Cornejo¹⁵ lui-même. Ces pratiques sont plutôt longues et difficiles à mettre en œuvre. Elles sont également dépendantes du contexte de chaque exploitation¹⁶. Les décisions des viticulteurs résultent alors d'un ensemble complexe d'objectifs qui peuvent difficilement se résumer à la maximisation du profit ou à l'opposition des dimensions environnementale et économique¹⁷, appelant à un renouveau des cadres d'analyse de l'innovation en agriculture.

Les études que nous avons mentionnées plus haut s'appliquent à un premier cycle de nouvelles technologies agricoles qui ont aidé les agriculteurs à utiliser plus efficacement leurs facteurs de production et à améliorer la compétitivité et la réduction de la pauvreté. Le biocontrôle représente un nouveau défi car il repose sur une technologie et des connaissances plus complexes, implique des compromis entre productivité et durabilité, et peut présenter une efficacité contrastée source d'incertitudes selon le lieu où il est appliqué¹⁸. On ne peut donc pas considérer cette technologie comme un parfait et simple substitut aux insecticides pour lutter contre les vers de grappe. L'analyse des trajectoires d'innovation notamment à travers les conditions d'adoption de la confusion sexuelle par les viticulteurs qui l'ont mise en œuvre permet d'en identifier les facteurs de réussite.

14 Jorge Fernandez-Cornejo, Environmental and economic consequences of technology adoption: IPM in viticulture, *Agricultural economics*, 1998, 18(2), p.145-155.

15 *ib.*

16 Jean-Philippe Déguine, Pierre Ferron & Derek Russell, *Protection des cultures - De l'agrochimie à l'agroécologie*, Éd. Quae, 2008, 190p.

17 Adeline Alonso Ugaglia, *Une approche évolutionniste de la réduction des pesticides en viticulture*, Thèse de doctorat ès Sciences économiques, Université Montesquieu-Bordeaux IV, 2011, 482p.

18 Saengabha Srisopaporn, Damien Jourdain, Sylvain R. Perret & Ganesh Shivakoti, Adoption and continued participation in a public Good Agricultural Practices program: The case of rice farmers in the Central Plains of Thailand, *Technological Forecasting and Social Change*, 2015, 96, p.242-253.

Le collectif comme déterminant pour l'appropriation de la confusion sexuelle

Dans le cadre d'un programme de recherche financé par la Région Nouvelle-Aquitaine et intitulé « Traitements alternatifs et qualités des vignobles et des vins », nous avons pu nous intéresser aux motivations et difficultés rencontrées par les viticulteurs en France pour mettre en œuvre la confusion sexuelle au vignoble. Plus de 200 viticulteurs mobilisant ou ayant mobilisé et abandonné cette pratique ont ainsi répondu à une enquête nationale menée sur plusieurs bassins viticoles. On peut ainsi lire les trajectoires d'innovation des viticulteurs (adoption, continuité/discontinuité dans le choix d'appliquer cette pratique d'une campagne à l'autre, abandon temporaire ou définitif) au travers des connaissances et de la maîtrise technique acquise par les individus, des contextes d'adoption (poids des incitations extérieures, justification environnementale) et de mise en œuvre (formation, accompagnement, gestion collective, réglementation).

On observe ainsi deux groupes parmi les répondants : d'une part des viticulteurs ayant une appropriation « fragile » de la confusion sexuelle, c'est-à-dire abandonnant cette pratique ou la mobilisant irrégulièrement et d'autre part des viticulteurs, majoritaires, pour lesquels la pratique de la confusion sexuelle est davantage stabilisée, i.e. « encadrée ».

- Les viticulteurs qui ont un usage « fragile » de la confusion sexuelle sont plutôt mal informés, ne sont pas accompagnés et connaissent relativement mal la confusion sexuelle. Ils ont souvent répondu à une incitation extérieure dans le choix de mise en œuvre de la lutte contre les vers de grappe par confusion sexuelle, mais le manque déclaré de suivi, d'accompagnement et d'appropriation de la technique justifie une pratique irrégulière voire son abandon définitif.

- À l'opposé, certains viticulteurs ont une utilisation « encadrée » de la confusion sexuelle combinant formation, accompagnement et bonne connaissance de la méthode. Parmi les viticulteurs bénéficiant d'un encadrement et déclarant avoir une bonne connaissance de cette technologie, on observe des différences liées aux motivations et au poids du collectif dans leurs démarches. Ainsi, il semble qu'il y ait d'une part des démarches plutôt collectives, c'est-à-dire s'inscrivant dans un système dépassant le cadre de l'exploitation viticole elle-même, et d'autre part des démarches plutôt individuelles. Dans le premier cas, la mise en œuvre de la confusion sexuelle a été sollicitée par un organisme extérieur et est gérée collectivement. Ce n'est pas la volonté de préserver l'environnement qui est déterminante mais on observe un effet d'entraînement créé par le collectif qui apparaît déterminant dans l'adoption de la confusion sexuelle. Dans le second cas, l'adoption de la confusion sexuelle relève d'une démarche volontaire et individuelle. Alors, la motivation environnementale est décisive.

La dimension collective de la pratique de lutte biologique par confusion sexuelle apparaît comme un élément fort. Elle est projetable à deux échelles : d'une part dans la capacité des viticulteurs à s'organiser collectivement pour assurer la surface minimale d'îlots parcellaires nécessaire pour une lutte efficace, et d'autre part dans la capacité des organisations institutionnelles locales (notamment les interprofessions viticoles) à accompagner les viticulteurs et animer le collectif. Au-delà de la gestion collective

de la confusion sexuelle, les résultats révèlent donc également l'importance des dispositifs institués dans le processus d'adoption d'une innovation. Ils peuvent être soit à l'origine de l'adoption de la confusion sexuelle, soit venir renforcer une conviction ou une idée déjà présente.

En tout état de cause, la gestion collective de la confusion sexuelle est envisagée comme un levier et non comme une contrainte. Les viticulteurs peuvent bénéficier soit de l'incitation lancée par les institutions, soit de leur soutien technique et financier. On peut citer comme exemple la dynamique collective présente en Champagne. Cette dynamique se traduit par l'élaboration de guides d'accompagnement administratif, mais aussi d'accompagnement technique impliquant l'ensemble des acteurs parties prenantes (Comité Interprofessionnel du vin de Champagne, Chambre d'agriculture de la Marne, BASF¹⁹ et Terra Fructi SAS²⁰). Dans ce cas, la mise en évidence de la dimension collective est assez intéressante, montrant l'institutionnalisation de la diffusion de la confusion sexuelle. On observe à peu près la même chose avec le Bureau Interprofessionnel des Vins de Bourgogne dans une autre région. Cela explique certainement la forte proportion de viticulteurs ayant adopté la confusion sexuelle dans ces bassins viticoles.

Enfin, il semble que si une gestion collective de la confusion sexuelle est une condition nécessaire à une adoption réussie de cette technologie de biocontrôle, celle-ci pose également la question de la capacité des viticulteurs à s'organiser de manière collective. Celle-ci peut être vécue comme une contrainte provoquant parfois l'inertie des trajectoires technologiques en agriculture. Les préconisations des fournisseurs sont plutôt bien respectées par les viticulteurs si on considère la densité de diffuseurs dans les parcelles. En revanche, la confusion sexuelle est mise en œuvre sur des surfaces inférieures aux surfaces recommandées pour une efficacité optimum (5 à 10 ha), une situation que les viticulteurs expliquent par des tensions et des difficultés de coopération au sein du voisinage pour une gestion commune des îlots. La gestion collective représenterait une forme d'action plus contraignante et constituerait une limite et une cause de l'abandon de cette méthode de biocontrôle pour les viticulteurs dont l'appropriation de la technologie serait « fragile ». L'existence d'une démarche instituée sur le territoire peut aider à surmonter les difficultés d'organisation collective pour l'adoption de la nouvelle technologie (effet d'entraînement) par exemple *via* une dynamique impulsée par une interprofession viticole. Quand elle permet de s'affranchir avec succès de la contrainte géographique liée à la taille des îlots, la gestion collective permet d'expliquer des décrochages moins fréquents dans

19 BASF : Groupe phytopharmaceutique allemand qui commercialise des diffuseurs de phéromones sous forme de *rales*).

20 Terra fructi SAS : Société française qui commercialise des diffuseurs sous forme de spaghettis.

les trajectoires d'innovation, traduisant un haut degré d'appropriation de la technologie. On observe alors une dynamique de proximité organisée dans le voisinage²¹.

L'inscription spatiale de la dynamique vitivinicole dans des bassins de production peut ainsi être un moteur central de l'adoption du biocontrôle puisque l'industrie viticole est connue pour être proche des institutions locales (systèmes d'appellation, communes) qui ont un pouvoir de régulation et d'incitation qui peut être assez fort. L'accent semble donc à mettre sur les stratégies de coordination que les acteurs peuvent développer pour la diffusion des technologies de biocontrôle.

Discussion et conclusion

Que leur pratique de la confusion sexuelle soit « fragile » ou « encadrée », les viticulteurs sont majoritairement enclins à reconduire le dispositif de lutte par confusion sexuelle à court terme. Ils en sont satisfaits en termes d'efficacité et de réponse aux enjeux environnementaux. Cependant, ils sont tous globalement réservés sur leur capacité à maintenir ce dispositif de lutte dans le temps long, notamment à cause (i) de la pression parasitaire qui peut être très forte certaines années (aversion au risque répété de perte de récolte), et (ii) de la réglementation qui rend obligatoire la lutte chimique contre la flavescence dorée (parasite de quarantaine) sur des surfaces de plus en plus grandes (sachant que les matières actives utilisées sont aussi efficaces contre les vers de grappe) et (iii) des éventuels problèmes de gestion collective qui pourraient survenir. On peut supposer que les viticulteurs manifestent ainsi une saine prudence dans la mesure où ils anticipent les changements fréquents de réglementation desquels ils sont coutumiers. Ils sont donc plutôt attentifs et sensibles à l'évolution de leur environnement.

Par ailleurs, la minorité de viticulteurs qui interrompt la mise en œuvre de cette pratique a une tout autre perception et expérience de la lutte par confusion sexuelle, quasi antagoniste. Ils mettent en exergue en priorité la contrainte de surface minimale requise incompatible avec le morcellement de leurs parcelles, l'échec de la protection contre les vers de grappe, et donc le manque d'efficacité de cette technologie en comparaison aux insecticides. Aucun frein particulier n'émerge, les raisons invoquées étant plutôt liées à des facteurs individuels.

Ces résultats montrent que les viticulteurs sont bien au cœur des décisions et du processus d'innovation, soumis à des contraintes et loin d'une logique de diffusion des innovations *top-down* depuis les industries amont vers les producteurs. Les trajectoires d'adoption de procédés de technologie de biocontrôle tels que la confusion sexuelle sont freinées par l'existence d'un certain nombre d'inerties, notamment liées aux capacités des viticulteurs à s'approprier seuls la nouveauté.

21 Bernard Pecqueur & Jean-Benoît Zimmermann, *Économie de proximités*, Hermès - Lavoisier, 2004, 264p.

En conséquence, les dimensions collectives et instituées de l'innovation peuvent favoriser la diffusion de la confusion sexuelle. Plus que des facteurs internes, ce sont les contextes différenciés de mise en œuvre qui influencent les choix des viticulteurs. Le contexte socio-économique et les dynamiques de filière en particulier, peuvent être favorables à l'adoption, même si reste posée la question du maintien de cette technologie dans le temps face à tous les freins qui peuvent survenir au cours des trajectoires. En conséquence, la dimension collective et l'accompagnement des viticulteurs, doublés d'un volontarisme affirmé des acteurs institutionnels, sont les leviers à privilégier pour assurer le développement et la diffusion du biocontrôle vers un large nombre d'exploitations.

L'atelier du Livre d'art et de l'Estampe de l'Imprimerie nationale

Bruno Bonnabry-Duval

Responsable d'agences d'édition de 1993 à 2009, fondateur des Éditions Trocadéro en 2006, Bruno Bonnabry-Duval relance en 2013, trente ans après sa disparition en 1982, *Camera*, une « revue trimestrielle pour comprendre les œuvres des plus grands photographes d'hier et de demain... ». Créée en 1922 à Lucerne, la revue *Camera* est demeurée l'une des références de la photographie du xx^e siècle. L'article ci-dessous est un plaidoyer éloquent pour « l'Art du livre ».

Hommes et femmes charnels avant tout, saurons-nous nous passer de ces chers contacts physiques à l'heure du tout numérique, ceux-là mêmes qui se rappellent à nous plus précieux encore après ces vagues de confinements et ces gestes barrières en passe de devenir l'usage ?

Du social au culturel, mêmes résignations qui feront de la distanciation et de la dématérialisation les marques de partages nouveaux mais problématiques.

Tristes renoncements aux plaisirs du toucher, aux souvenirs du sentir et aux émotions du voir-en-vrai que nous ôte cette culture « hors-sol ». Plus encore, en imposant un modèle de vision, l'Internet, via nos écrans, reconfigure les œuvres et donne pleins pouvoirs aux formes complexes d'une domination politique et économique.

Comment conserver un équilibre entre un monde qui se virtualise et la réalité tangible ; entre le concept et le vécu ; entre l'indispensable « machine » et la réappropriation d'un certain passé ?

Ces quelques lignes pour vous parler d'un état d'esprit et de savoir-faire séculaires que d'aucuns trouveront, à tort, d'un autre âge : « L'art du livre ».

L'ouvrage imprimé utilisant les procédés de la typographie et de l'estampe s'avère à la mesure de ce recul de la sociabilité plus essentielle qu'il n'y paraît.

Après des siècles de progrès scientifiques, la chaîne typographique avait alors atteint un degré de perfection insurpassable. Cependant, à l'heure du digital, elle

demeure l'anachronique survivante d'un procédé tributaire des lois de la matière – acier, cuivre, plomb, encres et papiers – auxquelles seuls les savoir-faire si spécifiques des artisans ont permis et permettent encore la production de chefs-d'œuvre imprimés. L'impatience de notre époque et ses corollaires que sont l'automatisation et la standardisation donnent aujourd'hui à qui veut prendre le temps de l'observation un éclairage nouveau sur cette chaîne de métiers.

« Temple du livre imprimé », l'atelier du Livre d'art et de l'Estampe de l'Imprimerie nationale constitue un ensemble unique au monde dont l'histoire remonte à François I^{er}. L'atelier allie à l'héritage exceptionnel de ses collections – poinçons et caractères latins et orientaux, vignettes, gravures sur bois et en taille-douce, fers à dorer, dont 500 000 pièces sont classées au titre des monuments historiques – l'éventail des métiers d'art pour produire des œuvres dignes de la tradition d'excellence qui l'a illustrée depuis sa fondation en 1640. Dessinateur de caractères, Graveur de poinçons, Fondateur, Compositeur, Correcteur, Imprimeur, Taille-doucier, Lithographe, Relieur ; artisan ou maître d'art, femme ou homme, indissociables dans l'exercice de chacun de leurs métiers, ils forment un équipage, une communauté de pensée véritablement investie par l'ouvrage : livres de bibliophilie contemporaine, illustrés ou d'artiste, et par la volonté de livrer le meilleur d'eux-mêmes.

Cette « maîtrise de gestes et de techniques en vue d'un travail de la matière et nécessitant un apport artistique »¹ reste bien entendu une nécessité pour nombre d'éditeurs dont les productions éditoriales souvent à tirages limités comblent de joie les bibliophiles. Mais, nécessaires aussi à notre culture collective, les métiers d'art, porteurs d'histoire et d'innovation, représentent une ressource infinie pour tous les créateurs. On ne saurait décrire combien la transmission de ces gestes séculaires ravit les jeunes artistes qui souhaitent se réapproprier les techniques de la typographie, de la taille-douce ou de la lithographie. Combien leurs créativité s'en trouvent élargie. Enfin, combien la recherche de l'excellence devient un but partagé.

Un livre fait de papier, d'encre et de maîtrises toutes dévouées à l'œuvre est une présence propre à rapprocher l'auteur et l'artiste de son lecteur. Une somme puissante et inaltérable de contacts charnels, de sensations et d'émotions précieuses en cette période de crise où notre monde est à repenser.

Les savoir-faire, comme les temps radieux, n'existent que retrouvés une fois qu'ils sont oubliés ou perdus.

1 Extrait de la définition officielle des métiers d'art. Source art. 22, loi artisanat, commerce et TPE du 18 juin 2014.

L'ATELIER : SON PATRIMOINE

Le cabinet des Poinçons, trésor de l'Imprimerie nationale, où sont conservés 700 000 pièces, poinçons d'acier, matrices en cuivre, caractères en bois, cuivres de taille-douce, vignettes typographiques, fers à dorer, constitue un patrimoine unique au monde classé en grande partie monument historique. Parmi les fleurons de ce patrimoine mentionnons les poinçons des sept caractères latins exclusifs : le Garamont ou Romain de l'Université sous François I^{er}, le Grandjean ou Romain du Roi sous Louis XIV, le Luce ou Types Poétiques sous Louis XV, le Didot millimétrique ou Romain de l'Empereur sous l'Empire, le Marcellin-Légrand ou Types de Charles X, le Jaugeon à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, et le Gauthier dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Signalons en outre les très nombreux poinçons de caractères orientaux et extrême-orientaux permettant de composer dans plus de 65 écritures, et dans 150 styles différents : cunéiforme ninivite, hiéroglyphes égyptiens, araméen, hébreu, arabe, tifnag, samaritain, syriaque, russe, chinois, siamois, tamoul, tibétain, laotien, maya, runique...

Poinçons auxquels il convient d'ajouter de véritables bijoux tels que les Grecs du roi, poinçons gravés par Claude Garamont à la demande de François I^{er}, ou les Buis du Régent, caractères chinois gravés sur bois entre 1715 et 1745.

Une bibliothèque historique riche de 35 000 volumes composés et imprimés depuis François I^{er}, où sont conservés des ouvrages significatifs de l'édition française : un *Nouveau Testament* de 1550 composé avec les tout nouveaux Grecs du Roi, les livres de fêtes et de collections royales du Cabinet du Roi, l'*Histoire naturelle* de Buffon, le *Voyage de Lapérouse*, la *Description de l'Égypte*, la Collection orientale, le *Parallèlement* de Verlaine illustré par Bonnard et de très nombreux autres livres de peinture illustrés par Picasso, Chagall, Mirò, Giacometti, Riopelle, Bazaine, Cortot, Dorny, Garache, Zao Wou-Ki, Alechinsky, Barceló, Traquandi...

Une centaine de presses d'impression typographiques, lithographiques et taille-douce comprenant entre autres la presse de Gutenberg (réplique), la première presse à un coup d'Anisson-Duperron (1783), classée monument historique, sur laquelle ont été imprimés deux millions d'assignats sous la Révolution, une presse taille-douce du XVIII^e siècle, plusieurs presses typographiques du XIX^e siècle (platine ou à cylindre), plusieurs fondeuses-composeuses telles que la Typograph, la Monotype ou la Linotype, à quoi s'ajoute un important matériel de fonderie.

<https://atelier-du-livre-art-imprimerienationale.fr>



Composition typographique
Photo Daniel Pype

Marges



La Lune s'éloigne de la Terre de 2 centimètres par an.

...

Le Mont Everest, qui a grandi de 2 mètres entre 1954 et 1999,
culmine à 8 848 mètres et se dirige vers le Nord-Est
à une vitesse de 5 millimètres par an.

...

Sait-on jamais où l'on va ?¹

...

1 Texte et dessin de Baptiste Roux (www.bcommebaptiste.com). Phaéton a publié, dans le numéro 2020, une nouvelle de *Baptiste* intitulée *Traces* (p. 271) ainsi que la photographie d'une réalisation sculpturale *M-E-R* (page 84).



Δακρυόεν γελάσασα

Frank Merger

Frank Merger a traduit de nombreux poètes italiens (Alda Merini, Salvatore Quasimodo, Franco Buffoni, Gianni D’Elia, Filippo De Pisis...) et iraniens (Abbas Kiarostami, Rezà Sâdeghpour, Machid Vatan-Doust...). Membre du Comité de lecture de la revue *Phoenix*, il écrit aussi des poèmes (dont *Poésies persanes*, éd. de l’Aigrette, Marseille, 2019). Après la publication de son recueil *Poésies contemporaines*, il prépare un ouvrage (intitulé *Les hommes*) dont est extrait ce poème. Phaéton 2020 (*in Merles Blancs*) a publié un poème de Frank Merger intitulé *Yunes* et sa traduction d’un texte de la poétesse Gulrukhsor Safieva (*La coulée de la Gazelle*).

δακρυόεν γελάσασα

Andromaque ma sœur toi dont les larmes rient
dans la ville que jadis les Hellènes fondèrent
dans la ville où muet résonne encore ton langage
au Mont-Rose couvert de pins et bordé de rochers
au Mont-Rose où la Méditerranée généreusement s’offre
je pense à toi

σκιάς ὄναρ ἀνθρωπος

-
- 1 *Sur le rire en pleurs d’Andromaque*, cf. Paul Antin *in* Bulletin de l’Ass. G. Budé, 1961, p. 340-350.
- ΔΑΚΡΥΟΕΝ ΓΕΛΑΣΑΣΑ : dakruoen gelasasa – *en pleurs, elle se mit à rire (Iliade, VI, 484 – Homère)*.
- σκιάς ὄναρ ἀνθρωπος : skias onar anthrôpos – *l’homme est le rêve d’une ombre (Pindare – homme, qui es-tu et que n’es-tu pas... ? tu es le rêve d’une ombre – La sonorité des mots en français nous égare : le rêve du nombre ? Une ambiguïté qui n’aurait pas déplu aux pythagoriciens pour lesquels tout était nombre.*
- τὸ ζῆν σμικρὸν ἀλλ’ ὁμῶς γλυκύ : to zên smikron all’homôs glyky - *vivre : un instant si doux.*
- γλυκύπιπρος Ἔρωσ : glykypikros Erôs – *Eros, doux amer (Sur Eros doux-amer cf. Sappho citée par Héphestion d’Alexandrie, Manuel de métrique – VII, 7 in Sappho de Mytilène, Pierre Landete (éd. Phaéton, coll. Almandin, 2019).*
- ὕβρις : *hybris*

c'est une tentation évidemment la vanité la dérélition
les tentacules du poulpe sauvage et cruel
il faut s'être démené contre eux
il faut les avoir combattus au corps-à-corps et au-dedans de soi
– et en être revenu

τὸ ζῆν σμικρὸν ἄλλ' ὁμῶς γλυκὺ

je n'en suis pas si sûr
mais j'aimerais tant que ce soit l'ultime vérité
vous voyez : on meurt et on regrette de ne pas avoir vu que c'était simple de vivre

γλυκύπικρος Ἔρωσ

c'est si compliqué d'aimer et d'être aimé
en ces temps consuméristes et Grindriens

ὑβρις

alors nous y voici
jouer bien et dûment son rôle d'homme
c'est-à-dire accueillir
joie et peine
ombre et lumière
étoile et poussière
rire et larmes

Wadi

Timothée Oudar

Timothée Oudar a étudié à l'Institut Français de Géopolitique (Université de Paris VIII - Vincennes Saint-Denis). Passionné par la littérature, il écrit ses expériences de voyage dans des *Carnets*. En 2018, il part en Asie, parcourt la Birmanie, la Thaïlande, le Laos... en 2020, il voyage en Égypte, où il écrit de nombreux poèmes dont *Wadi*. Timothée Oudar prépare un recueil où il note que *le monde est un chaos déployé qui mérite que le poète s'arrête*. Phaéton a publié, en 2020, un extrait de son carnet de voyage en Inde (*Kolkata*, 30 avril 2018 in *Marges*).

 dans le ciel énorme
 des abîmes d'azur
 creusées dans le désert
 les veines verdoyantes
 des résistants prennent racine

 à chaque soleil sa renaissance
 les dunes s'étalent en fondrières
 creusent les canyons aventuriers
 pays de lune aux courbes de champignons rares

 et le vent orphelin qui me tourmente
 dans les cieux un avion obèse
 sur la ligne d'horizon
 des faisceaux électriques

 par le wadi jusque-là désert
 résonnent l'éclat des foules
 et le long ruban des routes
 la civilisation avance

Deux portraits de matriarches

Photographies, Nicolas Guy-Grand

Nicolas Guy-Grand est photographe. Ses thèmes de prédilection sont la nature, la mer et les paysages urbains. Ses clichés de la faune africaine évoquent la fragilité et l'extraordinaire beauté de la savane, de ses couleurs et de ses contrastes.

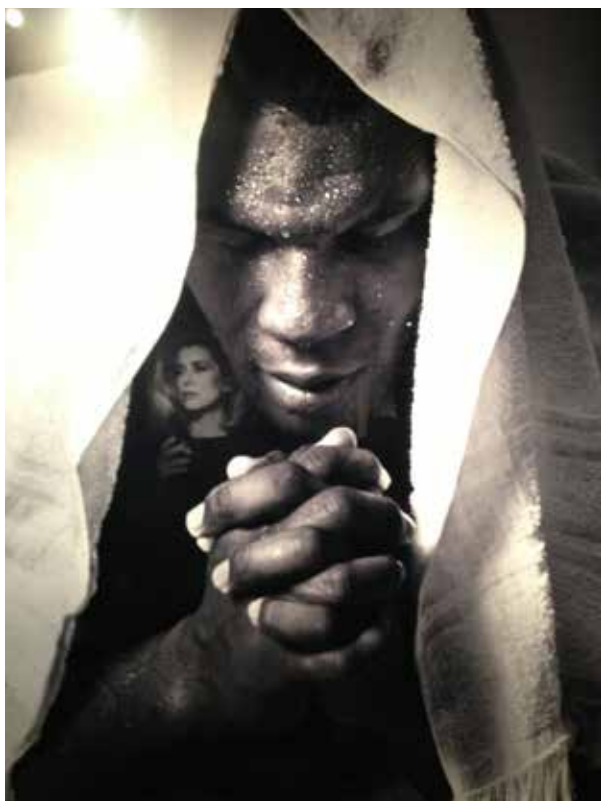




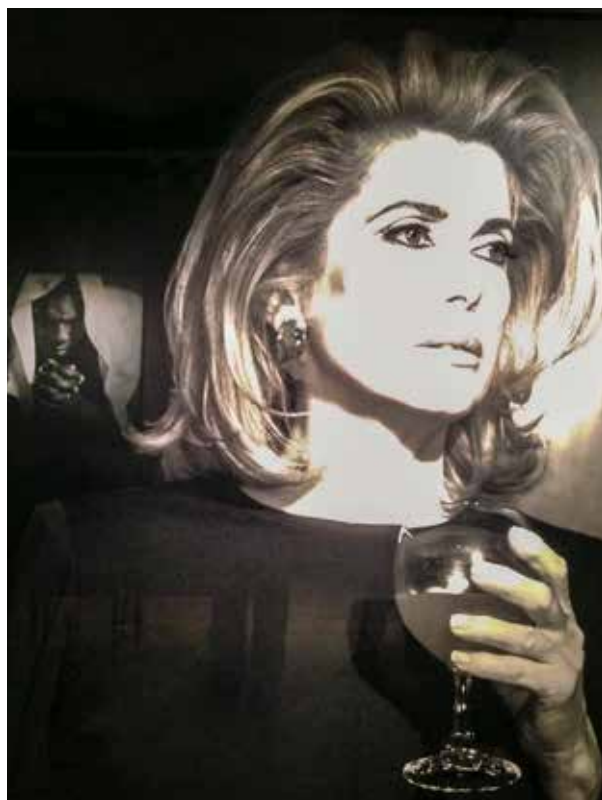
Bêtes de scène

Photographies, Pierre Landete

Je ne sais plus où et quand j'ai « pris » ces deux photographies. Peut-être à Prague ou à Vienne ? Je ne sais pas mais... j'ai souvenir d'une sorte de labyrinthe saturé d'obscurité où les portraits de ces deux « monstres » sous verre se faisaient face et ont surgi au milieu d'un couloir. Par hasard. Je suis passé entre eux, me suis retourné et, sans attention particulière dans la nuit d'un instant, le regard égaré envouté par un charme, j'ai volé leurs images qui avaient déjà été capturées. Par quel artiste ? Avec l'éclair de leurs présences, leur belle confrontation aussi lumineuse qu'inattendue, je sais avoir eu l'envie de saisir... Un jour, j'ai retrouvé ces deux photos à un moment où je cherchais tout autre chose. Elles sont passées sous mon œil avec le même coup du sort et j'ai vu que ces deux étoiles filantes, traversant les vitrages protecteurs dans lesquels on les avait enfermées, se retrouvaient piégées l'une chez l'autre et l'autre chez l'une par le vertige de reflets jumeaux. Sort jeté, ces deux « Bêtes de scènes » sont semblables en force, en ivresse et en grâce.



Cassius Clay (M. Ali)



Catherine Dorléac (C. Deneuve)

Sauvé de la casse !

El porrón

Roseline Giusti

« Sauvé de la casse ! » est un texte extrait de l'ouvrage intitulé « *Bordeaux par bribes* » (en cours de publication) de Roseline Giusti. Un *porrón* ou *porro* (en Catalan) est un pichet à vin conçu pour boire « à la régalaade ».

Déchetterie.

Arrivées incessantes de véhicules, chargés de déchets et d'encombrants. Des agents du centre de recyclage guident les usagers vers les postes appropriés. Les bennes métalliques, bouche béante, avalent avides, tout ce qu'on leur déverse. Reliefs de la consommation d'une ville. Triés, désarticulés, tassés, compressés... recyclés.

Le paysage est plutôt déprimant ! Ronflement des moteurs de voitures momentanément à l'arrêt. Bruit des détritiques qui glissent dans les bacs.

Sur le haut guéridon circulaire, placé devant le bungalow des gardiens, trône un petit récipient, en verre ocre. Ostensiblement mis en évidence. L'objet semble n'avoir aucune qualité particulière. Si ce n'est l'incongruité de se trouver là, épargné.

– *Vous le voulez ? Je vous le donne !*

Le doigt de l'employé municipal pointe vers l'ustensile, auquel on a laissé la vie sauve.

– *Sauvé de la casse ? Pour le « fun » ?*

L'homme aux formes généreuses hausse les épaules et acquiesce d'un large sourire. Amusé. Sa voix chaude et douce tranche avec la brutalité du lieu.

Hardie, triomphante, la burette fait la nique à tout ce tintamarre.

– *Mais c'est un porrón !*

Avec son bec verseur permettant de boire à la régalaade, l'objet est caractéristique. Toute la Catalogne et l'Espagne aussi, en connaissent l'usage. Façon conviviale de partager le vin. De le savourer par petites goulées. Tout un art d'incliner la tête, juste ce qu'il faut, d'élever le bras pour donner de la puissance au jet, d'avaler la bouche ouverte.

« L'homme au porrón ». Salvador Dalí en donne une formidable représentation. Un homme en chemise rayée bleue et blanche, largement ouverte sur la poitrine brunie par le soleil, brandit de sa main droite, un pichet à vin et s'apprête à boire à la régala. Œil vif, dents blanches, sourire éclatant.

À l'évocation de cette peinture, un brin de jovialité méditerranéenne gomme soudain l'ingratitude du lieu. Le *porrón* peut bien disparaître dans l'enfer des déchets. Peu importe ! Furtif, un rai de lumière, venu du petit port de Cadaquès, s'est invité.

Le bruit devient celui des vagues marines. Tout est satin. Bleu et or.



L'homme au porrón

Détrempe sur carton, 1918

Salvador Dalí

Fundación Gala - Salvador Dalí, Figueras, Espagne



L'Oiseau-rebut

Photographie, Domaine de Certes, avril 2017

Roseline Giusti

L'Oiseau-rebut

Roseline Giusti

Ton pas est lent et doux sur le sentier sablonneux
Bassins, roselières et prés salés à perte de vue
Les miroitements de l'eau tiennent ton regard hypnotique.
Un héron cendré, une aigrette surgissent
Le voilà distrait un instant

Tu t'arrêtes soudain, net
A tes pieds une forme ailée, élégante
Taille fortuite dans un bout de plastique
On croirait un Braque ou un papier découpé de Matisse

Détritus l'oiseau azur, échoué là sur le sol ?
Fais écart
N'entrave pas le vol
Du volatile sublime
Tout de rebut

... non non non c'est difficile pour moi

Moulay Amine Hachimy

Amine Hachimy a 20 ans. Depuis son enfance il se déplace « en » fauteuil roulant... et son esprit galope... Depuis sa scolarisation en France à l'âge de 12 ans, il a des notes aussi exceptionnelles que les appréciations de ses professeurs ! Phaéton a choisi *Non non non...* parmi les nombreux poèmes d'Amine Hachimy qui a « l'art du titre » e.g. *Cocktail amer – Je t'envoie un aigle car c'est la seule solution pour essayer d'exprimer mes sentiments – Si l'aigle a de bonnes plumes dis-lui de rester dans le ciel s'il pleut – A-t-on des nouvelles des tulipes ?*

Note de l'auteur *Non non non...* sonne comme la chanson *Yagoug Lhal* de El Houssine Amrrakchi.

Je trouve que la vie ressemble à une balance.
Aujourd'hui tu es riche mais demain ... tu seras peut-être...
Si l'on a toujours de la chance alors on ne fera que dormir.
Il y a des orphelins qui ont encore leurs parents
et des personnes qui ne trouvent pas leurs moitiés.

Non non non c'est difficile pour moi.

L'art de la poésie ressemble à la guerre, il faut avoir des balles.
Quand les gens m'écoutent, ils sont heureux comme des petits enfants devant un dessin.
Mais ils ne savent pas que pour faire un poème simple il faut creuser son cerveau pour trouver les bons mots et c'est comme l'enfer.
Je me brûle mais je continue à écrire et à sourire.
Mon cœur est détruit par les chagrins d'amour.
Il y avait un temps...
J'ai laissé ma maison sans lumière.
Ça y est, ça y est, j'habite dans la difficulté.

Non non non c'est difficile pour moi.

Le charme surprend certaines personnes comme si c'était... une hyène.
S'il te plaît Monsieur le chauffeur fais gaffe à la route.
Il y en a qui ont laissé leurs voitures sortir de la route.
Et quand on les questionne lors d'un accident, ils répondent qu'ils étaient en train de regarder une vidéo...
Aujourd'hui les vrais amoureux se font avoir car les relations amoureuses sont basées sur des objectifs.

Non non non c'est difficile pour moi.
Je suis allé voir tous les médecins pour une blessure au fond de mon cœur.
Ils n'ont rien pu faire car on a tous la même blessure.
J'évite d'aller aux mauvais endroits. Les beaux chevaux méritent de bonnes selles.
Le poussin est intelligent car il a peur de ses frères.
Mais je suis rassuré quand je vois un aigle.

Non non non c'est difficile pour moi.

Les personnes qui n'assistent pas aux enterrements
sont comme des fourmis envoyées au diable.

Non non non c'est difficile pour moi.

J'ai le souvenir des poèmes que j'ai écrits.
Je parle du goût de l'amour et de la mort qui nous cuit nos cœurs. Du jour et de la nuit.
De l'Est et l'Ouest que je salue.

Non non non c'est difficile pour moi.

Prose pour le Col de Marie-Blanche

Kenneth White

« Un monde ouvert, Anthologie personnelle » (Callimard, Collection Poésie, 2007)

C'est l'hiver dans la montagne profonde. La neige tombe à gros flocons. Ici, au col de Marie-Blanche, on marche, lentement.

« Ce n'est ni une étude, ni un savoir livresque, cela filtre à travers l'esprit ».

Le Col de Marie-Blanche n'a rien de grandiose. C'est un petit col de rien du tout. On n'y fait pas des prouesses. On y cherche autre chose.

« L'homme réel possède le diamant de la connaissance ».

Le sentier grimpe à travers les bois : sapins, chênes, bouleaux. Il y a si peu à dire. Nous ne parlons pas. Nous mettons un pied devant l'autre et laissons faire la neige.

« Les loups seuls demeurent dans le bois obscur et silencieux ».

Nous sommes les loups blancs de ces espaces ultimes. Nous aimons cette distance, ce froid illuminé. Notre vie est secrète. Elle n'est plus à nous.

« Si le grand givre n'a pas mordu les branches, comment les fleurs du prunier peuvent-elles être odorantes ? »

Lorsqu'on me demandera à quelle religion j'appartiens, je dirai : à celle du Col de Marie-Blanche.



Dominique Etna Corbal
Installation « Paysage », 2000
<http://etnacorb.com/tr/>

Dominique Etna Corbal, plasticien multimédia, diplômé de l'École des beaux-arts de Lyon et de l'université d'Aix-en-Provence, Dominique Etna Corbal est professeur agrégé d'arts plastiques à l'université Bordeaux – Montaigne. Ses œuvres figurent dans de nombreuses collections françaises et internationales.

Dominique Etna Corbal pratique l'installation végétale dans le paysage depuis presque trente ans. Ses écritures monumentales surgissent dans une prairie, au bord d'une rivière, d'un chemin de halage, d'un canal, dans un jardin public, sur une dune de sable... Et, prenant la ligne de sol pour pied de page, ou encore la surface étale d'une étendue d'eau, il compose toute une scénographie où ciel et horizon trouvent leur juste part. Ses matériaux sont le saule, l'osier (vîme), le roseau, les oyats... mais aussi le souffle de l'air et ses infimes sonorités, le mouvement incessant des nuages, le caprice des éléments... Etna Corbal aime les mots et joue avec eux. « *Paysage, artères, saulitude, neaux racines...* ». Il entraîne le promeneur, étonné, dans une inhabituelle rêverie. Ainsi érigés, les vocables accèdent à une toute puissance évocatrice, insistante, pointant sur les propriétés sensibles et du langage et du paysage dans lequel les installations végétales ont pris place. L'artiste propose par ailleurs des cabinets de curiosités où objets, végétaux, dessins, photos, vidéos... piègent, à une autre échelle, mots et environnements, non sans étrangeté.

Roseline Giusti.

Exposition : octobre 2022 - janvier 2023 à la Médiathèque Gabriela Mistral d'Artigues (33370), réactualisation de l'installation Passage/paysages d'Etna Corbal . Cf Christian Malauric , *L'ordinaire paysager littoral...* en cours de parution.

Les pieds sur la chaise n° 10

Roseline Giusti

Soit une chaise en formica¹. Objet qui, avec sa table assortie, rénove le décor des cuisines des années 50. Appétence soudaine de Pascal Daudon vers le siège coloré pour le départir de sa fonction première. Et si, déstructurés, assise et dossier devenaient supports de gravure ? Leur revêtement lisse et dur va se prêter aux incisions d'un stylet à la pointe de tungstène, seul instrument capable d'entailler avec efficacité cet « *ivoire du pauvre* ». Y inscrire d'abord des pieds, plus exactement l'ombre portée d'une paire de pieds, relevée avec soin. Dessin initial qui « fonde » l'œuvre en fixant l'anatomie d'un individu parfaitement identifié. Cet organe de locomotion, ainsi représenté, est pour l'artiste un condensé du corps humain, une synecdoque signifiante, évoquant, la légèreté, l'envol, le décollage. Arrivent alors, par recouvrement, d'autres figures, généralement empruntées à diverses civilisations. On distingue ici un tambour mongol et des représentations rappelant des gravures amérindiennes (précisément celles de la Guyane où Pascal Daudon a séjourné). Rayer le formica, long et pénible travail, puis enduire la surface entière de pastel gras. Vingt-quatre heures plus tard, essuyer pour faire apparaître, sous la couche grasse, le motif gravé. Même émerveillement qu'un archéologue ou un ethnologue devant une découverte ! L'artiste élève la chaise utilitaire à un double statut, de portrait et d'objet ethnique, masque, bouclier... jusqu'à lui conférer, parfois, une dimension sacrée.

Pascal Daudon se plaît aux séries, aux variations ; d'autres chaises, comme des tables dans le même matériau, constituent des ensembles de cinq éléments, tous différenciés.

1 *Formica* est la marque déposée (Cincinnati, Ohio 1913) d'un mélaminé thermorésistant. La Compagnie US a indiqué, dès l'origine, que le matériel industriel – *formica* – avait été nommé ainsi car ... *it could be used for mica, in place of mica* (more expensive), ... il pouvait être utilisé à la place du mica (applications électriques). Le formica est donc le *mica du pauvre* !



Pascal Daudon¹

Les pieds sur la chaise n° 10, 2015

Pièce gravée sur assise de chaise en formica
(Collection particulière)

¹ Diplômé de l'École des beaux-arts de Bordeaux en 1987, Pascal Daudon vit dans les Landes. Artiste voyageur, il expose régulièrement et effectue des résidences en France et à l'étranger. Ses œuvres figurent dans de nombreuses collections publiques et privées.



Note sur le livre d'Elisa Valero Ramos, architecte La théorie du diamant et le projet d'architecture

traduction en français de Katia-Sofia Hakim,
Paris, Cosa Mentale / Les Presses du Réel, 2021

Elisa Valero Ramos est une architecte espagnole née à Ciudad Real en 1971. En 2018, elle est la première femme à remporter le Swiss Architectural Award. L'année suivante, elle obtient la mention internationale du Prix des Femmes Architectes à Paris. Elle est également titulaire du *Prix Arc Vision* 2016 de Milan. Professeuse des universités, elle enseigne à l'École Technique Supérieure d'Architecture de l'Université de Grenade, ainsi qu'à l'Université de la Suisse Italienne (USI) à Lugano. Depuis 1997, elle travaille dans son propre studio d'architecture à Grenade. Elle dirige actuellement le groupe de recherche « *Vivienda Eficiente y Reciclaje Urbano* » (RNM909).

La théorie du diamant et le projet d'architecture est le premier livre de l'architecte traduit en français. Dans cet ouvrage aux allures de manifeste, Elisa Valero compare le travail de l'architecte à celui du tailleur de diamants. Le projet d'architecture est envisagé autant dans sa dimension pratique que théorique. Pensée critique et création sont ici indissociables. Dans une première partie, l'architecte présente ce qu'elle appelle « la théorie du diamant » qui s'articule autour de trois axes de réflexion : le regard attentif, la précision de la taille, et le travail risqué. Dans une seconde partie, cette théorie est illustrée par l'analyse approfondie de sept œuvres d'architecture, sept « espaces-diamants ».

Ces espaces-diamants ne sont pas nécessairement des œuvres célèbres, comme le Panthéon à Rome, pour prendre l'exemple le plus emblématique. Ils peuvent aussi bien se trouver dans des architectures domestiques qui n'ont rien de monumental. Les espaces-diamants sont avant tout des espaces de vie. C'est leur beauté et leur perfection qui en font des espaces fonctionnels. Les espaces-diamants visent à améliorer le quotidien des personnes. La beauté, qui pourrait paraître un élément accessoire ou décoratif, devrait être à la fois la condition d'une architecture fonctionnelle, et la finalité de tout projet d'architecture. *La théorie du diamant* pose la question du bien-être à la fois individuel et social. Elle replace l'Humain au centre du travail de l'architecte (Elisa Valero Ramos *La théorie du diamant et le projet d'architecture*, traduction de Katia-Sofia Hakim, Paris, Cosa Mentale / Les Presses du Réel, 2021).

Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence

par Cabut

Au commencement du commencement, le dimanche 28 juin 1969 au soir, les clients en talons hauts se pressent au « *Stonewall Inn* » dans le quartier Greenwich Village à Manhattan. Ce bar, bien que tenu par la mafia, est connu pour accueillir des travestis, des trans et des prostitués. Cette nuit-là, la police de New-York fait une nouvelle descente, une de trop. C'est le début d'une série d'émeutes, matraques contre talons aiguilles, événements qui resteront dans l'Histoire comme le commencement de la lutte pour les droits LGBT. Dans les années qui suivent, la « communauté » s'organise. Elle prend toute sa place à San-Francisco. Le quartier du



Thierry Vu-Huu en Sœur Pandora à Berlin

Castro devient le centre du mouvement gay et lesbien aux États-Unis. Alors que la communauté échappe aux discriminations, elle crée les siennes : les cuirs moustachus, les musclés épilés, les petits minets et... les folles. Intolérance *vs* indulgence ?

En 1977, venu des fins fonds de l'Iowa, Ken Bunch s'installe à San-Francisco avec des habits de nonne dans sa valise, habits qu'il avait empruntés à des religieuses catholiques pour un spectacle l'année précédente. À l'époque, le « Castro Clone » fait rage : se déguiser en ouvriers ou salariés symbolise la virilité ! Le quartier regorge de faux bucherons, charpentiers ou policiers sexy. Ken, à contre-courant, défile dans les rues en chasuble de religieuses aux côtés de trois amis habillés « elles-aussi » en *Sœurs*. Elles se font appeler *Sister*



Vicious, Reverend Mother, Sister Missionary Position ou *Sister Hysterectoria-Agnes* et créent collectivement, en 1979, « Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence » et le « Couvent de San-Francisco ». Elles se donnent pour mission « la promulgation de la joie universelle et l'expiation de la honte et de la culpabilité stigmatisante » !

En 1981, les Sœurs participent aux Gay Games et montent une chorale. Les « Folles » prennent place au milieu des « Machos Machos Men » comme le chante le groupe *Village People*. Mais dans cette ère euphorique d'indépendance et de visibilité apparaît une maladie inconnue qui décime les homosexuels rejetés comme des pestiférés. L'indulgence sera plus que jamais nécessaire dans les années noires qui suivront. Les Sœurs sont les premières, au moyen d'un pamphlet « *PLAY FAIR, PLAY SAFE* », à se lancer dans la prévention et l'accompagnement des malades du SIDA. Malgré les ravages de la pandémie, elles gardent le sourire. Précisément tout le paradoxe et la force des Sœurs de La Perpétuelle Indulgence.

En 1990, Thierry Vu-Huu, comédien professionnel (ici photographié par Daniel Nassoy), est volontaire à AIDES. Cette association française de lutte contre le VIH créée en 1984 vient juste d'être reconnue d'utilité publique. Cet engagement donne du sens à sa vie car Thierry, séropositif depuis un an, est décidé à se battre pour lui et pour les autres. Lors d'actions de prévention sur le terrain, il croise des drag-queens exubérantes déguisées en... bonnes sœurs. Comme chaque année, le 15 août, l'association se déplace au bois de Verrières. Une partie de cette forêt domaniale sert de lieu de drague. Avant l'arrivée des applications sur smartphones, les rencontres se faisaient dans les bars, les saunas spécialisés et, en plein air, en forêts, dans les parcs ou les toilettes publiques, loin des regards dégoûtés d'une société « encore » pudibonde. Ce jour-là et, c'est nouveau, les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence sont de la partie.



Des garçons en chasse, pour bon nombre dans la plus grande discrétion, se tournent autour puis, trouvant leur bonheur, se faufilent dans des endroits discrets. C'est alors qu'ils voient foncer sur eux un troupeau de nonnes colorées, en talons aiguilles, pour leur donner la bonne parole... à genoux. Et pendant que AIDES, plus consensuel, distribue des tracts et des préservatifs, les Sœurs déblatèrent aux dragueurs fricotant dans les fourrés leurs litanies : par exemple, l'une d'elles clame « *Qui sème le gland récolte la tapette* » ou l'autre brame au fond des bois « *Il ne faut pas pendre la peau des bourses avant de l'avoir léchée.* » Et les Sœurs n'hésitent pas à emprunter la sagesse des autres comme celle de Pierre Desproges : « *Bien mal au cul ne profite jamais !* » Thierry est stupéfait par leur force de dérision. *J'ai toujours adoré ce qu'elles étaient, ce qu'elles représentaient. Ça m'attirait énormément.* Mais son militantisme est ailleurs. Il restera à AIDES six ans puis s'investira à SOS Homophobie, ligne d'écoute anonyme pour les personnes LGBT, victimes de discriminations et d'agressions.

Un an plus tôt, trois Sœurs de San-Francisco de passage à Paris avaient ordonné les toutes premières Sœurs françaises :

- Sainte-Rita du Calvaire de Marie-Madeleine, l'Archimère,
- Sœur Thérèse Ravière de Cul et Lard,
- Sœur Marie-Mongolita des Fientes,
- Sœur Ginette de la Vache Molle,
- Sœur Plat-Du-Jour-Tous-Nos-Prix-Sont-Nets...

Elles ont été les « Fondeuses » du Couvent de Paris et la France a rejoint ainsi les autres congrégations d'alors : la Grande-Bretagne, l'Australie, le Canada, l'Amérique du Sud ou encore l'Irlande du Nord. Bien que Thierry croise pendant des années L'Archimère, elle aussi bénévole à AIDES, il ne reverra les Sœurs qu'en 2007. Sur le tournage d'un téléfilm pour le service public, première fiction sur le SIDA programmée en début de soirée, Thierry décroche un petit rôle. *Je ne joue jamais pour le cinéma ou la télévision. Mon travail, c'est le théâtre mais je voulais absolument participer à cette aventure.* Lors d'une scène se déroulant dans le mythique club parisien *Le Palace*, la production insère des Sœurs dans la foule. *J'ai retrouvé parmi elles deux amis que je n'avais pas vus depuis longtemps. Je me suis dit que c'était un signe. J'ai écrit ma « Lettre de Postulance » juste après.* Car, si les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence passent aux yeux de certains comme des travelos ou des guignols, le règlement n'en est pas moins strict. Devenir Sœur n'est pas un calvaire, non, mais un cheminement à respecter. *J'ai été marrainé car il faut une marraine pour entrer chez les Sœurs. La mienne était Sœur Dolorosa¹. Elle avait l'âge d'être mon fils et ça m'a beaucoup plu d'être dans une inversion des choses.* Thierry rédige donc sa lettre en précisant son parcours de militant LGBT. Devenir Sœur est un véritable engagement et, sous couvert de la folie des folles, se préparent des actions de proximité, d'accompagnement, de dialogue et de prévention. Au fil des rencontres et à force d'écoute, les Sœurs œuvrent encore et toujours pour lutter contre le SIDA mais aussi les hépatites, les IST et MST². Sur fond d'humour, elles offrent aux séropositifs – ou pas – l'occasion de se confier. *Il est parfois plus facile de parler de soi à un « personnage » de passage qu'à un médecin ou un copain.*

Après lecture de la « Lettre de Postulance », le candidat est convoqué lors d'un « Chapitre », la réunion mensuelle du Couvent. L'intelligence et la créativité sont deux critères fondamentaux exigés par les Sœurs.

Certaines questions sont posées avec impertinence, évidemment.

1 Sœur Maria-Dolorosa des Consolations charnelles de Marie-Madeleine, protectrice des chambres d'amour et caves à foutre, gardienne de la mémoire de Louise et Rosa, dite la Très Pratique mais plus souvent la Très Pratique.

2 IST : infections sexuellement transmissibles – MST : maladies sexuellement transmissibles.

Au Couvent de Paris, l'une des questions est par exemple :

« Lequel de ces vœux est respecté dans notre Couvent ? :

- Promulguer la bonne parole,
- La chasteté,
- Le devoir de mémoire,
- La pipe sans les mains ? »

Bien sûr ! un seul de ces vœux ne serait pas respectable !



Un Garde-Cuisse taire et laisser les Sœurs préférer leur parole de sagesse comme celle-ci, clamée par Thierry lui-même devenu après un long parcours, Sœur Pandora³ : *Il vaut mieux une vierge folle entre deux messes qu'une verge molle entre deux fesses !*

L'humour cru est la marque des Sœurs. Quand on leur demande si elles sont croyantes, elles répondent : *Nous ? Vraies croyantes ? Peut-être... Ou fausses sceptiques. On n'a toujours pas la réponse !* Elles font rire leur public mais en interne le travail de recrutement reste sérieux. La Postulante peut être élevée au rang de Novice et porter le voile. Le maquillage des Novices est déjà aussi extravagant que leurs aînées. Elles sont grimées comme des drag-queens si ce n'est que les Sœurs se déguisent de bondieuseries... *Ah non ! Certainement pas ! Nous nous habillons, nous ne nous déguisons pas !* précise avec véhémence Thierry ! Si ce n'est que les Sœurs s'habillent – donc – de bondieuseries remasterisées, du « tuning »⁴ vestimentaire.

En temps voulu, quand le Couvent se décide, la Novice est élevée au rang de Sœur et peut désormais arborer fièrement la Cornette inspirée des Sœurs de Saint Vincent de Paul. Elle devient dispensatrice de Perpétuelle Indulgence. *Partout, les Sœurs font vœu d'aider leur communauté et la société entière, de lutter contre les exclusions, de prôner la tolérance, la non-violence et la paix, de lutter contre le sida*

3 Sœur Pandora du Saut de l'Ange, dite Panpan, Ci-devant souillon mais aussi derrière c'est si bon, Dévote de Sarah Bernhardt, ⁴ et ⁴ font 8 et 8 font 16e, réincarnation d'Ava Gardner, Gardienne de la Fessée Céleste.

4 Art de personnaliser sa voiture jusqu'au ridicule involontaire.

en apportant leur aide charitable. Elles répandent à tout moment des messages de prévention par la promotion du sexe sans risque. Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence se veulent visibles, outrageantes et même provocantes car elles pensent qu'il est parfois nécessaire de choquer pour faire réfléchir et changer les habitudes. Mais elles le font toujours dans la joie et dans un esprit de fête ! Le Couvent a d'autre part élu sa Mère Supérieure : actuellement Sœur Hildegarde du Pardon Éternel, Sainte Patronne des Marie-Gobasses, Gardienne des Âmes à 100 %. Elle est vouée à inspirer ses Sœurs, guider spirituellement les actions et projets du Couvent et à réciter à la table du couvent ou des mécréants le bénédicité : *Bénissez, Ma Mère, nos joveux-ceaux attablés. Nourrissez aussi nos âmes, si affamées, et ce soir au coucher, gardez les yeux bien levés, pour ne pas tous les voir se branler...*



Sœur Pandora dite Panpan

Thierry a donc passé toutes les étapes pour devenir Sœur Pandora dite « Panpan ». C'est pour lui une continuité de son expérience au sein de AIDES ou SOS Homophobie, militance très cadrée. Il incarne aujourd'hui Pandora avec folie et sérieux. *C'est vrai que chez les Sœurs, on a une forme d'anarchie mais le cheminement lui est cadré. Même si nous ne nous donnons aucune obligation de résultat, nous interrogeons la pertinence de nos actions. Et nous sommes parfois très différentes dans nos idées.*

Drag-Queen ? Clown ? Carnaval ? *Oui, notre image interroge. On la rejette ou on l'adore. Être visibles est notre premier combat. Une Sœur peut rester là, assise et sans rien dire, elle représente l'autorisation d'être soi. On se revendique « Folles, radicales et hystériques ». C'est à la fois du folklore mais ça a du fond. C'est notre moyen d'entrer en contact et nous sommes bien reçues. Bien sûr, nous travestissons la religion mais les Sœurs sont bonnes, ce sont les Bonnes Sœurs. Et notre premier vœu, c'est promulguer la joie ».*

Au Couvent de Paris, les vœux des Sœurs de la Perpétuelle Indulgence ont évolué et sont aujourd'hui au nombre de six :

- Promulguer la joie « omniverselle »,
- Expier la honte et la culpabilité stigmatisantes,
- Paix et dialogue entre les communautés,
- Charité⁵
- Information et prévention du VIH et des IST,
- Droit et devoir de mémoire.

5 Les Sœurs récoltent des fonds qu'elles distribuent à des associations LGBT.



Site des « S.P.I. » du Convent de Paris : www.lessoeurs.org

Le rêve chrysalide

Madeleine Lenoble

Madeleine Lenoble a dirigé les éditions Du Serpolet et signé de nombreux recueils de poésie ou de nouvelles dont *Jusqu'à plus d'encre*, *À l'envers du buvard*, *Le temps retenu*, *Un jardin dans ma mémoire*, *Femmes végétales*, *Histoires douces amères*, *L'éphéméride des jours simples*, *À la brûlure de nos lèvres*, *La maison d'enfance*, *Danse pour le clown*, *Les myrtilles sauvages apprivoisées*. Lauréate, en 2002, du Prix ARDUA et, en 2008, du Prix de la Société Culturelle Les Amis de la Poésie de Bergerac, elle a aussi été publiée dans des anthologies – *Devant le monde le poète* (éd. Alzieu), *Le ciel comme une enfance* (éd. Orage-Lagune-Express) – et dans des revues – *Encres Vives*, *Le Bord de l'eau...* et *Phaéton* 2015 (in Merles Blancs, *Nuits presque blanche*, extrait du recueil *Le temps retenu* (éd. Fédérop 1996)). Ce poème est extrait de l'ouvrage (éd. Dossiers d'Aquitaine) intitulé *Le rêve chrysalide*.

La chambre bleue semble vide, étrange, étrangère.
Pourtant rien n'a changé, chaque objet, chaque meuble est à sa place.
Le temps de me réhabituer sans doute.
Dans un angle, le lit en bois de cerisier lustré jour après jour
au chiffon de laine et cire d'abeilles
des mains de femmes obstinées à bien faire.
Sous l'édredon rouge, les draps au parfum de prairie
où a blanchi le lin des dernières lessives.
Rien n'a changé mais tout est différent.
Sur la commode, entre les lames du parquet,
dans les moindres recoins, la poussière a été la plus forte.
Elle s'est imposée comme un voile d'usure et de mort.
Ce soir tout ira bien, je retrouverai le chiffon et la cire,
j'aurai raison des mites, de la poussière et des araignées.
Au petit jour j'ouvrirai la fenêtre
sur les fleurs familières étonnantes de vérité.
Une à une, je les reconnaitrai, les nommerai à voix basse
pour ne pas effrayer les abeilles.
Rose thé, ocre blanc balayé de vert comme rideau de pluie.
Phlox, zinnia, musique des noms, héritage de terres lointaines.
Lys de la madone en majesté au lourd parfum de chapelle,
pétales translucides noyés d'alcool de pomme dans le bocal en verre,
magiques pansements des petites blessures, secret de grand-mères.
Et toi, liseron fou grim pant jusqu'au vertige
toujours plus haut, jusqu'à l'insaisissable lumière,
désespérément accroché au moindre rameau, à l'ultime branche,
livré sans défense aux voraces sauterelles.
Victorieuse petite fleur, calice fragile froissé de la dernière pluie d'orage.
Hortensia bleu, bleu comme les murs de la chambre

bleu comme les yeux de la petite fille qui dansait avec les libellules
la petite fille devenue femme, devenue vieille,
partie vers d'autres jardins à pas feutrés, sans prévenir.
Je reviendrai bientôt mon frère aux yeux d'exil,
toi qui ne connais que le bitume et la violence des villes,
toi qui n'as pas senti l'oppressante respiration de la terre
le soir quand les oiseaux se taisent
quand la vipère se love dans les murets brûlants,
et qu'il faut tendre l'oreille pour identifier le cri de la sauvagine
dans le chemin creux plus sombre et frais qu'une grotte.
Tu me manques déjà et je t'espère, là, tout près
pour t'apprendre le silence, le goût de l'eau, son odeur animale
et oublier la peur de ta ville meurtrie.
Je sais, dans ton pays, l'histoire continue, la terrible histoire
des noms que l'on appelle après le défilé,
quand les grands se pavent vivants et conquérants.
Il fait toujours très beau quand les hommes s'en vont
avec un fusil et de gros godillots.
Il fait toujours trop beau pour marcher au pas sur le chemin de guerre.
Ordre du général ! Ordre des gros bonnets, des marchands de canons.

Ma terre se souvient, les anciens me l'ont dit
avec des mots, parfois et puis de lourds silences.
Les garçons d'ici et les autres garçons venus d'autres pays
épaule contre épaule, fusil contre fusil
sont tombés dans la boue très loin de leur maison
et de la fille tendre qui berce leur enfant.
Ma terre se souvient, le sang dans les champs coule comme la pluie,
le sang dans la mer coule du ventre noir des bateaux éventrés.
C'est difficile à croire, l'animal le plus doux
porte en lui le destin d'un terrible prédateur.
J'ai vu, dans le jardin le chat, câlin soyeux,
se jeter brusquement sur le plumage tiède de l'oiseau apeuré,
fragile, dans l'innocence de son premier envol.
Je repense encore aux jours des moissons chaudes
quand les hommes chassaient le lièvre ou la perdrix sauvage.
Fallait-il qu'ils débusquent plutôt que le gibier les humains arrogants ?
Mais les temps sont venus où ceux qui aimaient la vie
ont vu des soleils noirs éclabousser leur ciel.
Les femmes ont hurlé, se griffant le visage, à bout de désespoir.
Et leurs enfants, perdus, durcis d'impuissante colère,
n'ont pas osé pleurer, ils pleureront plus tard, très loin de leur enfance.
Ils parleront trop tard quand leur corps sera sec, toujours à contretemps.
Ils ne trouveront pas la justesse des mots
pour définir la peur d'être brûlés encore

et l'amour chaque fois se brisera les ailes sur leur cœur lézardé.
L'appel d'une hulotte me fait sursauter.
Le jardin a cent ans, mille ans, je ne sais plus, il a si peu changé.
À peine un lichen gris sur le bois du pommier,
à peine un peu de rouille sur la faux et la bêche,
à peine un peu de mousse sur le vieux mur de pierre.
Cette treille insolente qui tombe en rideau le long des vitres
cette treille envahissante aux gourmands et vrilles
s'étirant plein ciel, je la taillerai
pour le bonheur de saisir à pleines mains ses lourdes grappes
et maquiller mes lèvres du jus de raisin mûr.
Tendresse d'automne, pomme, ma douce, ma préférée,
la grêle t'a fusillée, meurtrie. Tu te croyais abandonnée, perdue,
mais comme Petit Poucet, toujours, tu as retrouvé ton chemin,
et ta main s'est posée sur le portail vermoulu qui s'ouvre sans résister.
Si loin maintenant des fourrés sauvages,
au milieu des dangers de la ville grise,
les yeux fermés, réinvente ton enfance inachevée
Ton parcours est jalonné de cailloux blancs
qui te conduisent à la maison où,
dans le silence de la chambre bleue survivent tes rêves chrysalides.
Pose ton baluchon et tes impatiences.
Il faudra un peu de temps pour que se déploient les ailes d'un espoir nouveau.
Un voilier blanc avance et les algues qui tremblent s'écartent doucement.
Mon rêve t'accompagne, toi que je n'attendais plus.
L'automne est si doux, il fallait bien que ce soit maintenant
l'instant fragile à saisir dans nos mains offertes en pauvreté d'amour.
Mes pensées t'accompagnent toi qui donnes au blessé l'envie de vivre.
Ta voix me désaltère, me berce, me console.
J'ai tutoyé ton cœur, tu m'as tendu les bras, mais parlons d'autre chose.
Ne me retiens pas, pas encore, laisse mûrir mon rêve chrysalide.
Il faut démultiplier les heures, l'air est si doux, il dit l'éternité.

Questionnaire de Proust

Tous les ans, Phaéton choisit une personnalité pour répondre au fameux questionnaire ! Cette année, Boris Cyrulnik, *pour son plus grand malheur* (réponse 10) a accepté de répondre !

Boris Cyrulnik

Qui, en France, n'a pas entendu prononcer au moins une fois le mot de résilience ? Boris Cyrulnik doit une partie de son immense notoriété à cette notion. Mais encore ?

Boris Cyrulnik est neuropsychiatre, directeur d'enseignement à l'université de Toulon... et écrivain, auteur d'essais, qui sont autant de best-sellers. C'est autour du concept de résilience, repris de Fritz Redel, ancien élève d'Anna Freud, et de Michael Rutter, qu'il a initié et développé des travaux novateurs en psychiatrie.

Au cœur de *sa pratique médicale* : la théorie des interactions précoces, l'importance de l'environnement affectif sur le comportement dans les premières années. Car ce qui se met en place dans l'enfance imprime une direction déterminée, un choc traumatique enduré pouvant aller jusqu'à fracturer l'identité et altérer la personnalité.

Mais les humains ont en propre la liberté de remanier non pas le traumatisme en soi mais sa représentation. La thérapie psychique, reposant sur la verbalisation, la bienveillance de l'écoute et l'empathie, favorise la mise en récit des souffrances et génère un processus résilient.

*Le récit est un travail sur l'émotion.
Après l'avoir raconté on éprouve autrement
le drame passé inscrit dans la mémoire.*

Le récit contribue aussi à modifier le regard que la société porte sur les personnes blessées.

Ces orientations dérivent de l'expérience de Boris Cyrulnik, celle d'un enfant qui a été témoin de la déportation de ses parents. Recueilli par son institutrice, Marguerite Farges, il vit dans cette famille du 16 juillet 1942 au 10 janvier 1944, date à laquelle il est emprisonné à la synagogue de Bordeaux avec plusieurs centaines de Juifs arrêtés, puis exterminés à Auschwitz. L'enfant se cache et échappe à la déportation grâce à la solidarité d'une chaîne de justes. À la Libération, en dépit de conditions matérielles précaires, un cadre plus sécurisant lui permet de commencer à s'épanouir affectivement et intellectuellement.

Boris Cyrulnik s'engage dans la recherche en psychiatrie avec l'envie de faire se rencontrer la neuropsychiatrie avec d'autres disciplines que le cloisonnement universitaire sépare, notamment l'éthologie des êtres vivants. Il va mobiliser sa plume au service de son engagement de soignant. Des *Nourritures affectives* en 1983 à *Des âmes et des saisons* en 2021, en passant par *Sauve-toi, la vie t'appelle*, en 2012, il se fait le pédagogue d'un très large public, sensible à la leçon d'humanisme qu'il délivre. De vif succès qui ne vont pas sans critiques, car il bouscule les codes de la nébuleuse psychothérapeutique.



1 In : *Les nourritures affectives*, 1993.

Boris Cyrulnik mène une action de formation permanente des professionnels de la puériculture et du travail social en direction des jeunes enfants au sein de l'Institut petite enfance (IPE) qui porte son nom. En 2019, il assure la présidence de la commission d'experts (pédopsychiatres, pédiatres, acteurs de terrain de l'accompagnement social des parents, etc.) chargée d'élaborer des recommandations de santé publique faisant consensus sur la période dite des 1 000 premiers jours, essentielle pour le bon développement et la construction de l'enfant. Fruit du travail collectif effectué, Boris Cyrulnik remet un an après le rapport des « 1 000 premiers jours » au secrétaire d'État en charge de l'Enfance et des Familles.

Parmi les livres dont il est l'auteur :

Boris Cyrulnik, *Des âmes et des saisons*, Odile Jacob, 2021.

Boris Cyrulnik, *La nuit, j'écrirai des soleils*, Odile Jacob, 2019.

Boris Cyrulnik et Philippe Bouhours, *Sport et résilience*, Odile Jacob, 2019.

Boris Cyrulnik et Patrick Lemoine, *Histoire de la folie avant la psychiatrie*, Odile Jacob, 2018.

Boris Cyrulnik et Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*, illustré par Pascal Lemaître, Éditions de l'Aube, 2015

Boris Cyrulnik, *Les âmes blessées*, Odile Jacob, 2014.

Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Odile Jacob, 2012.

Boris Cyrulnik, *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Fayard, 2010.

Boris Cyrulnik, *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003.

Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.

Boris Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Odile Jacob, 1993.



- 1 – Quelle est votre vertu préférée ?
La paresse, source de créativité.
- 2 – La qualité que vous préférez chez un homme ?
L'art de la relation.
- 3 – Chez une femme ?
L'art de la relation.
- 4 – Qu'est-ce qui vous caractérise le mieux ?
Ma voix basse qui me permet de dire n'importe quoi.
- 5 – Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Une familiarité gaie.
- 6 – Quel est votre principal défaut ?
Une gentillesse morbide.
- 7 – Votre principale qualité ?
Une ébouissante modestie.
- 8 – Votre occupation préférée ?
Lire pour écrire et écrire pour rencontrer.
- 9 – Votre rêve de bonheur ?
Ma femme, mes enfants, mes amis au bord de la mer.
- 10 – Quel serait pour vous le plus grand malheur ?
Répondre au questionnaire de Proust.
- 11 – Qu'aimeriez vous être ?
Celui que je rêve de devenir.
- 12 – Le pays où vous aimeriez vivre ?
La côte varoise à Paris.
- 13 – Votre couleur ?
La couleur du temps évidemment.
- 14 – Une fleur ?
Je n'ose pas dire une cauleya.
- 15 – Votre oiseau préféré ?
Le goéland que je parle avec un accent marseillais.
- 16 – Vos auteurs favoris en prose ?
Coluche, quand la vérité est dérisoire.
- 17 – Vos poètes ?
Heidegger dont je ne comprends pas un mot.
- 18 – Vos héros de fiction ?
Le président, héros de fiction sociale.
- 19 – Votre héroïne de fiction ?
Marylin Monroe : pas une fleur, pas un coup de téléphone.
- 20 – Vos compositeurs favoris ?
Mon fils qui compose des chansons d'humour.

- 21 – Votre chanteur ou chanteuse préféré(e) ?
Mon fils qui chante les chansons qu'il compose.
- 22 – Vos danseurs ou danseuses ?
Les tangos sur la place de Mai à Madrid.
- 23 – Vos peintres ?
Plantu et Wolinski, pour leurs dessins engagés.
- 24 – Dans la vie réelle, votre héros préféré ?
De Funès pour sa profondeur lacanienne.
- 25 – Quel est l'événement historique que vous détestez le plus ?
Toute commémoration qui rend prisonnier de la mémoire.
- 26 – Votre héroïne dans l'histoire ?
Hanna Arendt que je fréquente tous les soirs.
- 27 – Votre boisson favorite ?
E.P.O (Eau - Pastis - Olive)
- 28 – Votre nourriture préférée ?
Les nourritures affectives.
- 29 – Votre mot favori ?
Yapuka.
- 31 – Que détestez-vous par-dessus tout ?
Les convictions délirantes.
- 32 – Les personnages de l'Histoire que vous méprisez le plus ?
Je ne sais pas mépriser.
- 33 – Et celui que vous aimez le plus ?
Celui que je cherche à comprendre.
- 34 – Le fait militaire que vous admirez ?
La signature de la paix.
- 35 – La réforme pour laquelle vous avez le plus d'estime ?
Celle dont je suis le promoteur.
- 36 – Le don que vous aimeriez avoir ?
La paresse, c'est très fatiguant de se reposer.
- 37 – Comment aimeriez-vous mourir ?
En vivant longtemps.
- 38 – Quelles sont les fautes pour lesquelles vous avez le plus d'indulgence ?
Les miennes.
- 39 – Votre devise ?
Au pire, c'est pas grave !
- 40 – Votre état d'esprit actuellement ?
Tragiquement intéressé par les tragédies actuelles.
- 41 – Que représente Phaéton pour vous ?
La Revue de Marie-Claude Bergouignan, la fille de Suzanne, la sœur de Margot la Juste.

Biographie des membres du Comité de parrainage

Giuseppe Annese

Fils d'un peintre paysagiste, il a grandi à Rome où il a étudié la philosophie. Très jeune, il accomplit son Noviciat puis quitte les Ordres pour s'inscrire aux cours de théologie de l'université Grégorienne. C'est à la fin des années 60', en Angleterre, qu'il commence à dessiner et à peindre avant de suivre des cours d'arts graphiques. Ses mystérieuses peintures ou gravures, sur le seuil des rêves et des réels possibles, semblent inclassables. Au fil de ses réalisations, il a exposé d'abord en Italie puis... un peu partout (Suisse, États-Unis, Allemagne, France...). Il a participé à la *Revue Encre*, a créé des collections de tissus d'ameublement et plusieurs modèles pour des porcelainiers (Christoffle notamment). Le Fond d'Art Contemporain de Limoges a fait l'acquisition de plusieurs de ses gravures afin d'enrichir ses collections. Il réside aujourd'hui entre Paris et Rome, villes où il puise son inspiration.

Nicolas Bourgeois

Nicolas Bourgeois, Directeur-adjoint du Pic du Midi de Bigorre (Hautes-Pyrénées) est l'auteur, d'une thèse de doctorat en géographie (Université de Pau et des Pays de l'Adour) intitulée *La protection du ciel étoilé, approche de la construction sociale et de la mise en œuvre d'une pratique émergente*. Il est à l'origine du classement du Pic du Midi sous l'appellation *Réserve Internationale du Ciel Étoilé* (RICE – label de l'International Dark-Sky Association, 2013) et travaille aujourd'hui à l'inscription du Pic du Midi de Bigorre et de son Observatoire au Patrimoine mondial de l'Unesco.

Concha Castillo

Ancienne élève de l'Académie de Manolo Marin de Séville et artiste invitée de l'École du Rudra Béjart à Lausanne. Après une carrière internationale de danseuse flamenco, elle a créé sa propre compagnie en 1989 (*La Golondrina*) et une école de flamenco à Bordeaux.

Jacques Demorgon

Il a enseigné dans différentes universités et à l'École Nationale d'Administration. Il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de la *Revue Synergies Monde Méditerranéen*.

Cédric Giraud

Ancien élève de l'École nationale des chartes, Cédric Giraud est actuellement professeur de langue et littérature latines médiévales à l'université de Genève. Ses recherches portent sur l'histoire culturelle du Moyen Âge, notamment l'histoire de la spiritualité et la philologie latine. Ses publications récentes incluent *Spiritualité et histoire des textes entre Moyen Âge et époque moderne. Genèse et fortune d'un corpus pseudépigraphique de méditations*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 2016 et *Écrits spirituels du Moyen Âge*, Paris, Callimard, 2019 (Bibliothèque de la Pléiade, n 643).

Olivier Giron

Après des études littéraires en classes préparatoires au Lycée Henri IV et à l'université Sorbonne-Paris IV, Olivier Giron a commencé sa carrière comme professeur de lettres modernes. Détaché par la suite auprès du Ministère des Affaires Étrangères, il s'est vu confier divers postes au Cameroun puis au Portugal. Il a occupé durant plusieurs années un poste de chef de département dans un service ministériel dédié aux relations internationales. Il est actuellement Conseiller de coopération et d'action culturelle auprès de l'Ambassade de France à Brasilia et directeur adjoint de l'Institut Français du Brésil.

Gérard Hirigoyen

Gérard Hirigoyen a été directeur de l'Institut Régional de Gestion et d'Administration des Entreprises (IRGAE) de Bordeaux, avant d'être président de l'université Bordeaux-Montesquieu. Il dirige le Pôle Universitaire de Sciences de Gestion de Bordeaux (PUSG). Il est l'auteur de travaux précurseurs en finance et en gouvernances des entreprises familiales. Il est membre de la Real Academia de Doctores de Barcelona, du « Advisory Council of the Indian Institute of Finance », du « Family Firm Institute », et du Conseil scientifique du « Family Business Network ».

Camille-Jean Izard

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de Recherche de la SEITA, la Société nationale, d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, au PUF en 1982, le *Que sais-je ?* sur *Le Tabac*. Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et est l'auteur d'articles de référence en théologie.

Joël July

Agrégé de Lettres modernes. Il enseigne la langue et la littérature française à l'université d'Aix-Marseille où il dirige aux Presses Universitaires de Provence la collection « Chants Sons », consacrée à l'art de la chanson. Il consacre ses recherches à la versification, la prose contemporaine. Il coordonne de nombreux colloques consacrés à la chanson et préside l'Association Internationale de Stylistique.

Ses ouvrages principaux : *Style et versification dans les chansons de Barbara*, thèse de doctorat, Univ. Aix-Marseille, dir. Mme J. Gardes Tamine, 2002.

Les mots de Barbara, P. U. de Provence (coll. Textuelles, poésie), 2004. *Esthétique de la chanson française contemporaine*, éd. L'harmattan (Univers musical), 2007. *Derrière le lyrisme de Barbara, des actes politiques*, in *La chanson politique en Europe*, Eidôlon, n° 82, P. U. de Bordeaux. « Clefs concours ». *Les faux monnayeurs d'André Gide*, éd. Atlantica en collaboration avec A. Wald Lasowski, 2012. *Chanson, du collectif à l'intime*, P. U. de Provence, coll. « Chants Sons », 2016.

Sous sa direction : *Barbara, l'œuvre intégrale* (préface de Jacques Attali), éd. L'Archipel 2000 & 2012. Préface, *Barbara, Photographies inédites de Libor.Sir* par Pierre Landete & François Laffeychine, éd. Le Castor Astral, 2013.

Jean-Marc Leyssale

Docteur en chimie de l'université Nancy I, Jean-Marc Leyssale a intégré le CNRS en tant que chargé de recherche à la suite de séjours post-doctoraux au sein de l'université polytechnique d'Athènes et de l'université Strathclyde à Glasgow. Après avoir travaillé au Massachusetts Institute of Technology (MIT), il a intégré en 2017 l'Institut des Sciences Moléculaires de l'université de Bordeaux. Ses recherches, aux interfaces entre chimie, physique et méthodes numériques, concernent l'étude du comportement de phases condensées par modélisation à l'échelle nanométrique. Bien que d'une nature très fondamentale, ses travaux se placent fréquemment dans des contextes applicatifs à forts enjeux économiques dans des domaines variés comme l'aéronautique, le nucléaire, les énergies fossiles, le stockage de gaz à effet de serre, les nanotechnologies ou la pharmacie. Il est auteur de nombreux articles dans des revues scientifiques dont *Science Advances*, *Journal of the American Chemical Society*, *Physical Review* ou encore *Chemical Science*.

Pierre Léglièse-Costa

Historien de l'art, linguiste et spécialiste des pays lusophones. Il a enseigné à l'université de Paris VIII, à l'Institut National de Sciences Politiques (Paris, Poitiers) et au Dartmouth College (EUA). Il est aujourd'hui Commissaire d'exposition (arts et littérature) et conseiller technique auprès de musées ou organismes internationaux. Directeur de la collection « Bibliothèque Portugaise » aux éditions Métailié, il a traduit de nombreux auteurs portugais.

Principales publications : *La Princesse Guenon - contes du merveilleux portugais* (éd. Gallimard Folio, 1980). *Les Nouvelles du Portugal* (éd. Métailié/Suites, 2000), *Saudade*, (éd. La Boussole, 2002), *Mostre-me Guernica !* Traduction en portugais de l'ouvrage de Pierre Landete : *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velázquez à Pablo Picasso* (éd. Segquier, 2011). *Pour une histoire du fado de Rui Vieira Néry*, Traduction (éd. Ma Différence, 2015).

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association Mana qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès).

Principales publications : *Entretiens avec Benjamin Stora, L'autre*, cliniques, cultures et sociétés. *Histoire d'un adolescent survivant de la guerre en Sierra Leone*, in Convocations thérapeutiques du sacré, avec A. Lkhadir, R. Massé et J. Benoist, (Karthala, 2002). *Vivre, c'est résister. Textes pour Germaine Tillion et Aimé Césaire*, avec H. Asensi et M.R. Moro, (La Pensée sauvage, 2010). *Maladies et violences ordinaires dans un hôpital malgache*, (L'Harmattan, 2013). *Je t'écris de...* « Correspondance Marie-Rose Moro / Claire Mestre (2010-2012) », (éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 2013).

Marc Minkowski

Directeur Général de l'Opéra National de Bordeaux depuis 2016, Marc Minkowski a fondé le festival *RéMajeure* en 2011, a été le directeur artistique de la *Mozartwoche* de Salzbourg de 2013 à 2017. Il est aussi Conseiller artistique de l'orchestre de Kanazawa (Japon).

Emmanuel Mouret

Comédien et réalisateur. Très jeune, il réalise plusieurs court-métrages avant de suivre des études d'art dramatique. En 1998, il obtient le diplôme de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son – section réalisation). Après un film de fin d'étude sorti en salle en 1999, il réalise l'année suivante son premier long métrage *Laissons Lucie faire !* En 2004, *Vénus et Fleur* est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs comme deux ans plus tard *Changement d'adresse*. Il a réalisé, de 2007 à 2014, plusieurs films... *Un baiser s'il vous plaît, Fais-moi plaisir !, L'art d'aimer, Une autre vie, Caprice* (Swann d'or au Festival de Cabourg en 2015).

Bertrand Nivelles

Bertrand Nivelles est né en 1955 à Pensacola, en Floride. Il est diplômé de l'École d'architecture de Bordeaux. Encore étudiant, il a eu le privilège de se voir confier, au sein de l'agence J. de Giacinto & A. Loisier, la réfection du Pont de pierre de Bordeaux. Dès ses projets initiaux, il est remarqué par des institutions : « Ministère des relations extérieures (bourse d'études de la Villa Médicis hors les murs) Centre G. Pompidou, Cité des sciences et de l'industrie de La Villette, Musée portuaire de Dunkerque, Musée maritime Prins de Rotterdam, Conseil Régional d'Aquitaine, Ville de Bordeaux, Centre Arc en rêve ». Son approche originale, audacieuse, du fait architectural lui vaut des constructions atypiques, consacrées par de nombreux prix.

B. Nivelles place la représentation graphique au cœur même du projet architectural. Son œuvre d'architecte est doublée d'une pratique de plasticien, l'une et l'autre étant en étroite symbiose. Il est l'auteur d'un grand nombre de carnets de dessins d'aquarelles, de terres cuites, de maquettes et de mobilier (Mondes flottants). La facture de ses dessins, évoque les grands architectes italiens. Le thème de l'eau et de la navigation innerve toute son œuvre. B. Nivelles est également enseignant à l'École d'architecture de Bordeaux.

Marie-Luce Ribot

Après une « jeunesse landaise », des études à l'université de Bordeaux (Histoire), Marie-Luce Ribot devient journaliste d'abord à Londres comme correspondante du journal *Libération* et de différents magazines de mode. Depuis 1996, elle travaille pour le *Journal Sud-Ouest*, un des quotidiens régionaux importants. Elle a préalablement été chef de rédaction de *Sud-Ouest Dimanche* puis a dirigé la création d'un hebdomadaire distribué le samedi (*Le Mag*), d'un magazine de gastronomie (*Sud-Ouest Gourmand*). Elle est aujourd'hui rédactrice en chef des magazines. Passionnée par la culture de sa terre natale, par celle de l'Espagne et de la taoumachie, elle est à ce jour la seule femme membre du Jury Bayonne-Madrid qui remet, depuis un demi-siècle, les récompenses aux meilleurs "toreros" de la Feria de la San Isidro de Madrid.

Patrick Rödel

Professeur de philosophie et écrivain. Ancien élève de l'École normale supérieure. Vice-président de l'association « Présence d'Henri Guillemin ». Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, romans et recueils de nouvelles, dont un fort remarqué *Spinoza, le masque de la sagesse, biographie imaginaire* (Climats, 1997). Ses derniers ouvrages : *Les petits papiers d'Henri Guillemin* (Utopie, 2015). *Michel Serres, la sage-femme du monde* (éd. Le Pommier, 176p., 2016). *Mauriac, Le frère de l'autre*, 2018 (éd. Le Festin).

Patrick Troude-Chastenot

Professeur de science politique à l'université de Bordeaux, il est directeur des *Cahiers Jacques-Ellul*, a été président de l'Association internationale Jacques Ellul et est membre du conseil de direction de l'*International Jacques Ellul Society*. Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de cet intellectuel français critique de la société technicienne, il a contribué à en faire connaître les idées. Il est notamment l'auteur des ouvrages suivants : *À contre-courant - Entretiens* (avec Jacques Ellul), Paris, La Table Ronde, Collection « la petite vermillon », 2014 et *Jacques Ellul on Politics, Technology, and Christianity*, Eugene, Oregon, Wipf and Stock Publishers, 2005. Ses recherches portent également sur les domaines de l'écologie politique, la démocratie et les phénomènes de propagande.

Jean-Rodolphe Vignes

Professeur de médecine à l'université de Bordeaux. Docteur en neurosciences, il exerce comme neurochirurgien au Centre Hospitalo-Universitaire de Bordeaux et collabore au National Hospital for Neurology and Neurosurgery de Londres. Il dirige également des recherches fondamentales à l'INSERM de Bordeaux (en collaboration avec les universités de Montpellier et de Fribourg) et participe à de nombreuses activités humanitaires, associatives et pédagogiques (TEO Aquitaine). *Neurochirurgie, Collège de neurologie* (éd. Elsevier Masson, 2016) est son dernier ouvrage.

Biographie des membres du Comité de rédaction

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Professeur honoraire en sciences économiques à l'université de Bordeaux, Marie-Claude Bélis-Bergouignan a été membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS). Ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités. Elle a publié dans la Revue Phaéton : *Réflexions sur les "chemins de la liberté" d'Amartya Sen* (Phaéton 2015), *Celles que nous aimons sans le savoir* (Phaéton 2018), aux Éditions Phaéton (Coll. Almandin) : *Trois carnets de la Grande Guerre* (2019), *Firmin Farges, d'une guerre l'autre - Un instituteur républicain* (2021).

Marie-José Cameleyre

Ingénieur en sciences humaines de l'enseignement supérieur, Marie-José Cameleyre a travaillé dans les services de coopération culturelle du Ministère des Affaires Étrangères. Ses travaux de recherche ont principalement porté sur la problématique du travail des femmes et les incidences des nouvelles technologies.

Pierre Landete

Avocat et écrivain, Pierre Landete est diplômé de l'université de droit de Bordeaux. Comme avocat et membre du Conseil de l'Ordre, il a effectué plusieurs missions humanitaires (Colombie et Sierra Leone), a présidé l'Institut de Défense des Étrangers et a fondé un institut de Recherche sur le droit des mineurs à l'université de Bordeaux en partenariat avec le CRIC (Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les droits de l'enfant). Il est vice-président de l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux (Prix Ludovic Traricux).

Fondateur de la revue Phaéton dont il dirige la publication, il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages et recueils de poésies dont une biographie de *Sappho de Mytilène* (éd. Phaéton, Collection Almandin, 2019). Il publie dans des revues de littérature contemporaine dont *L'Athanos des Poètes* (Paris), la *Revue Internationale de la Sorbonne* (Paris) et *Phœnix* (Marseille).

Suzanne Robert

Comédienne, Suzanne Robert travaille pour Radio France. Après des études au Conservatoire d'Art Dramatique de Bordeaux, elle a interprété au cours de sa carrière de nombreux rôles au théâtre notamment dans les pièces suivantes : *Effroyables Jardins* de Michel Quint et *La Robe Bleue* de Michèle Desbordes (mises en scène - Marwil Huguet), *Marie et Marguerite* de D. Keene (mise en scène - Jean-Pierre Nercam), *Jardin suspendu* de Pierre Landete (mis en scène - Carlos Loureda), *Sappho, face à l'absence* (composition coécrite avec Pierre Landete / mise en scène Hugo Layan)... Au cours de sa carrière elle a joué avec Thomas Mettler (Suisse), les Cie Fartov & Belcher, Duodélie, « Si tu t'imagines »..., le Théâtre de la Source. Elle participe à de nombreuses lectures publiques et travaille actuellement celle des *Lettres de la religieuse portugaise*.

Roseline Giusti

Formée aux métiers de la presse et de la communication, Roseline Giusti a collaboré à divers médias (dont *Techniques et architecture*, *Le Festin*, *La Dépêche du Midi*). Elle a travaillé 18 ans dans les musées (Musée Chagall à Nice et Capc à Bordeaux), puis a enseigné l'histoire du design et l'ingénierie culturelle à l'université de Bordeaux-Montaigne en tant que professeur associé. Critique d'art et de design, commissaire d'expositions au Musée

Bonnat-Helleu de Bayonne, au Château de Pau, à la Vieille église de Mérignac et aux Jacobins d'Agen, entre autres, Roseline Giusti est aussi l'auteur de *Design a Cappella, des designers en Aquitaine*, éd. In Extenso, 2012 et *d'Instants minuscules en Haute-Bigorre*, éd. Gypaète, 2018.

Michel Wiedemann

Agrégé de Lettres classiques, Michel Wiedemann est Maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-Montaigne. Il a organisé maintes expositions de graveurs contemporains en qualité de président de *l'Estampe d'Aquitaine* (association qu'il a fondée en 1985 avec Philippe Labèque, Paulette Expert et Daniel Beugniot, dit Dul). Membre du Cercle numismatique Bertrand Andrieu de la Société Archéologique de Bordeaux, il a souvent écrit sur l'iconographie des monnaies. Michel Wiedemann a aussi publié des articles sur le vocabulaire régional du français, sur le lexique de la photographie, sur des graveurs du Sud-Ouest, sur des animaux fantastiques...

Collaborateurs réguliers

Marie Laugery

Après avoir été correspondante, en Aquitaine, de la Société des Poètes Français, Marie Laugery collabore au comité de rédaction de la Revue *Phaéton*. Ses recueils (publiés aux éditions *Le solitaire* *À l'aube du vent* (2008) et *Lumières* (2009) ont obtenu le Prix ARDUA en 2010 (Association Régionale des Diplômés d'Université d'Aquitaine). Elle est également l'auteur de *Bleu, planète - Il reste un peu de ciel - Des ailes pour dire*.

Jean-Christophe Cabut

Jean-Christophe Cabut a travaillé pendant plus de vingt ans pour Radio France Bordeaux-Gironde puis France Bleu. Comme reporter, il a tracé quotidiennement le portrait sonore de nombreux personnages. Il a beaucoup voyagé... Polynésie, Cayenne, Montréal... puis a vécu plusieurs années sur un bateau, aux rives de la Garonne, près de Bordeaux, son « port d'attache ». Il est l'auteur d'un *Road Trip*, une série de 5 cahiers intitulés *Sister* (éd. l'IDM, 2016).

Site internet

Hélène Regnaud

Hélène Regnaud est diplômée de l'université de droit de Bordeaux et de l'Institut Français de Presse (université Paris-Assas). Au début de sa carrière, comme assistante de Catherine Barma, elle a effectué la coordination de différentes émissions de télévision (dont celles de Guillaume Durand, et de Thierry Ardisson...) sur La Cinq, France 2 et TF1. Par la suite, elle a rejoint le groupe Canal + comme « journaliste on line » et programmatrice d'interview pour les Festivals de Cannes, Deauville... Elle est la fondatrice de *Querencia*, une société spécialisée dans la création de sites internet (essentiellement pour des personnalités). Actuellement, elle est responsable éditoriale numérique du Groupe de Presse Michel Hommel et gère le pilotage de projets-internet et mobiles.

Biographie des correspondants étrangers

Arménie - Anahid Samikyan

Professeur des Écoles, Anahid Samikyan a également enseigné l'histoire ; elle donne actuellement des cours de français à des étrangers. Impliquée dans la vie de la communauté arménienne en France, elle est responsable de l'Union Culturelle Française des Arméniens de France (UCFAF). Elle est également membre de l'équipe de rédaction de la revue *Alak'az*, mensuel de culture arménienne.

Belgique - Jean-Pierre Pichard-Stamford

Jean-Pierre Pichard-Stamford est Maître de Conférences à l'université de Bordeaux, enseignant à l'Institut d'Administration des Entreprises où il dirige le Master de Management International. Il est spécialiste de l'analyse financière, de la gouvernance des entreprises familiales et de la théorie des organisations.

Brésil - Ana Rossi

Ana Rossi est poète, traductrice, Professeur à l'université de Brasília dans les domaines de la communication sociale et culturelle. Son expérience d'écriture s'appuie sur ses expériences de vie dans deux langues, principalement : le portugais du Brésil et le français. Elle a fait ses études universitaires à l'université de Brasília, et en France à l'université de Bordeaux-Montaigne, puis à Paris à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Elle a fini son doctorat à l'université de Marseille. Elle a passé également trois années à Istanbul en tant que professeur.

Elle est l'auteur d'un premier livre de poésie en 2006, *Nous la mémoire*, (Éd. La Roulotte) et en 2008, *Historiographies premières*. En 2018, elle fait paraître son troisième livre de poésie intitulé *Éternels chemins éphémère* (Éd. Accents Poétiques).

Depuis 2014, elle publie ses poèmes (et ceux des autres) dans son blog : <http://ana-poesia-poesie.blogspot.com> - Contact : anahrossi@gmail.com

Chili - Carles Diaz

Carles Diaz (Charles Dujour-Bosquet), docteur en histoire de l'art, est chercheur dans le domaine de l'historiographie et des arts du XIX^e siècle. Il traite plus spécifiquement des questions de la géographie de l'art et de la périodisation. Comme écrivain, natif du Chili, il a d'abord écrit en espagnol puis a fait le choix d'écrire en français pour se dépouiller de sa langue maternelle, se retrouver ignorant, réapprendre à nommer les choses. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié, à Santiago, *Episodios Electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, plusieurs recueils de poésies aux éditions Abordo dont *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010, récit poétique mis en scène par Frédéric Paquet pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux). Il est l'auteur de *Tentative verticale* publié en 2016 aux éditions Zinnia à Lyon.

Côte d'Ivoire - Henri-Michel Yéré

Docteur en histoire contemporaine, Michel Yéré est un poète ivoirien et suisse né en 1978 à Abidjan. Il est actuellement enseignant-chercheur à Bâle. Il a publié deux volumes de poésie : *Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix* (éd. Panafrika, 2015) et *La nuit était noire*

seule arme (éd. L'Harmattan, 2015). Ses poèmes ont été traduits en allemand et publiés sur le magazine en ligne Stadtsprachen (<https://stadtsprachen.de/en/author/henri-michel-yere>).

Espagne - Juan-Pedro de Basterrechea

Directeur de l'Instituto Cervantes de Toulouse, Juan Pedro de Basterrechea Moreno est Docteur en Lettres anglaises (Université du Pays Basque), diplômé en Sciences Navales et spécialiste de la direction d'entreprises culturelles (Université de Navarre). Après plusieurs années d'enseignement, il a intégré, en 2002, l'Instituto Cervantes chargé de promouvoir la culture espagnole dans le monde. Juan Pedro de Basterrechea Moreno a participé à la création des antennes de Calgary, Seattle, Boston, Dakar et Nicosie avant de diriger l'Instituto Cervantes de Bordeaux (Casa de Goya), puis celui de Toulouse.

États-Unis - Faith E. Beasley

Diplômée de l'université de Princeton (EUA) et de l'École Normale Supérieure (Paris), Faith E. Beasley, après avoir notamment enseigné la langue française à l'université de Harvard, est aujourd'hui professeur de littérature française à l'université de Dartmouth dans le New Hampshire (EUA). Spécialiste des femmes-écrivains dans la littérature française et de l'histoire du féminisme, elle est présidente de la *Society for Interdisciplinary French Seventeenth-Century Studies* (Dartmouth College).

Bibliographie : *Revising Memory: Women's Fiction and Memoirs in Seventeenth Century*, France (New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1991). *Approaches to Teaching la Princesse de Clèves*, avec Katharine Ann Jensen (New York, Modern Language Association, 1998). *Salons, History and the Creation of Seventeenth-Century, France* (Mastering Memory. Ashgate Publishing Company, 2006). *Options for Teaching Seventeenth and Eighteenth Century - French Women Writers* (New York Modern Language Association, 2011). *Versailles Meets the Taj Mahal: François Bernier, The Salon of Marguerite de La Sablière and Cross-Cultural Conversations in Seventeenth Century*, France (University of Toronto Press, 2018).

Grèce - Michèle Valley

Michèle Valley est comédienne. Après des études de théâtre à Zurich (Suisse), elle a travaillé, à Paris, avec Antoine Vitez puis, en Grèce avec de nombreux metteurs en scène et réalisateurs (cinéma et séries télévisées). En 2009, elle a joué dans *Canine* le film de Yórgos Lánthimos (nommé aux Oscars - film étranger, Prix de la jeunesse « Un certain regard » au festival de Cannes et Grand Prix du Festival de Stockholm). Elle participe à des performances et traduit de la poésie en français, italien et allemand.

Haïti - Charles Watson

Né en Haïti, Jean Watson Charles, poète et écrivain, a fait des études de Lettres Modernes et de sociologie. Il est l'un des coordonnateurs de la revue *Legs et Littérature*. Il a publié trois recueils de poèmes dont *Le chant des marées* (éd. Unicité, 2018).

Île Maurice - Gillian Geneviève

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé, 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Marie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Israël - Marlène Braester

Poète et traductrice (roumain, hébreu, français), Marlène Braester est Docteur en linguistique (université de Paris VIII), présidente de *L'Association des Écrivains Israéliens de Langue Française*, fondatrice (avec Esther Omer) et rédactrice en chef de la revue *Continuum* – revue de l'association, membre d'un groupe de recherche sur la Poétique à l'université d'Haïfa. Auteur de nombreux recueils de poésies, elle a notamment traduit des poèmes et des extraits du *Journal* du philosophe franco-roumain Benjamin Fondane (1898-1944).

Liban - Michèle M. Gharios

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes, *Apartheid* et *Collier d'air*, d'un roman, *L'odeur de Yasmine* et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maelström, Bruxelles) *Ombre, Vivier* et *Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (éd. La cheminante) est sorti en France en 2015.

Madagascar - Jean-Michel Perdigon

Jean-Michel Perdigon est né à Bordeaux en 1962. Il vit et travaille à Madagascar à Antananarivo. Il débute la peinture par l'acrylique à l'âge de 30 ans. Il est animé par une envie d'abstraction. Le peintre expose pour la première fois en 1996 à la Galerie Étienne de Caussan, rue de Seine à Paris. La trentaine de toiles figuratives de style naïf qu'il y présente rencontre un franc succès. Seul bémol, l'artiste a beau produire et trouver son public, il ne parvient pas à s'exprimer dans l'abstraction et décide alors de ne plus exposer. L'arrivée à Madagascar en 2000 provoque un choc : du point de vue des couleurs et de la lumière d'abord ; de la matière ensuite, puisque, faute de fournisseur en acrylique, il est amené à utiliser la glycéro dont la « sensualité » le conquiert. Il est enfin bouleversé par les murs et les volets de Madagascar. Ces surfaces « recouvertes de couches de peintures successives, de couleurs différentes et desquamées par le temps, le soleil tropical et les pluies offrent une sorte de palimpseste bigarré » et ne vont plus cesser d'influencer son travail.

En 2008, Jean-Michel Perdigon approche une part du rêve de ses débuts : l'expressionnisme abstrait.

Mexique - Jorge Vargas

Jorge Vargas est photographe, réalisateur et poète. Né à Armería (État de Colima, Mexique), il est l'une des voix les plus authentiques de la nouvelle génération d'écrivains mexicains. Dans *Cancionero des temps obscurs* (éd. La Wallada, 2019, traduction Patrick Quillier), il est l'auteur de *Pueblo quieto*, publié avec le recueil de son compatriote César Anguiano, *Sang et cendres*.

Mongolie - Undral Baatar

Undral Baatar a fait des études d'histoire de l'art à Paris IV - Sorbonne. Elle est doctorante au *Centre de Recherche Europe-Eurasie* de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales. Ses recherches portent sur les mouvements artistiques de l'avant-garde russe et les affiches de cinéma des années 1920-1930 en Union soviétique. Elle travaille également à l'INALCO et comme assistante de galerie.

Pérou - Carlos Arancibia

Né au Pérou à Huancavelica, Carlos Arancibia a fait des études de Littérature et Civilisation Hispano-américaine. Spécialiste de la langue quechua, il est professeur d'espagnol (Académie de Versailles).

Russie - Sofya Brand

Diplômée en économie et gestion par le Haut Collège d'économie de Moscou et par l'université de Bordeaux (GRETA - UMR CNRS). Sofya Brand est spécialiste de la filière vitivinicole et du « modèle bordelais », symbole de longévité d'un négoce international, fondée sur la Place de Bordeaux. Elle a également suivi l'enseignement du Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole de Beaune et participe notamment aux colloques de l'*American Association of Wine Economists et d'Enometrics*.

Suède - Kerstin Munck

Maître de conférences honoraire à l'université d'Umeå, Suède. A enseigné la littérature comparée. Elle est la traductrice des œuvres d'Hélène Cixous en suédois : *Hélène Cixous : Un vrai jardin*, 2002 ; *Dedans*, 2008 ; *Portrait de Dora*, 2015. Parmi ses publications : *Att föda text. En studie i Hélène Cixous författarskap*. Stockholm/Stehag. *Symposion*, 2004 [Accoucher d'un texte : quelques aspects de l'œuvre d'Hélène Cixous]. « Hélène Cixous et le miracle littéraire », *The European Legacy*, 2009 : 1 (Routledge).

Tunisie - Salma Ben-Sedrine

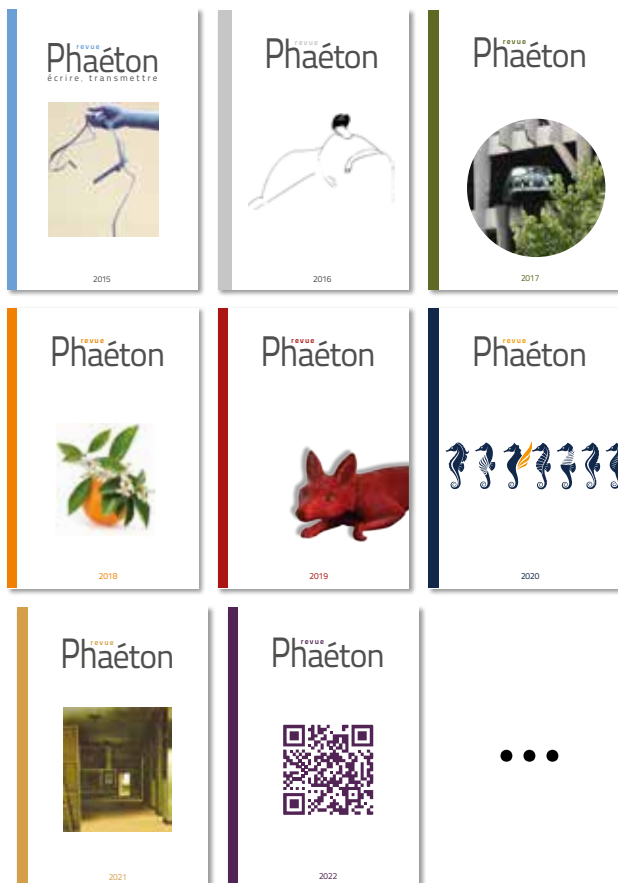
Diplômée en sciences de gestion et en marketing par l'ISC de Tunis. Elle a dirigé le département marketing et développement d'un groupe d'entreprises tunisiennes dans le secteur hôtelier, de la communication et de la publicité. Elle participe actuellement à différents projets cinématographiques.

Sommaire des illustrations

L'astéroïde <i>Phaéton</i>	13
Augustin Plata, peintre, designer, illustrateur	23
Archives de Strasbourg, Lettre reçue le 12 mai 1673 et adressée aux magistrats et au Conseil de la ville de Strasbourg	45
Bertrand Piéchaud, <i>Buste d'Ausone</i>	59
<i>Machine à écrire Erika</i>	87
École de Douris, <i>Détail d'un vase grec « à figures rouges »</i>	89
<i>Papyrus du Cadet, Paris, BNF, Manuscrits Orientaux</i>	99
Théodore Maurisset, gravure sur bois debout	123
Armand Cambon, <i>La lettre (ou Trop tard)</i>	130
Sarah Bernhardt, <i>Lettre à Mademoiselle Henriette de Brabois</i> , collection privée de François Laffeychine	149
<i>Tablette d'argile</i> , Écriture pictographique précunéiforme, Mésopotamie, époque Uruk	157
<i>Affiche du cartel de la novillada à Antequerra</i> , El miércoles 22 de agosto 1900	194
Libor Sir, <i>sans titre</i>	197
Bruno Bonnabry-Duval, <i>L'atelier du Livre d'art et de l'Estampe de l'Imprimerie nationale</i>	228
Baptiste Roux, <i>dessin</i>	233
Nicolas Guy-Grand, <i>Matriarches, photographies</i>	239
Pierre Landete, <i>Bêtes de scène, photographies</i>	243
Salvador Dali, <i>L'homme au porrón</i> , détrempe sur carton, 1918	249
Roseline Giusti, <i>L'Oiseau-rebut</i>	250
Dominique Etna Corbal, <i>Installation « Paysage », 2000</i>	257
Pascal Daudon, <i>Les pieds sur la chaise n° 10</i>	259
Elisa Valero Ramos, <i>La théorie du diamant et le projet d'architecture</i>	260
Sœurs de la Perpétuelle Indulgence du Couvent de Paris	263

PHAÉTON

de 2015 à 2022



PHAÉTON

Éditions Phaéton

E-mail : revue.phaeton@orange.fr
Site internet : www.revue-phaeton.fr
Facebook/RevuePhaeton

NOM	PRÉNOM
ADRESSE	
CODE POSTAL	VILLE
TÉLÉPHONE	COURRIEL

BULLETIN DE COMMANDE

PHAÉTON - LA REVUE

ANNÉE	THÈME DU CARNET DE POÉSIE	PRIX	NBRE	TOTAL
2015	L'engagement	20€		
2016	Écrits de femmes	20€		
2017	Passage à Bordeaux	20€		
2018	Poèmes de Grèce	20€		
2019	L'animal	20€		
2020	Mer[s]	20€		
2021	España[s]	20€		
2022	Belles Lettres	20€		

Frais de port : 6 € par exemplaire (zone Union Européenne), 11 € (Hors UE).

Pour tout renseignement revue-phaeton@orange.fr

RÉCAPITULATIF DE COMMANDE - PHAÉTON - REVUE

TOTAL€	Virement : FR71 2004 1010 0120 8942 4602 263
		Chèque à l'ordre de PHAÉTON - Livres à retourner à PHAÉTON - 9 rue Servandoni - 33000 BORDEAUX

ÉDITIONS PHAÉTON

Collection Almandin

Firmin Farges, d'une guerre l'autre

Un instituteur républicain

MARIE-CLAUDE BÉLIS-BERGOIGNAN



ÉDITIONS PHAÉTON
Collection Almandin

Trois carnets de la Grande Guerre

MARIE-CLAUDE BÉLIS-BERGOIGNAN



ÉDITIONS PHAÉTON
Collection Almandin

SAPPHO DE MYTILÈNE

vi^e & v^e siècles av. J.-C.



PIERRE LANDETE

ÉDITIONS PHAÉTON
Collection Almandin

PHAÉTON

Éditions Phaéton

E-mail : revuc.phacton@orange.fr

Site internet : www.revuc-phacton.fr

Facebook/RevuePhacton

BULLETIN DE COMMANDE

PHAÉTON - COLLECTION ALMANDIN

OUVRAGE	AUTEUR	PRIX	NBRE	TOTAL
Sappho de Mytilène <i>VII^e & VI^e siècle avant J.-C.</i> <i>Biographie et étude des fragments</i> 2019	Pierre Landete	28€		
Trois carnets de la Grande Guerre 2020	Marie-Claude Bélis-Bergouignan	15€		
Firmin Farges, d'une guerre l'autre <i>Un instituteur républicain</i> 2021	Marie-Claude Bélis-Bergouignan	15€		

Frais de port : 6 € par exemplaire (zone Union Européenne), 11 € (Hors UE).

Pour tout renseignement revuc-phacton@orange.fr

RÉCAPITULATIF DE COMMANDE - PHAÉTON - LIVRES

TOTAL€	Virement : FR71 2004 1010 0120 8942 4602 263
		Chèque à l'ordre de PHAÉTON - Livres à retourner à PHAÉTON - 9 rue Servandoni - 33000 BORDEAUX



© Il est interdit de reproduire même partiellement la présente publication sans l'autorisation écrite du directeur de publication de la revue *Phaéton*.
Les articles publiés dans *Phaéton* n'engagent que les auteurs.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

**Ce numéro de *Phaéton* a été réalisé par Studio Bohème à Bordeaux.
www.studioboheme.fr**

Dépôt légal : Octobre 2022

ISSN 2430-5421

Facebook/RevuePhaeton

www.revue-phaeton.fr